
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01550110 9

HISTOIRE

DE

NOTRE-DAME DE CHARTRES

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DE A. GOUVERNEUR.

HISTOIRE

DE

NOTRE-DAME

DE CHARTRES

PAR

La Baronne DE CHABANNES,

AVEC APPROBATION DE MGR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE, AUGMENTÉE ET ENRICHIE DE GRAVURES.

PRIX : 1 FR. 25 C.

SE VEND
AU PROFIT DE L'ŒUVRE DES CLERCS
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

1873

APPROBATION

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Nous avons fait examiner l'*Histoire de Notre-Dame de Chartres par Mme la baronne de Chabannes*. Nous avons pensé que cet ouvrage intéresserait le fidèles et serait propre à augmenter leur dévotion à la très-sainte Vierge. Nous en autorisons volontiers l'impression.

Chartres, le 4 août 1864.

† L.-Eugène, évêque de Chartres.

CATHÉDRALE DE CHARTRES.



QUELQUES MOTS AVANT LECTURE.

L'histoire de Notre-Dame de Chartres est une grandiose et religieuse épopée dans laquelle se déroulent des faits qui nous intéressent comme catholiques, comme Français et comme enfants dévoués de la Reine des Cieux !

Redire les principaux traits de cette merveilleuse histoire, remonter à l'origine du pèlerinage et, suivant ensuite sans interruption le cours des siècles, en montrer les vicissitudes diverses et les magnifiques développements : tel est le plan que nous avons suivi.

De nos jours, nous le savons, on se *passionne* pour *l'antique*, on aime le *nouveau;* mais ce nouveau cesse de plaire dès qu'il est devenu le passé... Le présent, avec ses phases si émouvantes, si variées, ôte de leur charme aux plus doux souvenirs ; semblable à ces souffles impétueux qui enlèvent aux fleurs épanouies de nos jardins leur brillante corolle, laissant à celles qui s'ouvrent après elles, et leur fraîcheur et leurs délicieux parfums.

Afin de répondre à ce besoin d'actualité, à ces aspirations vers l'inconnu qui sont les caractères distinctifs de notre temps, nous avons, dans cette seconde édition de l'Histoire de N.-D. de Chartres, augmenté et renouvelé toute la partie qui embrasse les *faits contemporains*.

Aux prodiges déjà *anciens*, nous avons substitué des preuves plus récentes et encore plus multipliées de la toute-puissante médiation de la VIERGE MÈRE.

Plusieurs se rapportent à l'invasion prussienne, époque triste et sombre, éclairée pourtant par les rayons lumineux qui s'échappaient en *traînées de grâces* du cœur immaculé de MARIE!

A cette heure solennelle où les regards et les cœurs de tous les vrais chrétiens sont tournés vers le vicaire de J.-C., captif et persécuté, il n'est pas sans intérêt de suivre la tradition constante de l'église de Chartres touchant la primauté du siége apostolique. Un chapitre est consacré à cet exposé.

L'heureuse transformation de l'association de Notre-Dame de Sous-Terre en *Archiconfrérie;* les approbations successives accordées par le Souverain Pontife à l'œuvre des *Clercs* (œuvre si chère au cœur de Pie IX); la diffusion merveilleuse du culte de N.-D. de Chartres qui reçoit du *pèlerinage national* une indescriptible splendeur; toutes ces grandes et saintes choses ont été fidèlement relatées.

Enfin, nous avons apporté un soin tout filial à rédiger ces annales des GLOIRES DE MARIE,.... nous les avons écrites avec amour et foi!

C. DE C.

HISTOIRE

DE

NOTRE-DAME DE CHARTRES

CHAPITRE I.

VIRGINI PARITURÆ.

PARMI les plus redoutables et les plus célèbres tribus celtiques qui vinrent, au VIIe siècle avant Jésus-Christ, promener leurs chariots et leurs troupeaux sur le territoire des Gaules, l'histoire mentionne celle des Carnutes dont la ville principale était *Autricum.* Comme toutes les peuplades cimmériennes, les Carnutes se trouvaient sous la dépendance absolue d'une corporation de mages ou brachmanes appelés Druides. Leur religion était ténébreuse et cruelle; elle enseignait la transmigration des âmes, la dualité de l'esprit et de la matière, un autre monde avec ses châtiments et ses récompenses. Cette lutte du bien et du mal, ces dieux inconnus, qui parlaient par les vents et par les tempêtes, exigeaient du sang. Il coulait dans toute la Gaule, mais surtout sur les autels de pierre des forêts des Carnutes.

Là se convoquait le collége général des prêtres;
Là se faisaient les initiations;
Là se formaient les médecins, les devins, les bardes;
Là se cueillait le gui de chêne;
Là, enfin, s'élisait chaque année le chef suprême de la religion.

Le pays des Carnutes était une terre sacrée; tous venaient y chercher des inspirations, et l'autorité du grand-prêtre créait, du fond des bois arrosés par l'*Eure* et le *Loir*, une unité théocratique dont le vaste réseau enserrait les cent peuples de la Gaule.

Cependant, au milieu de toutes les erreurs, de toutes les superstitions qui formaient le fond du druidisme, les traditions primitives laissaient des traces de leur antique pureté entre lesquelles nous signalerons la croyance à la Vierge qui devait être mère, *Virgini pariturœ.* Un siècle avant l'accomplissement de ce mystère ineffable qui donnait *un Dieu* pour frère à l'homme déchu de son innocence primitive; *un Sauveur* à ce pauvre banni du ciel; le grand pontife des Carnutes, en présence du Collége des Druides, des rois[1] et princes de la contrée, plaça solennellement dans une grotte située au milieu d'un bocage sacré[2], une statue de la Vierge tenant sur ses genoux l'enfant divin, désiré par les patriarches; prédit par les prophètes; et annoncé par les sibylles et les sages de la Chaldée comme CELUI qui devait être le régénérateur du monde!

De nombreux miracles vinrent bientôt apporter leur entraînante sanction au culte que les Carnutes rendaient à cette

1. César parle dans ses Commentaires d'un grand nombre de petits rois qui se partageaient le vaste territoire des Gaules.
2. C'est sur l'emplacement du bois et de la grotte des druides que l'on a construit la cathédrale de Chartres.

Vierge bénie dans son sanctuaire de rochers, et augmenter encore pour elle leur foi et leur amour.

Une pieuse légende rapporte que le fils de Geoffroi de Monthléri (un des princes qui avaient assisté à la consécration de la grotte sacrée), ayant été retiré sans vie d'un puits dans lequel il était tombé, le père prit entre ses bras le corps de son enfant déjà tout glacé par la mort, et monta, chargé de son précieux fardeau sur un coursier qui, dévorant l'espace[1], le conduisit en peu d'heures sur le seuil de la crypte. Geoffroy y entre avec respect, et, plein de confiance et de foi, il dépose son enfant sur l'autel de CELLE dont le cœur devait sans doute connaître à l'avance ce qu'il y a de douleur dans la perte d'un fils... et voilà qu'aussitôt le petit être s'agite, ouvre les yeux, pousse un léger cri et jette sur la statue druidique un doux et tendre regard...

..... Priscus, roi d'Autricum, en apprenant cette merveille, prend une généreuse détermination et, dans une assemblée générale de grands et de prêtres, il institue la Vierge *aux miracles* l'héritière et la reine de ses états[2].

L'histoire confirme en ce point cette dévote tradition, car, à partir de Priscus, nul prince ne prit le titre de roi d'Autricum, et la *Vierge prophétique* fut toujours regardée comme la *Dame souveraine* et la *Tutèle des Carnutes*.

1. Environ vingt lieues de chemin.
2. Priscus n'avait point d'enfants mâles.

CHAPITRE II.

LES MARTYRS.

Le sang divin avait coulé sur le Calvaire, la Victime adorable s'était offerte pour le salut du monde, le sacrifice expiatoire par excellence était accompli; et le Dieu rédempteur, triomphant par sa glorieuse résurrection de la mort et de l'enfer, avait, avant de remonter au ciel, donné à ses apôtres la sublime mission d'évangéliser l'univers. Aussi, quand l'esprit de lumière et de force, en descendant sur eux au grand jour de la Pentecôte, eût dissipé les ténèbres de leur intelligence et doué leur volonté débile d'une indomptable énergie, on vit ces pauvres pêcheurs de Galilée, naguère encore ignorants et timides, prêcher une admirable doctrine, commander à la maladie, à la mort, et affronter sans pâlir les plus horribles tourments.

Le monde entier semblait trop petit pour satisfaire le zèle dont ils étaient dévorés. Cependant, comme les forces de l'homme ont des bornes plus étroites que son cœur, Pierre, le prince du collége apostolique, le chef de l'Église, le vicaire, le représentant de Jésus-Christ sur la terre, donna à son tour, au nom du Sauveur, à des disciples remplis de

l'esprit de Dieu, la mission d'aller porter la bonne nouvelle du salut à diverses nations infidèles. La Gaule fut de ce nombre, et la tradition rapporte que la cité des Carnutes fut une des premières villes de cette contrée qui eut le bonheur de connaitre l'INCARNATION DU VERBE; mystère ineffable auquel ce peuple était merveilleusement initié à l'avance par le culte séculaire qu'il avait rendu *à la Vierge devant enfanter*, VIRGINI PARITURÆ. Lorsque les premiers apôtres de ce peuple, saint Potentien et saint Altin, arrivèrent dans l'antique Autricum, ils furent très-surpris de n'y trouver aucun temple, aucun vestige d'idolâtrie; mais apprenant que ses habitants n'avaient d'autre lieu sacré pour s'y réunir, dans une commune prière, qu'une grotte mystérieuse, ils s'y firent conduire; et, apercevant l'inscription prophétique placée aux pieds de la statue élevée par les Druides, ils rendirent grâces à Dieu de les avoir conduits au milieu d'une nation si bien préparée à croire en CELUI qui, sous le doux nom de Jésus, devait régénérer et sauver l'humanité tout entière.

L'histoire ecclésiastique nous apprend que saint POTENTIEN et saint ALTIN faisaient partie de cette phalange d'intrépides missionnaires envoyés dans les Gaules par saint Pierre pour y porter le flambeau de la Foi. Ils s'étaient d'abord rendus à Sens avec Savinien, leur chef spirituel, qui devint évêque de cette ville. De là les deux saints avaient évangélisé Orléans, secondés par saint *Éodald* et saint *Sérotin*, leurs disciples. Ce fut alors que sur l'ordre de saint Savinien, ils se rendirent à Chartres pour répandre la semence du salut.

A l'arrivée de ces étrangers la foule dont la grotte était remplie éprouva un craintif saisissement, et déjà les hommes portaient la main sur leurs armes, prêts à les tourner contre eux s'ils venaient les attaquer ou insulter à leurs croyances;

mais la défiance et la colère cédèrent à l'admiration quand Potentien, prenant la parole, leur annonça « la venue du divin fruit de la Vierge », et leur exposa, dans un langage inspiré, les vérités fondamentales de la religion chrétienne.

Son discours fit une telle impression sur les Druides et sur le peuple, que tous conjurèrent le Saint de leur donner le baptême; et lui, cédant à leurs pieux désirs, prit dans le puits, placé à côté de l'autel, l'eau régénératrice qui, en tombant sur le front de ces hommes dociles et vivement pressés par la grâce, les transforma en autant de champions de la foi du Christ. Les deux apôtres retournèrent ensuite à Sens où ils couronnèrent leurs travaux apostoliques par un glorieux martyre.

Claude, cet empereur imbécile, qui fut tour à tour le jouet de l'impure Messaline, de l'astucieuse Agrippine et de l'affranchi Narcisse, occupait alors le trône des Césars. Sous son règne il n'y eut pas d'édit de persécution ; mais le sang des chrétiens ne fut pas épargné par certains gouverneurs de province, idolâtres et hostiles aux chrétiens : de ce nombre était Quirinus. Instruit par ses émissaires que les nouveaux néophytes se réunissaient dans la grotte druidique, transformée par saint Potentien en un temple du vrai Dieu, il envoie des soldats pour leur donner la mort s'ils ne veulent pas offrir de l'encens aux idoles.

Ces généreux confesseurs, préférant un trépas glorieux à une lâche apostasie, refusent l'hommage criminel qu'on leur demande. Alors les satellites du gouverneur égorgent sans pitié ces douces victimes, et les jettent ensuite pêle-mêle dans le puits druidique qui, depuis cette époque, reçut le nom de *Puits des saints forts*. Les prêtres, réservés sans doute pour un supplice plus cruel, furent épargnés. Les bourreaux, ayant reconnu parmi les vierges chrétiennes Modeste, la propre

fille de Quirinus, suspendirent leurs coups afin d'apprendre du gouverneur s'ils devaient aussi l'immoler : « Qu'elle abjure ses croyances impies ou qu'elle meure, » telle fut la réponse de ce père dénaturé.

Ces terribles paroles ne purent ébranler la constance de Modeste, et inclinant sa jeune et virginale tête devant le glaive du licteur qui lui formulait cette sentence : « Frappe, dit-elle ; je suis chrétienne..... »

Quelques instants après, les restes inanimés et sanglants de la courageuse martyre roulaient au fond du puits des *Saints-Forts* et allaient rejoindre ceux de ses frères dans la foi[1].

Une chapelle de la Crypte est placée sous ce vocable, et sous celui de saint Potentien et de saint Savinien.

1. Ce récit légendaire, sans être revêtu de l'authenticité de l'histoire, est cependant rapporté par la plupart des annalistes de la cité chartraine.

CHAPITRE III.

LA PAIX DE L'ÉGLISE.

Le feu de la persécution, allumé par Quirinus, s'était éteint dans le sang des martyrs ; mais les Chrétiens restèrent dispersés comme un troupeau sans pasteur, jusqu'au moment où saint Cheron, véritable apôtre de cette populeuse et importante cité, les rassembla de nouveau et convertit au christianisme un grand nombre d'infidèles. Sa mission achevée, le Saint se dirigeait vers Lutèce pour y continuer son pieux ministère, lorsqu'il fut mis à mort, par des brigands, le 15 des calendes de juin (1er siècle), au lieu nommé depuis *Saint-Cheron-du-Chemin*[1]. Domitien était alors empereur, et l'Église de Jésus-Christ devait encore passer par plus de deux siècles de tortures et de cruelles épreuves, avant que Constantin-le-Grand, en arborant sur son étendard le signe victorieux de la croix, ne vînt mettre fin aux maux et au dur servage de la royale persécu-

1. On bâtit plus tard en ce même endroit une église en l'honneur de saint Cheron ; une autre église, placée sous le même vocable, fut construite sur l'éminence appelée la *Montagne sacrée,* où ses disciples l'avaient enterré. La vénération des fidèles pour ces précieuses reliques y attirait un grand concours de peuple.

tée. Alors les Chrétiens, sortant comme un seul homme de leurs mystérieux souterrains, s'empressèrent d'élever au Dieu rédempteur des temples majestueux. Les fidèles Carnutes profitèrent donc de cette ère de liberté pour construire une belle église qui servit de couronnement à leur rocher sacré, et dont les vastes proportions prouvaient, d'une manière irrécusable, le zèle et la piété des habitants de la cité de Marie.

Voici le plan qu'en donnent les historiens. L'intérieur était divisé par deux rangs de colonnes en trois parties inégales. Le peuple qui assistait aux offices se rangeait des deux côtés et à l'extrémité, jusqu'à la porte principale d'entrée. L'évêque, ou le prêtre officiant, se plaçait au fond de l'abside; il était tourné, ainsi que l'autel, en face des fidèles. Le sanctuaire ou le presbyterium occupait devant l'autel un espace qu'on a désigné depuis sous le nom de chœur; c'est là que se trouvait le clergé. L'autel, formé d'une table de marbre ou de pierre, était appuyé sur quatre petites colonnes; d'autres colonnes, placées aux angles, soutenaient un dais, et entre ces colonnes il y avait des rideaux formés de riches étoffes. Au milieu de cette sorte de tabernacle on suspendait ordinairement une colombe d'or ou d'argent dans laquelle la divine Eucharistie était mise en réserve pour les malades. Les murailles de ces édifices sacrés étaient percées par de nombreuses fenêtres qui donnaient à l'intérieur une abondante lumière.

Malgré le nombre toujours croissant des disciples de Jésus-Christ, le paganisme était encore si loin d'avoir complètement disparu de cette partie de la Gaule, qu'on lit dans la vie de saint Martin, qu'ayant rencontré entre Tours et Chartres une peuplade idolâtre, il la convertit au christianisme en appuyant sa parole inspirée de la résurrection d'un mort; l'un de ces

miracles frappants si justement appelés *les coups d'état du bon Dieu*[1].

En mémoire de ce fait remarquable, on donna dans la suite à l'une des églises de Chartres[2] le titre expressif de *Saint-Martin rendant la vie*, et, en des temps postérieurs, le monastère de Saint-Martin-au-Val vint encore témoigner de la vénération et de la reconnaissance des habitants de la Beauce envers le grand évêque de Tours; vénération et reconnaissance d'autant plus vives, qu'il s'y rattachait des souvenirs glorieux pour la crypte chartraine: la présence de saint Martin dans ce lieu béni; et la guérison d'une pauvre petite fille, muette de naissance, opérée par les prières de cet illustre et humble favori du bon Dieu.

Le v[e] siècle nous permet enfin de saisir la chaîne non interrompue des pontifes dont saint Solenne, contemporain de Clovis, est le premier anneau. Saint Aventin, deuxième du nom, figurait au concile d'Orléans (511), convoqué par ce monarque, auquel on attribue la fondation du monastère de Saint-Pierre (Saint-Père), que la reine Clotilde dota généreusement de terres situées dans le Perche.

Au vi[e] siècle, on voit apparaître, dans la nomenclature des pieux évêques de Chartres, saint Lubin, l'un des pontifes dont le nom est resté le plus populaire parmi nous. Tour à tour berger, simple moine, ermite, abbé, enfin évêque[3], il

1. Le R. P. Félix.
2. Cette église avait d'abord été mise sous le vocable de saint Martin-le-Blanc (*Martinus candidus*), évêque de Chartres. Un autre évêque de Chartres, saint Aignan, successeur de saint Martin, fonda l'église qui porte maintenant son nom, mais à laquelle il avait donné celui de Saint-Pierre.
3. Saint Lubin prit l'habit religieux dans un monastère du Poitou. — Saint Avit, d'abord abbé de Micy, sur le Loiret, s'étant retiré dans le Dunois, sur les confins du Perche, saint Lubin vint l'y joindre, espérant y vivre en reclus; mais le saint lui donna la

montra, par la manière édifiante dont il se comporta dans tous ces genres de vie si divers, que la vertu n'est pas une conséquence immédiate de l'état qu'on embrasse ; mais bien un résultat sensible des dispositions intérieures de l'âme avec lesquelles on en remplit les devoirs. La charité de saint Lubin pour les pauvres et sa tendre compassion envers les malades et les infirmes étaient sans bornes. Le trait suivant prouve la manière toute divine dont le Seigneur récompensait le pieux empressement que mettait le saint pontife à soulager la souffrance.

Un jour, Malledegonde, sœur du jeune Caletric, qu'un mal opiniâtre avait conduit aux portes du tombeau, fit demander pour son frère, au saint évêque de Chartres, de lui envoyer (car elle n'osait solliciter la faveur de sa présence), quelques gouttes d'huile bénite par ses mains. Mais ce qu'elle ne dit pas, saint Lubin le fait. Il se rend chez le malade, frotte son front décoloré avec le liniment sacré, et joint à ces bienfaisantes onctions des prières pleines de ferveur. Quelques instants après, Caletric ouvre les yeux, saisit la main du vieillard, la baise avec transport et déclare d'une voix tremblante d'émotion et de joie qu'il est parfaitement guéri.

Depuis ce moment, saint Lubin eut toujours pour le fils de sa prière une tendresse toute paternelle ; et, quand il plut au Seigneur de rappeler à lui ce pontife vénérable, la voix du clergé et du peuple, interprète de ses derniers vœux, acclama pour lui succéder le pieux et noble Caletric. Ce nouvel évêque, doué d'une figure douce et belle, joignait aux

charge de célérier dans le monastère fondé à Châteaudun par les libéralités de Clotaire. A la mort de saint Avit, saint Lubin se retira dans le désert de Charbonnières, aux extrémités de la forêt de Montmirail ; il y mena pendant cinq années la vie érémitique. Il fut ensuite fait prêtre et abbé de Brou (Perche) par saint Ethère, évêque de Chartres, auquel il succéda.

plus grandes vertus des connaissances variées. On peut le regarder, d'après Fortunat[1], le poète inspiré de la croix, comme la personnification de cette urbanité romaine que la rudesse des mœurs barbares avait déjà presque entièrement détruite.

Un bien funeste événement devait signaler l'épiscopat de saint Béthaire, le second successeur de Caletric[2]. Théodoric déçu, dit-on, dans l'espoir de s'emparer du trésor de Clotaire, qu'il croyait renfermé dans Chartres, saccagea cette malheureuse cité et fit comparaître devant lui le pontife lui-même, les mains liées avec une corde comme un malfaiteur. L'air calme et majestueux du saint évêque désarma la colère du monarque austrasien, qui le combla de présents et lui rendit la liberté, ainsi qu'à ses malheureux compatriotes.

Les annales de Metz rapportent que Hunald, fils d'Eudes, comte d'Aquitaine, se jeta sur Chartres en 745 et qu'il brûla cette ville sans épargner l'église épiscopale, consacrée à la mère de Dieu. La plupart des annalistes chartrains gardant le silence sur ce fait si grave, nous en parlons sous toute réserve.

Il en est de même d'un incendie qui aurait consumé le temple de Marie, l'an 770.

L'invasion des Northmans va nous offrir au chapitre suivant, des scènes si lugubres, dans leur réalité, qu'il est inutile de s'arrêter sur des points que l'histoire n'a pas cru devoir élucider.

1. On sait que saint Fortunat est l'auteur du *Vexilla Regis prodeunt*. Admirateur et ami de Caletric, il composa l'épitaphe placée sur son tombeau.

2. Le sarcophage de ce pontife fut découvert en 1713, lors de la démolition de la chapelle de Saint-Serge et de Saint-Bacque, dont l'emplacement fut réuni à l'évêché. Il se trouve maintenant à la crypte.

CHAPITRE IV.

LES NORTHMANS.

Charlemagne, cet empereur invincible, dont la grande âme avait affronté tant de périls, la lourde épée terrassé tant d'ennemis, versa, dit-on, des larmes en apercevant les barques rapides des Danois ou Northmans (hommes du Nord), sillonner les rivages de la Baltique. C'est qu'il entrevoyait, sans doute, dans un coup d'œil presque prophétique, tous les maux que ces farouches insulaires causeraient à son vaste empire, quand son énergique main aurait cessé d'en tenir les rênes. Cette triste prévision ne se réalisa que trop sous le règne de Charles-le-Chauve, son petit-fils; et l'argent dont le prince paya leur promesse de départ ne fit que précipiter leur retour et augmenter leur audace. Ce fut en 858 que ces terribles pirates, sous la conduite d'Hasting, un de leurs chefs, vinrent mettre le siége devant Chartres, après avoir tout dévasté sur leur passage. Cette antique cité, fortifiée par des murailles si épaisses qu'on la nommait la *ville de pierres*, et pourvue d'aqueducs et de voies souterraines favorables à la défense, aurait pu leur opposer une longue résistance; aussi eurent-

ils recours à la ruse pour s'en emparer : ils feignirent un ardent désir de recevoir le baptême. L'évêque de Chartres, le trop confiant Frotbold, croyant à leur sincérité, fit ouvrir à ces barbares les portes de sa ville épiscopale; mais à peine y étaient-ils entrés qu'ils y mirent tout à feu et à sang, et massacrèrent, impitoyablement, le pasteur et le troupeau.

Eusuite, cruellement heureux des ruines qu'ils avaient faites, les Northmans s'éloignèrent de Chartres pour aller porter en d'autres lieux la désolation et la mort. Alors ceux d'entre ses habitants qui s'étaient soustraits, par la fuite, à la rage de ces féroces spoliateurs, revinrent dans leurs foyers dévastés : et, fortifiés, encouragés par les entraînantes exhortations de Gislebert, le successeur de Frotbold, ils se mirent à l'œuvre, comme autrefois les habitants de Jérusalem, pour relever leur temple détruit, leurs maisons en cendres et leurs remparts abattus !

Vers le même temps, des moines de l'abbaye de Fontenelle (Neustrie), fuyant les ravages des hommes du nord, vinrent abriter, sous les voutes hospitalières du temple de Marie, les reliques de saint Vandrille, leur bienheureux fondateur. Celles de saint Piat qui, de Tournay, dont il avait été apôtre, avaient été transportées à Saint-Omer, furent également portées à Chartres où elles devinrent et sont encore l'objet d'un culte tout particulier [1]. On invoque spécialement saint Piat pour obtenir du beau temps dans les années pluvieuses.

La dévotion et la foi des Chartrains, envers la mère du Sauveur, reçut, vers l'an 876, une magnifique récompense.

Charles le Chauve offrit à l'église de Chartres « *comme*

1. La grande chapelle, bâtie hors d'œuvre derrière l'abside de la cathédrale, est dédiée à saint Piat.

étant le centre du culte de vénération et d'amour rendu à Marie dans tout son royaume, » LE VOILE OU VÊTEMENT INTÉRIEUR DE LA TRÈS SAINTE VIERGE, que l'impératrice Irène avait envoyé d'Orient à l'empereur Charlemagne.

Cette relique insigne reçut, de la voix populaire, le titre de sainte tunique ou *sancta Camisia,* d'où lui vient la forme qu'elle affecte dans les armes du chapitre et sur les médailles (appelées aussi *Chemisettes de la Vierge*), qui la représentent.

Le saint vêtement fut, pour les habitants de Chartres, ce que l'Arche d'alliance était pour les Juifs fidèles, l'objet du plus profond et du plus confiant amour. Aussi, quand en 911, le farouche Rollon se présenta, à la tête de ses Northmans, devant cette importante cité, la vue du Voile de Marie, flottant, en guise d'étendard au-dessus de la porte Neuve où l'avait fait placer le pieux évêque Gausselin, inspira une nouvelle ardeur aux assiégés. Ils tombèrent, avec une indomptable énergie, sur les ennemis et en firent un si grand carnage, qu'au rapport du moine Paul, leurs cadavres, entassés dans la rivière d'Eure en arrêtèrent momentanément le cours. On dit que la place *des Epars* doit son nom à la fuite des Northmans qui *s'éparpillèrent* dans la campagne pour échapper aux poursuites des Chartrains [1]. Rollon, et le reste des barbares, échappés à la mort, se retirèrent sur la montagne de Lèves à l'entrée de la nuit.

Pour sortir de ce poste dangereux, ils eurent recours à une feinte qui trompa les vainqueurs. Trois de leurs guerriers se glissèrent, à travers le camp, et allèrent sonner de la trompette dans la plaine. A ce bruit inattendu, les vainqueurs dégarnirent le tour de la montagne, afin de se porter contre les nouveaux ennemis qu'ils croyaient avoir à combattre.

1. D'après une autre opinion, ce titre lui viendrait des différentes routes de la Beauce dont elle est le point de départ.

Pendant ce temps, les rusés Northmans descendirent de leur retraite; et, au lever de l'aurore, ils avaient tous disparu.

On vit alors les Chartrains, aussi humbles dans le succès qu'ils s'étaient montrés intrépides dans la lutte, accompagner en foule la sainte relique à laquelle ils attribuaient leur victoire, lorsque l'Evêque la rapporta processionnellement à l'église de Marie; ne demandant, pour récompense de leur valeur et de leur dévouement, que l'insigne faveur d'appliquer leurs lèvres sur ce vêtement sacré, sanctifié par l'attouchement béni de la Mère Immaculée du Rédempteur Divin!

Comme gage de leur gratitude, pour le bienfait reçu, les Chartrains voulurent que la sainte relique fût placée dans un coffret d'or pur. Un habile orfèvre, nommé Teudon, fit une admirable châsse qui s'est conservée jusqu'en 1793.

Un demi-siècle environ, après la sanglante défaite de Rollon (962), vient se dessiner aux regards la fantastique figure de Thibault-le-Tricheur: ce vieux *chasseur*, comme l'appelle la légende, ce redoutable comte de Chartres, ce hardi geôlier de Louis-d'Outremer, ce Robert-le-Diable de la Beauce enfin, auquel, tandis qu'il guerroyait sur les terres de Richard, duc de Normandie, les troupes de cet ennemi puissant et redouté enlevaient *sa bonne ville* de Chartres, la livraient aux flammes et en faisaient périr la plupart des habitants.

Les chroniqueurs du temps rapportent que le comte Thibault, une fois rentré dans cette malheureuse cité, ayant voulu compter une à une les têtes moissonnées par le glaive des Normands, manqua de perdre la raison. Ah! c'est que sous la cuirasse d'airain qui couvrait sa large poitrine battait un cœur de père, et qu'à tous les maux qui venaient de frapper cet intrépide guerrier, s'était jointe la perte d'un fils!...

L'église de Notre-Dame, qui avait été aussi détruite par les

torches embrasées des Normands, fut promptement réédifiée, et la dévotion des Chartrains envers la Vierge-Mère, bien loin d'être affaiblie par de si fréquents désastres, prit un nouvel accroissement. Tels on voit deux amis fidèles et dévoués, dont l'affection est d'autant plus vive qu'ils ont pleuré, qu'ils ont souffert ensemble; et que dans leur âme, ainsi labourée par une commune douleur, l'espérance a fait briller son radieux flambeau!

CHAPITRE V.

FULBERT.

Aucun évènement remarquable n'ayant eu lieu dans l'église de Chartres depuis l'an 962 jusqu'à l'avènement de Fulbert à l'épiscopat, nous passerons sans transition à l'histoire de ce grand homme.

Le nom de Fulbert appartient non-seulement à la science, mais encore à l'Eglise, à l'Etat, à la patrie tout entière, dont il est une des gloires : car la France du XIe siècle doit à ce Pontife d'avoir puissamment contribué, par ses doctes enseignements, à la diffusion des lumières, arrêtée et par les guerres incessantes des vassaux contre leurs suzerains, et par l'effrayante attente de la fin du monde, cataclysme suprême dont l'Europe entière se croyait menacée. La France est aussi redevable à Fulbert de la crypte chartraine, un de ces monuments qui honorent le pays où ils se trouvent et attestent le génie d'un homme. Les siècles passent dessus et ils demeurent, portant, par le fait même de leur existence, un continuel défi à ceux qui oseraient tenter de les détruire, semblables en cela à ces rochers sans cesse battus par les

vagues de la mer et qui cependant restent inébranlables sous leurs chocs impuissants.

Aucun historien ne s'accorde sur le lieu de naissance de Fulbert : le Poitou, l'Aquitaine, la Beauce et même la Romagne revendiquent l'honneur de lui avoir donné le jour ; mais aucune de ces provinces ne présente, à l'appui de ses prétentions, des preuves irréfragables. Cependant, si le lieu où fut placé son berceau est encore inconnu, le sillon lumineux que tracèrent ses pas, lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme, nous permet de le suivre dans les différentes phases d'une vie, consacrée aux labeurs de la science et à ceux de l'épiscopat.

Elève chéri du savant Gerbert, Fulbert imprima, à l'école de Chartres qu'il fut appelé à diriger, une marche si rapide dans les sciences que l'Allemagne, l'Angleterre, le Danemark, lui envoyèrent des élèves, avides de suivre les cours du *Socrate* français, et de recueillir de sa bouche éloquente et chérie, avec les plus doctes enseignements, les préceptes de la sagesse, les règles de la prudence et les conseils de l'amitié.

Fulbert se retirait souvent dans un jardin arrosé par les eaux limpides de l'Eure. Là, entouré de quelques disciples choisis, il laissait tomber de ses lèvres des paroles toutes paternelles; mais empreintes à la fois de force et de douceur, soit qu'il eut à les prémunir contre les attraits du vice, soit à leur faire connaitre les charmes de la vertu.

L'illustre écolâtre fut successivement promu aux fonctions de chancelier de l'église de Chartres et à celles si redoutables et si sublimes de l'épiscopat (1007). Il les remplit avec cette piété ardente, cette profondeur de vue et cette élévation de caractère qui l'ont rendu l'oracle et le maitre des évêques de son temps. La ligne de conduite dont il ne se départit jamais est tracée, comme à son insu, dans les lettres admirables qui nous sont restées de lui.

Plusieurs d'entre elles nous prouvent que, homme de sainte liberté et de noble indépendance, il sut, quant il le fallait, arrêter les empiètements des puissants de la terre sur les droits de l'Eglise, et leur rappeler leurs devoirs quand ils s'en écartaient. C'est ainsi qu'il réclama l'appui de Robert contre les déprédations et les machinations diaboliques de Geoffroy, vicomte de Châteaudun, qui avait bâti près d'Illiers, un château-fort d'où il portait, sans pitié, la désolation dans les campagnes environnantes. Il soutint également, secondé par l'élite des évêques du royaume, les droits au trône d'Henri de France contre le frère ambitieux et la jalouse marâtre qui voulaient les lui disputer. Mais, avant que Fulbert eût à pleurer la mort de Robert, son royal ami, un épouvantable sinistre devait déverser dans son âme une immense douleur. Dans la nuit du 7 au 8 septembre 1020, le feu du ciel tomba sur la cathédrale qui ne présenta plus au point du jour, à l'œil consterné des infortunés Chartrains et de leur pasteur bien-aimé, que des pierres calcinées ou des décombres encore fumants. Le mal était immense, cependant Fulbert ne désespéra point de le réparer. Dans ce but, il adressa les plus touchantes suppliques à Robert de France[1], à Canut de Danemark, à Guillaume d'Aquitaine; mais là ne s'arrêta pas son zèle : ce grand serviteur de Marie fit aussi appel à la piété des peuples, et bientôt on vit des populations entières, s'ébranlant à sa voix vénérée, présenter l'admirable spectacle de la force et de la faiblesse, de la pauvreté et de l'opulence, n'ayant qu'une même pensée, travaillant à une même œuvre, poursuivant un même but et l'atteignant avec une prompti-

1. Non content de contribuer par de généreuses offrandes à la reconstruction du temple de Marie, Robert donna, pour orner la Sainte-Châsse, un gros saphir en cabochon entouré d'un cercle plat en vermeil.

tude qui tint du prodige, puisque le saint évêque put achever en huit années l'église souterraine et asseoir les fondements de l'église supérieure. Oh ! qu'il était beau de contempler ces hommes, ces femmes, ces enfants, ces vieillards, qui, croisés pacifiques, allaient, munis de pelles et de hoyaux, relever la demeure de la Vierge-Mère, charmant la longueur du chemin par le chant d'hymnes sacrées, et sanctifiant leurs moments de repos par la prière et l'humble confession de leurs fautes. Aussi Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, daigna-t-il sanctionner par de nombreux prodiges une si sainte entreprise, et la bonne Dame de Chartres montra-t-elle plus d'une fois à ses fidèles vassaux, qu'ils avaient en Elle une douce et puissante suzeraine.

Deux pièces importantes datées de 1145, l'une de Haimond, abbé de Saint-Pierre-sur-Dive ; l'autre de Hugues, archevêque de Rouen, prouvent invinciblement que le pieux usage de se réunir dans le but de travailler à l'œuvre des cathédrales remonte à la reconstruction de celle de Chartres après l'incendie de 1020.

Fulbert lui-même eut une grande part aux faveurs de la Reine du Ciel. Ses biographes rapportent qu'ayant été atteint d'un mal cruel, trop commun, hélas ! à cette époque, il vit un jour apparaître auprès de sa couche de douleurs l'immaculée Marie, qui le guérit miraculeusement en faisant tomber sur ses lèvres ardentes et desséchées quelques gouttes de son lait virginal. Faut-il s'étonner, qu'après une pareille faveur, il se soit échappé de ses lèvres, ainsi purifiées, une hymne d'amour telle que le *Solem justitiæ*, le plus beau fleuron de la couronne poétique du chantre inspiré de Marie ? N'est-il pas permis de croire que, lorsque ces suaves accents ébranlèrent pour la première fois les voûtes de la crypte chartraine, construite sous l'inspiration de son immortel génie, les anges

de ce mystérieux sanctuaire y joignirent leurs célestes mélodies, et que la Vierge-Mère obtint de son divin fils de répandre, dans les âmes qui viendraient en ce lieu sacré épancher leurs douleurs, les plus ineffables consolations ?

Toutefois il ne suffisait pas au zèle de Fulbert d'avoir élevé à Marie une grandiose demeure ; il voulut encore que la fête de la Nativité, alors assez peu répandue, fut célébrée dans l'église de Chartres sous le rite le plus solennel. De plus, il composa la légende qu'on lisait en ce jour béni et pendant l'octave, ainsi que les répons de la fête et de celle de l'Immaculée Conception.

Fulbert mourut plein de jours et de mérites, le 10 avril de l'an 1029. La postérité, confirmant le témoignage de ses contemporains, lui a décerné le titre de Grand, et l'Eglise l'a plus élevé encore, en lui donnant celui de Saint. Sa fête se célèbre le 10 avril.

Thierry ou Théodoric, qui tint le siége épiscopal de Chartres après Fulbert, acheva, avec l'aide de Jean, dit le Sourd, architecte célèbre, l'œuvre gigantesque de cet illustre Pontife ; et le 17 octobre 1037, il fit la dédicace solennelle de cette Eglise supérieure qui ne devait avoir, hélas ! qu'une trop courte durée. Mais n'allons pas au-devant des événements. A chaque siècle suffisent ses maux, ses craintes et ses revers.



(Voir la légende au *verso*.)

PLAN DE LA CRYPTE.

1. Chapelle de la sainte Vierge (autel principal du pèlerinage).
2. Chapelle des saints Forts.
3. — de sainte Véronique.
4. — de saint Joseph.
5. — de saint Yves.
6. — de saint Jean-Baptiste.
7. — de saint Fulbert.
8. — de sainte Anne.
9. — de sainte Madeleine.
10. — de saint Martin.
11. — de saint Clément.
12. — de saint Nicolas.
13. Grand caveau (*martyrum*); chapelle de saint Lubin.
14. Ancienne cave au vin; bûcher.
15. Passage derrière la chapelle de la sainte Vierge.
16. Sacristie de décharge et cave.
17. Id.
18. Couloirs; entrées de la crypte.
19. Ancienne salle capitulaire, sous la chapelle de Saint-Piat.
20. Escalier du porche septentrional à la chapelle de la sainte Vierge.
21. Deux autres escaliers pour descendre à la crypte.
22. Petit couloir et cabinet particulier.
23. Fonts baptismaux du XIIe siècle.
24. Deux escaliers aboutissant, l'un sous le clocher vieux, l'autre sous le clocher neuf.

CHAPITRE VI.

PIEUSES LÉGENDES.

Nous l'avons déjà dit, le zèle si plein de foi qu'apportèrent non-seulement les Chartrains, mais encore des populations entièrement étrangères à la Beauce, pour reconstruire la demeure de Notre-Dame, reçut plusieurs fois une récompense sensible et bien digne de Celle qui, après Dieu, était l'objet de tant de dévouement et d'amour. C'est ce que prouvent les faits suivants auxquels, tout en les reproduisant, nous essaierons de conserver leur naïveté première et leur touchante simplicité.

Un certain nombre d'habitants de Château-Landon en Gâtinais, ayant appris que l'église de la bonne Dame de Chartres avait été dévorée par les flammes, et que déjà on déblayait ses décombres pour élever à Marie un temple encore plus beau que l'ancien, se réunirent un jour, afin de convenir ensemble quelle part ils pourraient prendre à cette œuvre si grande et si méritoire. Or, il fut décidé dans cette pieuse assemblée, qu'ils conduiraient aux ouvriers quelques charrettes remplies de froment, ce qu'ils firent au plus tôt.

Mais ayant oublié, dans l'élan de leur charité, que ce grain dont ils faisaient un si généreux abandon était leur unique ressource, il advint qu'arrivés à un bourg appelé Chantereine, ils n'avaient plus ni pain ni argent suffisant pour en acheter; et cependant la faim commençait à se faire sentir et leurs forces à s'épuiser. Ce que voyant les bons Chantereinois, ils leur fournirent (eux qui avaient à peine la provision du jour pour leur famille) tout le pain dont ils étaient nantis. Les dévots pèlerins leur donnèrent en signe de reconnaissance quelques petites pièces de monnaie, leur unique fortune ; et voilà qu'au grand ébahissement de tous on s'aperçut, quand repas et comptes furent achevés, que l'argent des voyageurs n'avait pas diminué, et que le pain offert par les habitants du bourg avec un si charitable abandon, se retrouvait en même quantité, ce qui fut pour les nombreux témoins de cette merveilleuse multiplication une occasion de bénir Dieu, et de chanter les louanges de la bonne Dame de Chartres.

— La petite ville de Bonneval devait aussi payer son contingent de secours au temple de Marie, et recevoir du Ciel, en échange, une faveur toute divine. Ayant envoyé plusieurs charrettes de chaux pour aider à cette bâtisse sacrée, il arriva que dans le trajet un orage vint à éclater, et que les hommes, chargés de la conduite des voitures se virent forcés de les abandonner pour chercher çà et là quelque abri contre la fureur du vent et les torrents d'une pluie diluvienne. Vainement, une pauvre femme paralytique qu'ils avaient placée sur l'une des charrettes pour la conduire à Chartres, faisait-elle entendre des cris de détresse; ils restèrent sourds à ses gémissements, chacun songeant à son péril personnel ; mais la bourrasque, une fois apaisée, ils éprouvèrent un grand remords d'une telle dureté, et, sortant de leurs retraites, ils se dirigèrent en tremblant vers leurs charrettes, croyant ne plus

y retrouver que des débris de chaux et les restes calcinés de la malheureuse femme ; aussi quelle ne fut pas leur joie, quand ils s'aperçurent que les sacs étaient demeurés intacts, et que la malade n'avait éprouvé aucun mal. Nos voyageurs continuèrent alors gaîment leur route vers Chartres ; et, songeant qu'ils devaient à la paralytique une éclatante réparation de leur coupable indifférence, ils la portèrent eux-mêmes aux pieds de la *bonne Dame de soubs-terre*, où elle recouvra l'usage de ses membres qui, depuis longues années, étaient sans mouvement et sans vie.

— Maintenant voici venir des Bretons. Ne soyons pas surpris de leur zèle pieux : unis autrefois aux Carnutes, par le lien commun des Druides, ils le sont encore aux habitants de la Beauce par une même confiance en la Mère immaculée du Sauveur : aussi l'appel de Fulbert trouva-t-il un sympathique écho dans ces âmes généreuses, et, malgré la distance qui les séparait de Chartres, des Malouins quittèrent leur ville de rochers, dont une mer en furie vient sans cesse battre l'indestructible base, pour charroyer des pierres jusque dans la cité de Marie. Déjà ils avaient surmonté bien des difficultés, éprouvé maintes traverses, mais une plus grande épreuve leur était encore réservée : comme ils croyaient déjà toucher au terme de leur pèlerinage, le ciel, jusqu'alors serein, se couvrit tout-à-coup de sombres nuages, et un brouillard si épais s'éleva sur l'horizon, qu'il leur devint impossible de se reconnaître ; de sorte, qu'en voulant se rassembler, les uns s'entrechoquaient violemment ; tandis que d'autres au contraire s'éloignaient et s'égaraient au point de ne pouvoir retrouver ni leur chemin ni leurs compagnons.

Dans ce péril extrême, ils recoururent avec confiance et foi à la bonne Dame de Chartres. Cette tendre et puissante souveraine ne leur fit pas défaut. Aussitôt une flamme

aérienne, planant au-dessus de chaque voiture, permit aux pèlerins de se réunir et de marcher en assurance, guidés par cette douce et bienfaisante lumière qui ne s'évanouit que lorsque le soleil, ayant percé les nues, éclaira de nouveau la terre de Beauce de ses brillants rayons.

— Vers le même temps vivait à Prunay-le-Gillon une jeune et pieuse femme qui depuis six ans était atteinte de paralysie... Elle était en outre si pauvre qu'elle ne pouvait recourir à la médecine. Privée de toute assistance humaine, la malade plaça son espoir de guérison dans la Vierge aux miracles, la suppliant de vouloir bien regarder son humble servante si malade et si triste, de la délivrer de son mal ou de la faire mourir. Sa prière fut exaucée : une nuit la gracieuse Dame apparut à la jeune femme et lui dit : « Si tu veux être guérie, fais-toi mener à Chartres, dans mon église : car là, si tu as ferme confiance, tu recevras la santé que tu désires. » A cette promesse la malade se réjouit beaucoup ; quand il fit jour, elle appela son mari et lui dit ce qui lui était advenu. Celui-ci en fut ivre de joie ; il fit aussitôt mener sa femme à Chartres. C'était un samedi ; arrivée près de l'église de Notre-Dame, on la descendit de voiture et on la porta devant l'autel de la sainte Vierge. Là, cette pauvre paralytique fit sa prière avec foi et dévotion et à l'instant elle fut radicalement guérie.

Le chanoine Sablon, un des historiens de Notre-Dame, rapporte un trait charmant de la protection de Marie que nous allons reproduire dans toute sa simplicité.

C'était au XIIe siècle, pendant les guerres de Richard d'Angleterre contre la France. Un riche marchand d'Aquitaine, apportant un baril d'huile sur son cheval, pour entretenir les lampes de l'église de Chartres, fut pris en chemin par des soldats anglais et mis en prison avec beaucoup d'autres. Au

bout de quelque temps tous ces prisonniers, ayant traité de leur rançon, recouvrèrent leur liberté ; lui, qui n'avait pas d'argent resta captif. Dans cette détresse, il s'adressa à la Vierge de Chartres et la pria de le délivrer. La *bonne Dame* exauça sa prière, lui apparut en songe, et l'avertit de se présenter avec tous les prisonniers qui devaient sortir ; ce qu'ayant fait, on le laissa passer ; la sainte Vierge permettant que les yeux des geôliers fussent trompés. Joyeux de sa délivrance, il se prosterna pour remercier Marie de son maternel secours, et celle-ci, voulant le récompenser de sa piété, lui fit retrouver son cheval et son baril d'huile qui lui avaient été pris par les soldats anglais.

— La légende de l'Enfant de chœur trouve ici sa place toute naturelle : la popularité qui lui est acquise ne lui ôtant ni sa fraîcheur, ni son émouvant intérêt : c'est par elle que nous terminerons la série des pieuses narrations empruntées au naïf historien *des miracles* de la bonne Notre-Dame [1].

Vers le temps où le comte Etienne guerroyait en Palestine, vivait à Chartres une pauvre veuve, qui avait reporté sur son fils, bel et gracieux enfant à la tête blonde, aux yeux d'azur, toutes les tendresses de son cœur ; et lui, répondant à son amour, la comblait de caresses, et de sa douce main essuyait les larmes qui trahissaient les déchirements de son âme. Quand l'enfant fut assez grand pour figurer dans les saintes cérémonies, elle le présenta aux chanoines de la cathédrale qui, frappés de son air angélique, consentirent à lui donner le titre si désiré, si glorieux, d'enfant de chœur de Notre-Dame. Oh ! combien elle était heureuse la bonne mère quand

1. On doit à Jehan-le-Marchand, poète du XIIIe siècle, le *Livre des Miracles*, traduction d'un ouvrage latin qui a été perdu. — Ce poème a été réédité, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Chartres, par Duplessis, en 1855.

elle voyait cet *Eliacim* de la loi nouvelle, offrant au prêtre le vin du sacrifice ou bien faisant monter vers le ciel les flots d'encens qui s'échappaient de son encensoir d'or ! qu'elle était fière surtout, lorsqu'elle entendait sa voix pure et sonore retentir sous les voûtes majestueuses du temple de Marie ! Dans ces moments de maternelle ivresse, elle oubliait tout chagrin et ne songeait qu'à son bonheur... Un jour, c'était celui où l'Église célèbre la fête de tous les glorieux triomphateurs de la foi, le Chapitre de Notre-Dame, d'après un antique usage, descendait dans la crypte sacrée, revêtu de ses plus riches ornements, croix et bannières en tête, suivant dévotement la châsse de la Vierge et les reliques des Saints, et chantant des hymnes sacrées. Au milieu de toutes ces voix qui répétaient les louanges du Très-Haut, la veuve distinguait celle de son enfant (l'oreille d'une mère est si fine et si bonne), et son cœur battait de joie et de tendresse. Tout-à-coup le silence se fait pour elle, bien que les chants n'aient pas encore cessé. Elle écoute.., elle écoute encore... et n'entend plus son fils ; alors, avec la rapidité de l'éclair, elle fend la foule, jette un coup-d'œil rempli d'anxiété sur les jeunes lévites, puis, dans leurs rangs pressés ne voyant plus son enfant, elle court, poussée par un instinct maternel, vers le puits des Saints-Forts qu'elle trouve entouré par des prêtres éplorés. « Mon fils ! s'écrie la veuve avec un accent déchirant, rendez-moi mon fils... » Et, succombant à sa profonde émotion, elle tombe étendue sans connaissance sur le parvis sacré.

Pauvre femme, les mères naguère encore te disaient bienheureuse, et maintenant elles pleurent sur toi : car elles ont appris de ceux qui approchaient ton enfant que, cédant à la curiosité du jeune âge, il s'est penché vers le puits, et que, son pied, glissant sur les parois humides, il est tombé dans le gouffre béant.

Oh ! qu'il fut cruel, qu'il fut affreux le moment où la veuve se trouva chez elle, seule avec sa douleur, seule avec ses regrets ! Toutefois si ses yeux sont noyés de larmes, son âme est résignée, et chaque aurore nouvelle la retrouve prosternée aux pieds de la Vierge Marie; sa bouche contractée par la souffrance est muette; mais son cœur parle, et Marie comprend toujours ce langage du cœur : elle a tant souffert pour son Fils !...

Cependant l'octave de la fête ramène, de nouveau, dans la crypte le pompeux et solennel cortége. La courageuse veuve le regarde passer en comprimant ses sanglots, et voilà qu'elle aperçoit un jeune enfant à la blonde chevelure, à la taille élancée, au regard séraphique, tenant un chandelier d'or et marchant gravement devant les saintes reliques. A cette vision presque céleste, la douce mère s'écrie : « Est-ce un ange qui est ainsi venu tenir la place de mon fils ?... »

O femme, réjouis-toi et tressaille d'allégresse ! Ton enfant est sauvé : comme il tombait, Marie l'a reçu dans ses bras maternels et l'a fait ensuite reposer sur son cœur... Aujourd'hui elle te le rend; veille toujours sur lui, mère chrétienne... garde-le pour le ciel !

CHAPITRE VII.

YVES DE CHARTRES.

Les souvenirs qui se rattachaient à la mémoire de Fulbert, conservaient une force d'autant plus grande, nous dirons plus, une saveur d'autant plus douce, que quelques-uns de ses successeurs avaient été loin de rappeler et sa science et ses vertus; quand l'avénement d'Yves, le saint instituteur des chanoines de Saint-Quentin de Beauvais, rendit au siége épiscopal de Chartres tout son éclat; et, sans rien enlever à la gloire posthume de l'illustre élève de Gerbert, fut une évidente démonstration de cette grande vérité : que l'Église catholique est douée d'une immortelle jeunesse et d'une inépuisable fécondité.

Homme de savoir, mais surtout homme d'action, Yves ne créa pas, comme son docte devancier, une école de philosophie; mais il fit des moines philosophes pratiques en établissant dans l'abbaye de Saint-Jean-en-Vallée des chanoines réguliers de Saint-Augustin (1099)[1]. Il ne releva point, comme Fulbert, la demeure de Marie; mais il tint à honneur

1. L'évêque Pierre de Mincy en opéra la réforme en 1262. L'emplacement occupé alors par l'abbaye s'appelle encore « Clos-de-Saint-Jean-en-Vallée. »

de l'embellir, de l'orner[1], et l'admirable jubé qu'il fit placer devant le chœur de la cathédrale en devint un magnifique complément. Fulbert, nouveau Fortunat, avait vécu en communion littéraire avec les princes érudits de son temps, et consacré les fleurs de son éloquence et la poésie de son cœur à la glorification de la mère de Dieu : Yves, mêlé comme Grégoire de Tours aux événements politiques de la France, sut parler aux grands le langage d'un ministre du ciel qui ne transige ni avec les mots ni avec les faits ; et, comme le bras qui châtie est aussi celui qui protége le mieux, les rois et les princes, frappés par Yves, recoururent souvent à ses conseils et à son appui. Les lettres[2] qu'il adressait aux souverains, aux papes et aux évêques, révèlent, tout à la fois, la force dans la volonté, le courage dans l'infortune, le génie dans la connaissance de l'esprit humain[3], la grandeur d'âme dans les contradictions et les mauvais traitements ; soit qu'ils lui viennent d'un métropolitain injustement prévenu contre lui (Richer, archevêque de Sens), soit d'un monarque irrité de la sainte hardiesse du pontife à reprendre ses désordres (Philippe Ier), soit enfin d'un seigneur courtisan jusqu'à la bassesse, jusqu'au mépris des droits les plus sacrés (le vicomte Hugues de Chartres) ; ce seigneur renferma saint Yves dans son château du Puiset, pendant que ses satellites pillaient et dévastaient son église.

Le nom du grand Yves de Chartres se trouve glorieusement associé à celui des Pères du célèbre concile où fut inaugurée, aux cris mille fois répétés de *Dieu le veut, Dieu le*

1. La bonne reine Maud d'Angleterre, qui avait une grande vénération pour le saint, lui envoya le plomb nécessaire pour réparer la charpente de Notre-Dame.
2. Les lettres d'Yves, au nombre de 189, ont fourni à l'histoire de son temps des documents précieux.
3. Voir Lépinois, Histoire de Chartres, p. 88 et 89.

veut! l'ère héroïque des croisades, qui devaient avoir sur la société encore semi-barbare du moyen âge une si puissante et si favorable réaction. Voulant intéresser la Mère du Sauveur au succès de ces pieuses expéditions, le pape Urbain II, et les *prélats* qui l'environnaient décrétèrent solennellement, dans le concile de Clermont en Auvergne (1095), *que les clercs réciteraient* chaque jour le petit office de la sainte Vierge, en usage parmi les ermites de Saint-Pierre-Damien, que le samedi lui serait spécialement consacré, et que l'Église en ferait l'office. Ce fut également cette mémorable assemblée qui promulgua la trêve de Dieu.

Le comte de Chartres (Étienne-Henri), s'enrôla un des premiers dans la sainte milice de la croix; mais, comme Hugues de Vermandois, si honteusement surnommé le *corbeau de l'arche,* il revint en France un an après son départ. Il était aussi comte de Blois, de Champagne et de Brie; de là, ce dicton populaire qu'il possédait autant de châteaux qu'il y a de jours dans l'année.

Parmi tous les seigneurs de la Beauce et du Perche qui prirent part à cette migration armée, nous citerons : *Ebrard* du Puiset; *Miles*, de Brou; *Philibert*, de Chartres, et *Rotrou*, fils du comte du Perche : *Gauthier sans avoir*, originaire du Thimerais, se croisa dans le même temps. Étienne effaça la tache de sa lâche défection en retournant en Palestine au commencement du XIIe siècle, où il trouva un trépas glorieux. Sa triste veuve, la comtesse Adèle, malgré la douleur que lui fit éprouver cette séparation suprême, déploya, pour recevoir dans sa capitale le fier Bohémond d'Antioche (l'un des compagnons d'armes de son époux), une magnificence digne de la fille de Guillaume-le-Conquérant et de la noble maison de Thibault-le-Tricheur.

Le valeureux croisé, ayant obtenu de Philippe Ier la main

de la princesse Constance, s'était rendu à Chartres afin de recevoir, dans le temple auguste de la *bonne Notre-Dame*, la bénédiction nuptiale des mains du bienheureux Yves. Ce fut devant l'autel de la Vierge aux miracles, et en présence d'une nombreuse assemblée, qu'eut lieu cette religieuse cérémonie. Aussitôt après la célébration des saints mystères, le fils de Robert Guiscard, l'indomptable Bohémond, releva un front que l'ennemi n'avait jamais vu pâlir, et, debout sur les marches du sanctuaire, formula l'héroïque serment d'aller de nouveau combattre les infidèles. A son exemple, tous les seigneurs et les chevaliers qui l'entouraient jurèrent de prendre la croix et de verser, s'il le fallait, jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre le tombeau du Christ.

Cette scène d'un caractère à la fois religieux et martial est un admirable reflet des mœurs de ces nobles preux qui puisaient, dans l'ardeur de leur foi et dans leur bouillant courage, la force d'abandonner famille, castel, patrie, pour obéir à la voix de Dieu.

Après le belliqueux prince d'Antioche, c'est le doux et pacifique *Pascal II* qui vint s'agenouiller aux pieds de la Vierge-Mère, et lui offrir des vœux ardents pour obtenir la fin d'un schisme qui, fomenté et soutenu par l'empereur Henri V, déchirait l'église de Jésus-Christ (1107).

Quelques années auparavant, le grand saint Anselme de Cantorbéry avait voulu, lui aussi, vénérer la bonne Dame de soubs-terre, et déverser dans son cœur toutes les amertumes dont le sien était abreuvé.

Que serait devenue la sainteté du mariage? que serait devenue la famille? que seraient devenus les peuples, la société tout entière, si, à cette époque où la force matérielle et brutale essayait d'étreindre toutes les libertés pour les

pulvériser ensuite de sa main de fer; si disons-nous, les pontifes de Rome, appuyés sur les évêques du monde catholique, ne s'étaient point posés devant elle comme le grain de sable devant les vagues de la mer, pour lui jeter, avec cette autorité que Dieu seul peut donner, cet étonnant défi : « Tu n'iras pas plus loin ! » Comme évêque, si le bienheureux Yves combattit vaillamment pour la cause sacrée de la religion, comme docteur il a laissé son décret, vaste recueil de canons résumant les croyances et la discipline du monde chrétien.

Regardé par les rois et par la sainte Église comme la lumière de son temps, il eut sur plusieurs actes de Louis-le-Gros une salutaire influence et l'on est heureux de retrouver sa présence bénie au sacre de ce monarque qui eut lieu à Orléans, les portes de Reims lui étant fermées, et à son mariage avec Adélaïde de Savoie, belle et vertueuse princesse.

Yves conserva jusqu'à son dernier soupir les sentiments d'une humilité profonde et désigna lui-même, pour lieu de sa sépulture, le chœur de son cher monastère de Saint-Jean-en-Vallée.

Ce fut le 23 décembre 1116 que, plein de jours et de mérites devant Dieu et devant les hommes, le saint évêque de Chartres s'endormit dans le sein du Seigneur.

L'église de Chartres célèbre sa fête le 20 mai.

CHAPITRE VIII.

GEOFFROY DE LÈVES.

Aussitôt après la mort d'Yves, les chanoines, sans attendre l'assentiment du comte Thibault IV[1] (alors absent de sa bonne ville de Chartres), nommèrent au siége vacant le fils de Gosselin de Lèves, Geoffroy, prévôt du chapitre, qui, par son mérite personnel et la prépondérance de sa maison, pouvait protéger l'Église contre les empiétements séculiers. Le comte, très-mécontent de cette élection, usa de violence à l'égard des chanoines et du pontife lui-même, dont il ne reconnut la dignité qu'en 1117, sur l'injonction formelle du pape Pascal II. Les représailles de Geoffroy envers Thibault furent dignes d'un évêque: il le réconcilia, par sa prudence et ses sages démarches, avec Louis-le-Gros, son royal suzerain, qui accorda, en retour, aux serfs du chapitre de Notre-Dame, l'exemption du péage sur les terres de l'évêque de Chartres et le droit de témoigner devant les jus-

1. Surnommé le Grand. Il était fils du comte Étienne-Henri, et par sa mère, Adèle de Normandie, petit-fils de Guillaume-le-Conquérant.

tices royales (1118). Rempli de piété et d'amour pour la Mère du Sauveur, Geoffroy fit construire, non loin du berceau de ses ancêtres, un monastère qu'il nomma, en l'honneur de la Vierge de Nazareth et en souvenir des croisades, *Sainte-Marie-de-Josaphat*. Quelques différends s'étant élevés, sur ces entrefaites, entre le comte de Chartres et le clergé, le pieux évêque recourut, pour les terminer, au bienheureux Robert d'Arbrisselles. Le saint fondateur de Fontevrault accourut à son appel, et après avoir (lui qui aimait tant Marie) prié de longues heures dans la crypte chartraine, il alla trouver Thibault et l'amena sans peine à seconder ses vues de conciliation et de paix.

C'était, il faut en convenir, un rude batailleur que ce Thibault; mais c'était aussi un homme de foi vive et inébranlable. Frappé des héroïques vertus de saint Norbert, avec lequel il s'était lié d'une étroite amitié, il aurait abandonné la cuirasse et l'épée pour la robe du moine, si ce grand directeur des âmes, considérant tout le bien qu'il faisait dans ses nombreux domaines, ne l'eût détourné de ce dessein. Le comte, dont le cœur était grand et généreux, devint un admirateur passionné de saint Bernard, cet admirable abbé de Clairvaux, qui, oubliant les honneurs dont il était l'objet, les miracles qu'il semait sous ses pas, s'appelait dans son humilité « la chimère de son siècle. » Heureux, mille fois heureux le siècle qui en produit de pareilles !

Cependant, l'humeur guerroyante du comte de Chartres l'entraîna plus d'une fois à lutter contre son souverain; il poussa même l'audace jusqu'à le faire défier en combat singulier. Louis, outré de cette insolence, marcha vers Chartres; toutefois, ne conservant avec lui que quelques troupes, il remit le commandement général de l'armée au comte de Flandre, auquel il ordonna de serrer la ville de près.

Dans cette extrémité, l'évêque Geoffroy se sentit inspiré d'aller, comme autrefois Jaddus, au-devant du monarque irrité; et, afin de fléchir son courroux et d'adoucir son cœur, il fit porter processionnellement la châsse contenant le saint vêtement de la Vierge-Mère. La vue de cette relique vénérée causa au roi un pieux saisissement, et tandis qu'il se livrait à une prière fervente, il crut entendre une voix intérieure qui lui disait : « Apaise-toi et n'opprime pas mon peuple. » Alors, docile à l'inspiration céleste, il envoya au comte de Flandre l'ordre de lever le siége. Mais là ne se bornèrent pas les témoignages de sa dévotion envers Marie : il se rendit à Chartres et vint incliner sa tête royale devant l'autel de Notre-Dame de *soubs-terre*. Comme il se retirait, Louis ayant aperçu son puissant vassal dévotement agenouillé sur le parvis sacré, lui tendit la main en signe de réconciliation, transformant ainsi la crypte chartraine en temple de la *paix;* non de cette paix que Rome païenne avait déifiée, mais de cette *paix* chrétienne dont Marie est la reine, de cette *paix* qui fait trêve aux injures et en obtient l'oubli et le pardon !

Peu de temps après ce fait mémorable, le sanctuaire de la Vierge de Chartres se vit assiégé par une foule d'infortunés atteints de ce mal mystérieux qui ravageait la France et que le peuple, toujours imagé dans son langage, avait appelé le *mal des ardents*. Les guérisons obtenues, par la médiation de la *bonne Notre-Dame*, furent si nombreuses que son nom, emporté sur les ailes de la reconnaissance, était répété avec foi et amour en tous les lieux où la contagion étendait ses ravages. « La piété des fidèles entretenait dans la chapelle sou- » terraine douze lampes, dont deux de l'or le plus pur. Ces » lampes brûlaient jour et nuit. Elles étaient de forme *glo-* » *buleuses*, élégantes, très-ouvragées et suspendues au centre » et de chaque côté du sanctuaire. Leur éclat, en se mêlant

» à celui des cierges qui se renouvelaient sans cesse, dissi-
» pait *les ombres des grottes* tout en leur conservant une
» lumière mystérieuse favorable à la prière. »

Mais cette calamité, quelque grande qu'elle pût être, n'était pas la seule qui frappât notre chère patrie. Des guerres intestines, fruit d'une féodalité qui disputait chèrement l'omnipotence que tendait à lui enlever le pouvoir royal, jointes à l'établissement des communes, déchiraient son sein. L'Angleterre, de son côté, avait frémi en voyant se renouveler l'affreux spectacle, offert dans les temps antiques, de deux frères se disputant à mains armées l'héritage paternel. L'Allemagne voyait ses champs ensanglantés par les luttes de Lothaire avec les hardis compétiteurs qui lui disputaient l'empire; enfin, l'Italie était, depuis plus d'un demi-siècle, en proie à toutes les horreurs qu'entraînaient à leur suite les invasions étrangères et les intronisations illicites des antipapes ; ces mercenaires impitoyables, qui, après avoir chassé les pasteurs légitimes, prétendaient commander en maîtres dans la bergerie du Christ.

Ce fut ainsi qu'Innocent II se vit obligé de quitter Rome, où Anaclet avait de nombreux partisans, et de venir en France pour y abriter son indépendance de chef de l'Église, et préserver sa personne sacrée des violences de l'intrus. Tandis que celui-ci, parodiant le rôle sublime de pontife suprême, officiait solennellement le jour de Noël dans la basilique de Saint-Pierre, dont il s'était emparé de vive force, le pape légitime, portant partout avec lui le caractère indéfectible de chef de l'Église universelle, faisait descendre du haut de l'autel de Notre-Dame de Chartres, sur tous les fidèles de la catholicité, cette bénédiction *urbi et orbi* qui est l'apanage exclusif du vicaire de Jésus-Christ.

Saint Bernard vint trouver Innocent à Chartres, pour lui

annoncer que Henri Plantagenet s'était soumis à son obédience. Roger de Sicile, le seul prince qui tint encore pour Anaclet, finit aussi par se rendre à la parole du moine de Clairvaux. La paix fut ainsi rendue à l'Église, et le pape put rentrer dans Rome où il ne trouva plus que des sujets dévoués et obéissants.

Mais comme l'Église a reçu de Jésus-Christ, son divin époux, le sanglant héritage de la croix, et qu'elle embrasse le monde entier dans une maternelle étreinte, elle n'est jamais sans répandre des larmes. Aussi, tandis que l'Occident semblait vouloir renaître à la paix, voici que de l'Orient partaient de sourds gémissements, avant-coureurs de mortelles douleurs. En effet, la prise d'Édesse, par le sultan de Mossoul (1144), devait précéder de peu d'années la ruine totale de cette malheureuse ville par son fils, le valeureux Nour-Eddin (1149). Le pape Eugène III, l'œil fixé sur cette terre, sainte entre toutes, fit passer les angoisses de son cœur dans celui du saint abbé de Clairvaux. Celui-ci, malgré l'épuisement de ses forces, quitta sa chère solitude, et, saisi d'un prophétique enthousiasme, jeta le cri de la croisade dans l'assemblée de Vézelay. Cette grande voix devait aussi retentir sous les voûtes de Notre-Dame de Chartres et porter dans les âmes cette conviction qui ébranle la volonté, ce feu qui embrase les cœurs.

Élu chef de la sainte entreprise par d'unanimes acclamations, l'homme de Dieu récusa le redoutable honneur dont Pierre l'Ermite n'avait pu supporter le poids. Louis VII, malgré les représentations de Suger, se *croisa* pour expier l'incendie de Vitry. Cette ville appartenait à Thibault, comte de Chartres, qui était de plus palatin de Champagne. Henri, son fils, étant au nombre des seigneurs qui prirent la croix, le vieux guerrier, par un touchant souvenir des misères

d'Orient et un sentiment paternel, remit aux lépreux les dîmes qu'ils lui redevaient, afin qu'ils priassent pour son fils!

A cette même époque, la construction des deux clochers devenus si populaires en France était en pleine activité. Ils s'élevaient en dehors de l'église et ne tenaient à l'édifice que par leurs angles. Les Chartrains, pour presser leurs travaux, sollicitèrent et obtinrent le secours de la corporation des maçons de Normandie; ces pèlerins de l'architecture religieuse, qui allaient partout, où l'on réclamait leurs talents et leurs bras, pour élever un temple au Très-Haut ou pour embellir sa demeure.

L'évêque de Chartres mourut au commencement de l'année 1148. Il s'était montré le digne successeur de saint Yves par son amour pour le bien, l'énergie de son caractère et l'orthodoxie de sa foi. Le nécrologe de Notre-Dame résume toutes ses vertus en l'appelant « *notre père Geoffroy de pieuse et douce mémoire.* »

CHAPITRE IX.

NOUVEAU SINISTRE.

Geoffroy de Lèves eut pour successeur son neveu Gosselin, qui termina l'abbaye de Josaphat et sut inspirer par ses vertus une telle affection à ceux qui l'entouraient, que les registres du parlement de l'an 1155, époque de son trépas, portent que le clergé de Chartres *fut désolé de sa mort*.

Robert-le-Breton remplaça Gosselin sur le siége épiscopal de Chartres : remarquable par son zèle pour tout ce qui pouvait augmenter la majesté du culte, il introduisit le chant en musique dans son église : sincèrement attaché au successeur de Pierre, il reçut avec les plus grands honneurs le souverain pontife Alexandre III, quand celui-ci se rendit, comme autrefois Innocent II, aux pieds de Notre-Dame de *soubsterre* pour lui demander de mettre fin au schisme, suscité par l'anti-pape Octavien, soutenu par l'empereur teuton, Frédéric Barberousse [1].

Guillaume-aux-Blanches-Mains, quatrième fils du comte Thibault-le-Grand fut successivement évêque de Chartres, archevêque de Sens, archevêque de Reims, enfin cardinal de

1. Ce prince finit par se soumettre au Pontife légitime, et mourut *croisé*.

Sainte-Sabine et régent du royaume. Cet illustre pontife prit hautement contre Henri II le parti de Thomas Becket. Confesseur magnanime de la foi, avant d'en être le martyr, le noble et saint fugitif vint aussi s'agenouiller dans la crypte chartraine, et puiser aux pieds de la Vierge-Mère cette force surhumaine qui fait triompher, jusque dans la mort, les athlètes du Christ.

Jean de Salisbury, le secrétaire, l'ami de Thomas Becket, fut nommé évêque de Chartres après que Guillaume-aux-Blanches-Mains eut été promu à l'archevêché de Reims; sa science et ses vertus ont rendu célèbre son trop court épiscopat.

Celui de Pierre de Celles fut encore moins long; il l'employa à des travaux d'utilité publique et, par une louable émulation, il entreprit le pavage des rues de Chartres, tandis que Philippe-Auguste dotait sa capitale du même bienfait.

Regnault de Mouçon, de la maison de Bar, neveu par sa mère de Thibault-le-Bon, devint évêque de Chartres en 1182. Son nom se rattache à deux événements importants à des titres divers: la prise de Saint-Jean-d'Acre (1191), dont il réconcilia les églises profanées par les infidèles, et l'incendie qui détruisit la ville de Marie et son temple vénéré. Chose digne de remarque, les clochers étaient alors saillants et ne tenaient au reste de l'édifice que par les extrémités de leurs angles. Le clocher vieux demeura debout; il ne resta que la base du second; sa flèche, alors en bois, disparut dans les flammes.

Les historiens du temps attribuèrent cet épouvantable sinistre, soit au péché des peuples, soit à l'intervention des puissances infernales qui étaient sans cesse combattues par la tutélaire protection de *Notre-Dame*. Ce qu'il y a de certain c'est que la très-sainte Vierge veilla sur le lieu sacré où tant

de générations s'étaient succédé en lui rendant hommage. La crypte de Fulbert, qui renfermait dans son enceinte la grotte druidique, fut épargnée par les flammes; la sainte Tunique, que des hommes dévoués à la bonne Notre-Dame y avaient transportée au moment de l'incendie, n'en reçut aucun dommage, et pourtant des solives enflammées, des pierres, des tronçons de colonnes tombaient sur les portes de fer fermant l'entrée du temple souterrain; le plomb en fusion découlait de la toiture, des matières embrasées tourbillonnaient autour de l'enceinte; mais, comme arrêtées par une main invisible, elles n'allèrent pas plus loin : et, chose encore plus miraculeuse, les courageux captifs de Marie, réconfortés intérieurement par leur puissante souveraine, n'éprouvèrent aucune atteinte de la faim, et conservèrent au fond de l'âme une pieuse confiance et une paix toute surnaturelle.

Il serait impossible de décrire la joie que ressentirent les Chartrains quand, assemblés sur la place par les ordres du cardinal Mélior, légat du pape Célestin III, ils aperçurent la sainte Châsse que l'évêque et le doyen du chapitre portaient sur leurs épaules, à la vue de tout le peuple, avide de contempler ce cher et précieux trésor qu'il avait cru à jamais perdu pour lui. « Marie nous aime encore, s'écriaient ces fidèles enfants de Notre-Dame, en versant des larmes de gratitude et de tendresse; eh! bien, prouvons lui que nous avons toujours pour elle vénération et amour, en reconstruisant son temple détruit et en faisant que le nouveau dépasse encore l'ancien en grandeur et en beauté! » Le cardinal Mélior et Regnault de Mouçon encouragèrent ce filial élan. On se mit aussitôt à l'œuvre ; l'évêque et les chanoines abandonnèrent tout le produit de leurs revenus et de leurs prébendes pendant trois ans. Les habitants, déjà dépouillés par l'incen-

die de presque tout ce qu'ils possédaient, donnèrent le peu qui leur restait encore pour aider à la reconstruction si désirée. Philippe-Auguste, Louis VIII et saint Louis y contribuèrent aussi par leurs largesses et prêtèrent une puissante assistance au maître de l'œuvre. Quel fut cet homme doué d'une conception assez vaste pour tracer le plan de ce temple majestueux dont les admirables proportions font depuis tant de siècles l'admiration de tous les archéologues? Nous l'ignorons; mais tout porte à croire qu'il faisait partie de ces corporations de maçons et de tailleurs d'images, artistes d'élite qui, sous la conduite d'un simple moine, sillonnaient la France en bâtissant des églises, et que le peuple appelait naïvement les *logeurs du bon Dieu.* Dédaigneux d'une illustration passagère et terrestre, ils ne trouvaient pas de place pour leur nom dans ces immenses cathédrales qu'ils inondaient de leur mouvement et de leur vie. Contents de travailler pour le Sauveur et pour sa Mère immaculée, ils complétaient l'holocauste de leur existence en fondant leur propre gloire dans l'humilité de leur génie. Mais si, à cette époque de foi vive, se manifestant par des œuvres immortelles, les artistes mettaient leurs talents à édifier et à orner les temples du Seigneur, les souverains humiliaient leur puissance devant celle du Roi des rois, et les fronts les plus superbes se courbaient dans la poussière pour honorer l'aimable et douce Reine de la terre et du ciel ! Marie agréait ces pieux hommages et rendait en faveurs ce qui lui avait été offert en vénération et en amour.

L'histoire rapporte qu'Isabelle de Hainaut (l'épouse de Philippe-Auguste), étant venue visiter la bonne Notre-Dame, afin d'accomplir un vœu qui lui avait été fait, sentit remuer, pour la première fois, en se prosternant devant la Vierge-Mère, l'enfant qu'elle portait dans son sein. La

légende ajoute que, dans le même moment, quatre lampes s'allumèrent d'elles-mêmes et répandirent autour de l'image miraculeuse une brillante clarté.

La dévotion du roi pour Notre-Dame de *soubs-terre* ne fut pas moins vive que celle de la pieuse princesse; s'étant rendu à Chartres, en 1209, pour faire rendre justice aux chanoines, outragés par les habitants, il passa sous la Châsse et déposa devant elle une pièce d'étoffe de soie ainsi qu'un pain de cire de la valeur de 200 livres parisis (3,200 fr. de notre monnaie). La pensée de Notre-Dame de Chartres le suivit jusque sur les champs de Bouvines où Marie le rendit victorieux de ses redoutables ennemis (1214).

Richard Cœur-de-Lion, le bouillant rival de Philippe-Auguste, ayant ouï raconter les miracles de Notre-Dame de Chartres, conçut une si grande vénération pour son béni sanctuaire que, bien qu'il fût en guerre avec le roi de France, il donna aux prêtres, chargés de recueillir des offrandes pour aider à la reconstruction du temple de Marie, plein pouvoir de prêcher et de quêter dans son royaume; et, chose presque incroyable pour un prince aussi fier, il voulut porter pendant un jour sur ses épaules royales la Châsse aux saintes reliques, que les *quêteurs* de Notre-Dame avaient prise avec eux[1].

Blanche de Castille aimait à se reposer des soins de sa difficile régence aux pieds de la bonne Notre-Dame ; et sa fille Isabelle, la sainte fondatrice du monastère de Longchamps, s'y rendit aussi plusieurs fois; saint Louis, la reine Marguerite, Ferdinand d'Espagne, dont la munificence enrichit la cathédrale d'une magnifique verrière, Pierre de Courtenay, couronné empereur de Constantinople, le comte Ger-

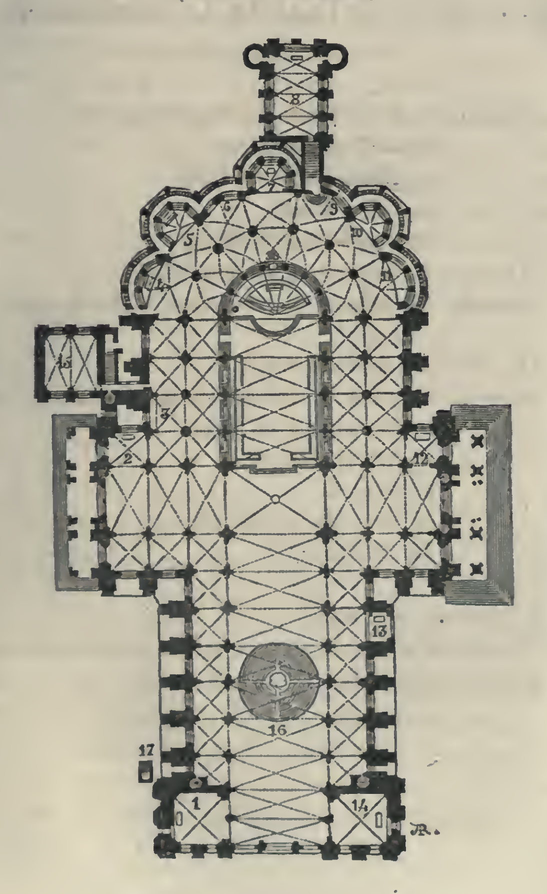
1. *Poème des miracles.*

vais de Chateauneuf, auquel l'église de Chartres est redevable du *chef de saint Mathieu*, une multitude d'autres seigneurs et de prélats, visitèrent, dans le même temps, le sanctuaire de Notre-Dame et hâtèrent, par leurs généreuses offrandes, l'édification et l'embellissement de l'église supérieure.

Nul cependant ne surpassa Louis IX en libéralité; il fit élever à ses frais le porche septentrional, le plus riche de tous en sculptures. On peut admirer encore aujourd'hui, dans les splendides vitraux qui le décorent, les armes de la France et les symboles naïfs de la piété du saint roi: car il aimait Chartres plus qu'une autre cité, et se regardait comme l'enfant de Notre-Dame, étant né à *Poissy*, alors du diocèse de la ville de Marie! Ce monarque fonda en outre deux autels, celui des Anges et celui des Vierges, pour qu'on y célébrât chaque jour le saint sacrifice à son intention; et quand, après plus d'un demi-siècle de travaux, la cathédrale de Chartres fut terminée, il voulut assister avec toute sa cour à la dédicace solennelle qu'en fit, le 17 octobre 1260, l'évêque Pierre de Maincy, le successeur de Regnault de Mouçon. Louis IX obtint même, à cette occasion, du pape Alexandre IV des indulgences pour les fidèles et les pèlerins qui visiteraient le saint temple, depuis le jour anniversaire de sa consécration jusqu'à la fête de Noël. Touchante et pieuse attention d'un prince qui réunissait aux vertus qui font les saints, la force et la sagesse qui font les bons rois, la magnanimité et le courage qui rendent les hommes grands aux yeux de leurs semblables et à ceux de Dieu!

PLAN DE LA CATHÉDRALE.

(ÉGLISE SUPÉRIEURE.)



EXPLICATION DU PLAN DE LA CATHÉDRALE.

1. Chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs.
2. — de la Transfiguration.
3. — de Notre-Dame du Pilier.
4. — de l'*Ecce Homo*.
5. — du Sacré-Cœur de Marie.
6. Ancienne chapelle de saint Jean-Baptiste.
7. Chapelle des saints Apôtres (chapelle de la communion).
8. Chapelle ou église Saint-Piat.
9. Ancienne chapelle ; maintenant escalier de Saint-Piat.
10. Chapelle du Sacré-Cœur de Jésus.
11. — de tous les Saints.
12. — de Lazare.
13. — de Vendôme ou des Martyrs.
14. — du Calvaire.
15. Sacristie.
16. Labyrinthe ou la *lieue*.
17. Horloge de la Cathédrale en style de la Renaissance.
18. Trésor, qui renferme la Sainte-Châsse.

CHAPITRE X.

LE ROYAL EX-VOTO.

L'architecture avait pris, au XIIIe siècle, des proportions riches, variées et grandioses; mais elle les appliquait presque exclusivement à l'édification des temples du Seigneur. Les châteaux, avec leurs donjons et leurs tours crénelées, ne semblaient demander que la solidité à ceux qui les élevaient; nul agrément, nulle élégance ne présidait à leur construction; les maisons des bourgeois n'étaient guère de moins tristes séjours. L'ÉGLISE seule se trouvait enrichie, embellie, parce que l'église c'était la maison de tous, l'église avait sa part de toutes les solennités de la vie; là s'accomplissaient tous les grands actes de l'existence, dans tous les rangs et à tous les degrés.

C'est pour cela que l'art ogival couvrit le sol de grandes et magnifiques cathédrales. Cette architecture résume toute la pensée mystique du moyen âge, mélange d'héroïsme et de naïveté, formulée par la hardiesse de la flèche et de l'ogive, par la bizarrerie des figures qui servent partout d'ornement.

Toutefois, le commerce et l'industrie n'étaient pas restés stationnaires : les métiers, constitués en communauté, avaient pris à Chartres, en particulier, un grand accroissement, et possédaient assez de richesses pour doter le temple de Notre-Dame de vingt-sept verrières portant chacune les insignes symboliques de l'état exercé par les donataires. Cette prospérité devait augmenter encore, par suite des lettres d'affranchissement et de commune qu'octroya, aux habitants de *sa bonne ville*, Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, auquel ce monarque avait libéralement donné le comté de Chartres (1293), qu'il avait acheté de la comtesse Jeanne, illustre et dernier rejeton de la noble race de Thibault-le-Tricheur.

Cependant le roi de France, brûlant de venger sur les Flamands la sanglante défaite de ses troupes à Courtray, fit appel à la noblesse de son royaume. Le comte Charles y répondit avec une mâle ardeur. Ce prince n'avait point encore le front souillé de la tache indélébile que devait lui imprimer un jour la mort ignominieuse d'Enguerrand de Marigny. Plein de ce bouillant courage, apanage héréditaire de sa maison, il combattit vaillamment à la bataille de *Mons-en-Puelle*, où Philippe se trouvait en personne. Le monarque avait à ses côtés son jeune fils, le comte DE LA MARCHE, à peine âgé de dix ans. C'était l'orgueil de son père et l'espérance de la patrie ! Oh ! qu'il était beau à contempler ce royal enfant, le matin de la bataille, avec son corselet couvert de satin rouge, semé de clous dorés et recouvert d'une camisole de brocart écarlate, ses brassards et ses gantelets chargés de bossettes à pointe de diamants, son casque d'où s'échappait, en boucles touffues, sa blonde chevelure, et dont l'acier poli reflétait les purs et brillants rayons du soleil levant ! Mais qu'il était plus admirable encore lorsque, monté

sur un coursier, richement caparaçonné, il agitait sa petite épée à double tranchant, et qu'il s'élançait au milieu des bataillons ennemis, affrontant la mort sans pâlir, lui qui n'était encore qu'à l'aurore de la vie !

Philippe ne perdait pas du regard ce cher et noble objet de sa tendresse ; mais voilà que tout à coup il se voit entouré, ainsi que son fils, d'un gros d'ennemis auxquels, sans un secours surnaturel, il ne saurait résister. Dans cette extrémité il se souvient de Notre-Dame de Chartres, et aussitôt, de son cœur de roi, de guerrier et de père, s'échappe un de ces cris de foi et d'amour qui ébranlent le ciel et attirent sur la terre la suprême bénédiction du miracle. Contre toute attente, la muraille d'airain qui environne le prince chancelle et tombe. Les Flamands sont dispersés, les Français restent vainqueurs et Philippe, n'oubliant pas après le succès le vœu de la détresse, vient à Chartres offrir son armure à la bonne Notre-Dame. Le jeune comte DE LA MARCHE, après avoir partagé ses périls se trouve encore auprès de lui au moment solennel de l'action de grâces ; et, le front couvert d'une modeste rougeur, il prie aussi Marie d'accepter le don du vêtement guerrier qu'il portait en ce grand jour de *Mons-en-Puelle*, que la France dut à Marie de pouvoir mettre au nombre de ses jours heureux !

Avant de quitter le sanctuaire de « CELLE qui est forte comme une armée rangée en bataille, » le monarque participa au banquet divin et fonda, sous le nom de Notre-Dame de la Victoire, un service commémoratif de ce mémorable événement. A dater de cette époque, chaque année, jusqu'en 1793, le 17 août, jour anniversaire de la défaite des Flamands, au moment de célébrer les saints mystères, on suspendait au pupitre, du côté de la nef, le martial ex-voto. Maintenant il faut aller, pour le voir, au musée de la ville où, rangé parmi

les curieuses antiquités de la cité chartraine, il y demeure dépouillé de ce caractère religieux qui lui donnait un prix inestimable aux yeux des vrais chrétiens.

La reconnaissance est parfois, hélas! un sentiment éphémère qui, semblable à un parfum léger, effleure l'âme sans y laisser aucune trace. La joie de la délivrance ou du bienfait reçu fait place à l'indifférence, et le souvenir finit même trop souvent par devenir importun. Il n'en fut pas de même pour le jeune héros de *Mons-en-Puelle;* son cœur ne connut jamais ni l'ingratitude ni l'oubli, et quand, par une disposition toute providentielle, le trône des lys devint son glorieux partage, Charles-le-Bel, suivant les pieuses traditions du comte de la Marche, se dirigea vers Chartres; mais cette fois il offrit plus qu'une armure : il mit son royaume et son règne sous le puissant et maternel patronage de Marie!

Philippe de Valois, surnommé le Fortuné à son avénement tant le bonheur semblait devoir accompagner ses pas, se rendit aussi à Chartres, après sa victoire de Cassel (1328), pour s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait. Le valeureux monarque entra dans le temple saint, à cheval, armé de toutes pièces et suivi d'un grand nombre de ses barons. Puis, le guerrier faisant place au pèlerin, le roi de France descendit de son coursier et vint s'agenouiller aux pieds de la Vierge antique, dans son mystérieux sanctuaire, où il fit ses dévotions avec un profond recueillement. L'année suivante, la princesse Jeanne de Savoie et le duc Jean de Bretagne, ayant tenu à recevoir, aux pieds de Notre-Dame de sous-terre, le sacrement qui fait les époux chrétiens, Philippe VI se rendit de nouveau à Chartres avec l'élite de sa cour, et laissa, en se retirant, à la madone vénérée des marques abondantes de sa munificence.

Le bon roi Jean, fils de Philippe de Valois, hérita de sa

confiance pour Notre-Dame de Chartres; il y vint en 1351, 1356 et 1361. L'héroïque *vaincu* de Poitiers entreprit ce dernier voyage à pied, le bourdon du pèlerin à la main, pour remercier la Vierge-Mère de la fin de sa captivité. Ce bourdon offert à Notre-Dame par le pieux monarque servit depuis de bâton cantoral dans l'église de Chartres. Il était haut de cinq pieds trois pouces, virolé d'argent en plusieurs endroits et surmonté d'une grosse fleur de lys en vermeil.

Nous donnerons, dans le chapitre suivant, l'exposé du fait miraculeux qui amena le traité de Brétigny, et par suite la délivrance de l'auguste prisonnier.

CHAPITRE XI.

LA PAIX DE BRÉTIGNY.

Jean-le-Bon était prisonnier des Anglais; le dauphin Charles, nommé régent du royaume, voyait le perfide roi de Navarre, lancer contre sa faible armée, ces troupes mercenaires, qui, sous le nom de *grandes compagnies*, devaient causer à notre patrie des maux incalculables; enfin Édouard III, rentré de nouveau en France, se disposait à mettre le siége devant Chartres, restée fidèle à son roi. La vue de tant d'infortunes et de périls consternait les plus mâles courages. « La paix! la paix! » tel était le cri qui sortait de toutes les bouches, le vœu que formaient tous les cœurs. Des négociations furent ouvertes, à cet effet, au château de Brétigny[1], au nom du dauphin, avec le roi d'Angleterre, sous la médiation d'André de la Roche, abbé de Cluny et nonce du pape Innocent VI. Mais Édouard, qui avait d'abord demandé la possession presque entière du *beau pays* de France, persistait à réclamer tout ce qu'avaient eu les Plantagenets, et soutenait, de ses armes victorieuses, ses intolérables prétentions.

1. Commune de Sours, arrondissement de Chartres.

Le fier monarque oubliait, en se montrant ainsi sourd à l'équité et aux supplications du légat et des envoyés du régent, que le Roi des rois peut, quand il le veut, renverser, de son souffle puissant, tous les calculs inspirés par un fol orgueil, et que la prière d'un peuple opprimé, d'un peuple qui invoque Marie, monte jusqu'à son trône et en fait descendre, avec la miséricorde et le pardon, des secours tout providentiels et tout divins. C'est ce qui arriva dans cette circonstance désespérée.

Tandis que les chevaux des cavaliers anglais foulaient, sous leurs pieds rapides, les champs fertiles de la Beauce, tandis que le gros de l'armée jetait, en dévastant les fermes, le désordre et la confusion dans les campagnes, et que le monarque s'avançait vers Chartres avec cette assurance que donnent le souvenir des succès passés et l'espoir des triomphes à venir; une grêle épouvantable, à laquelle se mêlaient le bruit éclatant de la foudre et l'éblouissante clarté des éclairs, remplit tout à coup l'âme du roi d'Angleterre d'une indicible terreur, augmentée encore par la vue de ses soldats qui tombaient devant lui raides morts, sous leurs coursiers renversés. Le nombre des victimes était si grand qu'Édouard se vit contraint de reconnaître, dans ce fléau, le doigt de Dieu qui le frappait. Alors, se tournant vers le temple de Notre-Dame, dont les flèches hardies se dessinaient à l'horizon, il tomba à genoux et fit le vœu solennel de donner la paix à la France, si la Vierge aux miracles faissait cesser, par son intercession, la plaie terrible qui décimait les siens et pouvait l'atteindre lui-même. O prodige; ô merveilleux effet de la protection de Marie! à peine Édouard eut-il formulé cet engagement sacré, que le tonnerre cessa de gronder, la grêle de tomber, la mort de sévir. Le roi, rempli de reconnaissance pour un tel bienfait, se montra fidèle à sa promesse,

et le traité de Brétigny[1], en rendant la paix au royaume et à la France son roi bien-aimé, donna quelque repos à notre chère patrie si longtemps déchirée par ces guerres désastreuses, qui avaient fait couler à grands flots le sang de ses glorieux, mais infortunés défenseurs.

Le lendemain de cet heureux événement, Édouard, entouré de ses principaux officiers, se rendit à Chartres pour y faire ses dévotions. Il témoigna ensuite le désir de vénérer le *saint vêtement;* mais le Chapitre crut devoir, avant d'accéder à cette demande, en déférer au grand conseil qui répondit affirmativement. Édouard revint donc huit jours après dans la ville de Marie, et après avoir entendu pieusement la messe il passa avec son fils, le valeureux prince Noir, sous la sainte châsse qui avait été descendue sur l'autel, et présentée aux hommages de tous, en signe de réjouissance et de paix.

Jean-le-Bon, heureux d'avoir vu briser les fers de son dur servage, fit, en 1361, ainsi que nous l'avons déjà dit, le pèlerinage de Chartres. En 1366 et en 1367 Charles V, dit le Sage (admirable surnom qui caractérise non-seulement la personne, mais le règne de ce prince), vint à Chartres, pieds nus, pour demander à Dieu, par Marie, de veiller sur son royaume. Faut-il s'étonner qu'après de telles preuves de confiance, de piété et de foi, il ait eu le bonheur de recouvrer (lui qui ne portait jamais l'épée) plusieurs de nos plus belles provinces, et de réparer les calamités des règnes précédents. Parmi les dons précieux de ce généreux monarque à l'église de Notre-Dame, nous citerons un magnifique camée antique[2] qui fut

1. Ce traité fut signé le 8 mai 1360.
2. Depuis 1793 cet admirable bijou figure au cabinet des médailles à Paris; c'est un des objets les plus remarquables de cette riche collection.

placé sur le haut de la châsse. Il fonda ensuite plusieurs messes à perpétuité appelées *obits* du roi, et accorda aux doyens, chanoines et chapitre de Chartres de ressortir pour toutes leurs causes à son parlement..

La dévotion à Marie se traduisait de mille manières dans ces siècles de foi : ainsi, non contente de vénérer la Mère du Sauveur dans sa crypte mystérieuse et de rendre de pieux hommages au voile sacré qui ombragea son chaste front, la dévotion des peuples trouvait encore un aliment devant l'image de Notre-Dame de la *belle verrière*, formant la 45e fenêtre de l'étage inférieur, à la droite du chœur. Un autel, adossé à un pilier, lui était dédié sous le vocable de *Notre-Dame-des-Neiges*, et en 1376, Ebles du Puy, n'étant encore que sous-doyen du Chapitre (il devint évêque de Chartres en 1377), fit une fondation considérable, afin que tous les ans, le 5 août, jour commémoratif du miracle qui amena la fondation de Sainte-Marie-Majeure, la collégiale pût donner à la célébration de cette fête une grande solennité.

Devant *Notre-Dame-Blanche*, statue d'albâtre placée en 1320, à la prière de Philippe de Valois, contre une des colonnes du jubé, s'élevait aussi un autel auquel, sur la demande du même monarque, plusieurs messes étaient dites chaque semaine.

D'après tout ce qui précède, on peut conclure qu'au moyen âge le pèlerinage de Notre-Dame de Chartres était le plus favorisé des grands, des rois et des princes de la terre; mais cette vérité ressort d'une manière encore plus frappante peut-être vers la fin du XIVe siècle.

En 1383, c'est le DUC DE BOURGOGNE qui vient rendre son tribut d'hommages à Marie dans son temple vénéré. CHARLES VI est avec lui. Une pensée de reconnaissance amène ce jeune

monarque aux pieds de Notre-Dame : car il se rappelle qu'étant tout petit enfant, son père, le voyant sur le point de succomber aux étreintes d'une douloureuse maladie, l'avait voué à cette Vierge bénie et qu'il avait été presque instantanément rendu à la vie.

Léon VI de Lusignan, dernier roi d'Arménie, chassé de ses États par le soudan d'Égypte, et réfugié d'abord en Espagne, puis en France, tient aussi à honneur d'incliner devant la Vierge chartraine son front humilié !

Le comte de Valois fait également un pèlerinage à Notre-Dame de soubs-terre au mois de mai 1386. Le duc de Berry et la reine Isabeau de Bavière s'y rendent, dans le courant de cette même année, ainsi que le comte de Sancerre et l'évêque de Poitiers.

Le roi Charles VI, prévenu des brigandages exercés par plusieurs gens d'armes qui étaient à Voves et à Illiers, séjourne de nouveau dans sa bonne ville de Chartres afin de prendre les moyens capables de remédier à ces désordres, et n'oublie pas de rendre à Marie son tribut de vénération et d'amour.

Pierre de Craon, que le meurtre de Clisson devait rendre si tristement célèbre, non content de venir s'agenouiller aux pieds de la Vierge mère, fonde le 1er août 1388, à l'autel du Crucifix dans l'église supérieure, pour son salut et celui de sa noble épouse, Jeanne de Châtillon, une messe chantée à célébrer tous les jours à l'heure de Prime.

Hélas ! ce fut en se rendant en Bretagne, pour venger la mort du connétable, que Charles VI perdit la raison. L'infortuné monarque retourna alors sur ses pas ; et, rentré dans Chartres, vint se prosterner dans le sanctuaire de Notre-Dame, au milieu des pleurs de ses fidèles sujets (24 août 1392).

Les ambassadeurs de Sigismond, roi de Hongrie, envoyés pour solliciter les services des princes chrétiens contre les armées de Bajazet, passèrent à Chartres où ils mirent entre les mains de Marie le succès de leur généreuse tentative. On sait qu'une croisade fut aussitôt décidée et que la noblesse française, héroïque mais présomptueuse, alla s'ensevelir dans les champs de Nicopolis (1396). L'un des vaincus de cette journée, l'illustre Enguerrand de Coucy, se voyant sur le point d'expirer dans les fers, légua, par testament, à l'Église de Chartres une somme de 600 florins.

Admirable puissance du souvenir, qui rappelle les lieux chéris de la patrie à l'exilé que la mort vient atteindre sur le sol étranger !

CHAPITRE XII.

LE VŒU DU CAPTIF.

Nous retrouvons aux pieds de Notre-Dame, dans les premières années du XVe siècle, ce même duc de Berry dont nous avons signalé la venue à Chartres vers la fin du XIVe. Parmi les riches dons qu'il offrit au trésor du temple de Marie, on admirait surtout : — une vierge d'or ayant un grand manteau émaillé d'azur, ce qui lui fit donner le nom de *Notre-Dame Bleue;* — un magnifique reliquaire d'or de forme ovale, posé sur le haut d'une colonne de vermeil semée de fleurs de lys, soutenu par deux anges à genoux et contenant une parcelle considérable de la vraie croix ; — un autre reliquaire, également en vermeil, renfermant un morceau de la ceinture de la sainte Vierge et plusieurs autres reliques ; — enfin un grand tableau en broderie mélangée de pierreries et de perles, devant servir de rétable au maître-autel et représentant l'Assomption de la très-sainte Vierge.

Le prince Louis de Bourbon offrit à la même époque un tableau d'or à deux faces. Ce bel objet orna la Sainte-Châsse jusqu'en 1793.

Un autre prince français, qui ne fit point connaitre son nom, l'enrichit d'un magnifique diamant, de la longueur d'un pouce sur trois lignes d'épaisseur, enchâssé dans un chaton en filigrane d'or, entouré de turquoises et de rubis. Un grand seigneur, dont le nom s'est aussi caché sous le voile impénétrable de l'anonyme, fit placer sur le second côté de la Sainte-Châsse, une sorte de portique en or, au milieu duquel se trouvait une vierge du même métal tenant l'enfant Jésus dans ses bras.

Un nouveau genre de célébrité était réservé, peu d'années après, au temple de Marie. Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, ayant fait assassiner le duc d'Orléans (23 novembre 1407), Charles VI exigea de lui qu'il vînt solliciter publiquement son pardon dans l'église de Notre-Dame; après de longues négociations, le duc y consentit, et le 9 mars 1409, le roi de France, accompagné de la reine, des orphelins de l'illustre victime, de toute la famille royale, du roi de Sicile et de Navarre et des principaux seigneurs de la cour, vint se placer sur l'estrade qui avait été élevée pour cette circonstance solennelle, à l'entrée du chœur. Alors le duc de Bourgogne se présenta devant le monarque, et se jetant à genoux, il implora le pardon de son crime; se tournant ensuite vers les enfants du duc d'Orléans, il leur fit les mêmes instances. Les jeunes princes, tout en pleurs, cédèrent aux sollicitations du roi, et prononcèrent les paroles qu'on leur dicta. La paix fut alors jurée entre les mains du roi, sur le livre des Saints-Évangiles, tenu par le cardinal de Bar. « Et cela fait, » dit un chroniqueur du temps, dans son naïf langage, « le duc Jean, » sans boire ni manger en la ville, monta à cheval et s'en » partit. Il avoit en sa compagnie un très-bon fol qu'on disoit » être *fol-sage*, lequel tantôt alla acheter une paix d'église et » la fit fourrer, en disant que c'étoit *une paix fourrée.* »

L'ancien évêque de Chartres, Jean de Montaigu, promu en 1406 à l'archevêché de Sens, et Martin Gouges, nouveau prélat chartrain, faisaient partie de l'imposante assemblée qui fut témoin de cette éphémère et factice réconciliation. La guerre civile, avec tous ses déchirements, toutes ses sanglantes représailles et toutes ses fureurs, ne tarda pas à éclater. Quelques moments de trêve faisaient, à la vérité, espérer des jours meilleurs et donnaient un peu de repos au pauvre peuple; mais ils étaient bientôt suivis de nouveaux malheurs.

Ce fut dans une de ces suspensions d'hostilités que Louis de Bourbon, comte de Vendôme, un des ancêtres d'Henri IV, vint s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait à Notre-Dame de Chartres, alors que son frère, le comte de la Marche, par une coupable infraction des lois sacrées de la nature, le retenait prisonnier.

Délivré miraculeusement de son dur servage, le noble captif arriva à Chartres la veille de l'Ascension. Ayant rencontré la procession des Rogations près de la porte des Épars, il mit pied à terre avec sa nombreuse escorte, prit rang parmi les pieux fidèles et entra avec eux dans la cathédrale, où il assista dévotement à tous les offices du jour.

Le lendemain, à l'issue de matines, il s'en alla pieds nus jusqu'à l'église, s'agenouilla sur les degrés de la porte royale, tenant en main un grand cierge pesant cinquante livres. Là il déclara, devant les chanoines et le peuple assemblé, de quelle manière il avait vu tomber ses fers par l'intercession de la Mère du Sauveur, supplia l'assistance de l'aider par ses prières à remercier dignement la glorieuse Vierge Marie; puis, se relevant, il se dirigea vers l'image de Notre-Dame et prit solennellement Marie pour sa dame et bien-aimée souveraine. Les chanoines entonnèrent aussitôt le chant du

Quam gloriosa, pendant lequel le comte de Vendôme offrit le gros cierge qu'il portait, et cent autres petits que tenaient les chevaliers et les écuyers de sa suite.

Le comte fournit ensuite les sommes nécessaires pour ériger la chapelle qui depuis porta son nom. Construite, hors d'œuvre, entre les deux contreforts de la cinquième travée de la nef méridionale, elle appartient au style ogival flamboyant. L'heureux protégé de Marie assigna de plus soixante livres tournois de rente sur son comté de Vendôme et les châtellenies de Mondoubleau et d'Épernon, pour la célébration annuelle de cinq grands services, le lendemain des cinq principales fêtes de la très-sainte Vierge.

Cependant, la guerre contre les Anglais, une année suspendue, vint, en se rallumant, mettre le comble aux calamités causées par nos discordes intestines. La ville de Chartres tomba, en 1417, au pouvoir des Bourguignons, et, une fois gagnée à ce parti anti-national, elle reconnut, après la signature du funeste traité de Troyes (21 mai 1420), Henri V d'Angleterre comme héritier du trône des lys. A cette époque de notre histoire, les habitants de l'*île des saints* n'avaient point encore renié les divines croyances de leurs ancêtres ; aussi l'on vit ceux d'entre eux qui vinrent à Chartres témoigner un respect tout filial à la bonne Notre-Dame et lui offrir les plus riches dons, parmi lesquels on distinguait un magnifique ostensoir en or massif qui attestait de leur révérence pour l'adorable sacrement de nos autels. Hélas ! le vandalisme révolutionnaire a détruit ces preuves irréfragables de leur amour pour Marie et de leur foi envers la divine Eucharistie, et nous ne pouvons plus dire à ces frères égarés, comme autrefois le bon et pieux Rouillard[1] : « Que

1. *Parthénie*, première partie.

Dieu vous remette en la voie, ou bien venez à Chartres rougir de honte en voyant ces dons merveilleux faits par vos devanciers. »

Tout semblait alors sourire à ces redoutables insulaires, et, fiers de leurs victoires, ils insultaient à nos malheurs; mais Dieu veillait sur la France, et tandis que l'ennemi pressait le siége d'une de nos plus importantes cités, voici venir du fond de la Lorraine une simple fille des champs dont le virginal étendard, où sont gravés en lettres d'or les noms sacrés de Jésus et de Marie, va flotter sur les murs d'Orléans et rallier au parti de Charles VII nos plus braves guerriers.

A sa vue l'ennemi se trouble; il combat toujours, mais ses coups sont incertains; il résiste encore, mais sans confiance comme sans énergie. Les Français au contraire, conduits par l'héroïque jeune fille, ont repris leur belliqueuse ardeur. Dix jours après son entrée dans l'antique *Genabum* les Anglais s'éloignent de ses remparts, et le gain de la bataille de Patay (1429), entraîne la reddition de plusieurs places importantes. Bientôt les troupes royales occupent la Champagne; Charles VII, désormais surnommé le Victorieux, entre dans Reims aux acclamations de la multitude, et le 17 juillet 1429 il y reçoit l'onction sainte, ayant à ses côtés son ange tutélaire, Jeanne d'Arc, l'humble bergère de *Domrémy*.

La ville de Chartres tint encore plusieurs années pour les ennemis du monarque français : ce ne fut que le 12 avril 1432 qu'elle rentra en son pouvoir. Charles acheva l'entière pacification de cette cité, en délivrant aux habitants des lettres de grâce et d'abolition. Dans cette pièce, datée de Loches (juin 1432), il rappelle la rébellion des Chartrains, entraînés par les Bourguignons et les Anglais, prend acte de leur repentir, reçoit leurs remerciements et octroie plein

pardon aux coupables par respect pour l'église de Notre-Dame, *laquelle est la plus ancienne du royaume, fondée par prophétie en l'honneur de la glorieuse Vierge Marie, par avant l'incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Charles VII vint, depuis, plusieurs fois à Chartres ; et, dans un des séjours qu'il y fit (octobre 1440), il mit fin aux conflits élevés entre le Chapitre de Notre-Dame et le corps de ville au sujet des processions, en déclarant qu'elles seraient *criées à la clochette*, selon l'ancien usage, à moins que l'on ne fût en temps de guerre. Le monarque se trouvait encore dans cette ville quand il apprit la recouvrance de Verneuil. Culant, capitaine de Chartres, le comte de Dunois, et Florent d'Illiers, les braves compagnons de Jeanne d'Arc, avaient puissamment contribué à la reddition de cette place par leur habileté et leur courage. Bientôt après, le fameux chef des routiers, François de Suriène, surnommé l'Aragonais, passait sous les drapeaux du roi ; les armées françaises achevaient, dans le même temps, de pacifier la Normandie ; et, à la demande du monarque reconnaissant de tant de bienfaits, l'hymne sublime de l'action de grâces retentissait sous les voûtes du temple de Marie, et ses accents joyeux montaient jusqu'au trône de Dieu, portés sur des flots d'encens !

CHAPITRE XIII.

LE CLOCHER NEUF.

Au commencement de l'an 1459, l'évêque de Chartres, Pierre de Beschebien, étant mort, eut pour successeur Miles d'Illiers, qui jouissait d'une grande prépondérance dans le Chapitre dont il était le doyen, et possédait toute la confiance de Charles VII, ayant rempli avec habileté plusieurs missions diplomatiques dont ce monarque l'avait chargé près la cour de Rome. Il n'entre point dans notre sujet de rapporter les divers conflits qui s'élevèrent entre ce prélat et le Chapitre de Notre-Dame, au sujet de la juridiction épiscopale, ni de parler des différends survenus entre Miles et l'abbé de Saint-Père, touchant le droit de *past* et de *gîte* dans le monastère; nous dirons seulement que, tandis qu'il occupait le siége de Chartres, Louis XI vint à plusieurs reprises séjourner dans cette ville, où l'appelait d'abord et le retenait ensuite son ardente dévotion pour la Vierge aux Miracles; et qu'après un épiscopat long et agité, il résigna avec l'agrément du Pape, son évêché entre les mains de son neveu, René d'Illiers, fils du fameux *Florent* et archidiacre de Pincerais

en l'église de Chartres (1532). Ce fut le dernier acte important de ce prélat, qui mourut un an après, et René, dont la personne était estimée de tous, prit possession de son siége le 29 mars 1493.

Un fait que l'historien de Notre-Dame ne saurait passer sous silence, puisqu'il coïncide avec les plus fréquents pèlerinages de Louis XI au sanctuaire de Marie et avec le séjour de la reine Charlotte de Savoie à Nogent-le-Roi[1] (diocèse de Chartres), c'est la bienheureuse naissance de cette *Jeanne de Valois*, dont l'histoire nous a transmis le nom avec ce religieux respect qu'inspire le malheur joint à la vertu. Répudiée par Louis XII, elle devait ajouter un fleuron de plus à la couronne de la Vierge Marie, en fondant l'ordre des Annonciades.

On peut croire que le roi dut, à sa confiance sans bornes envers la bonne Dame de Chartres, la gloire la plus pure et la plus sainte qui rayonna jamais sur son royal front, celle d'être le père d'une fille que l'Église éleva sur ses autels; seul trône durable, seul piédestal qui ne tombe point en poussière, parce qu'il tient du ciel même son immutabilité!

Charles VIII, que la solitude d'Amboise n'avait guère initié au gouvernement d'un vaste royaume; mais dont le cœur était accessible aux généreuses inspirations de la foi comme aux douces impulsions de la piété, voulut visiter le temple de Notre-Dame, l'année qui suivit son avénement, et confirma tous les priviléges accordés par ses prédécesseurs à la cité de Marie (1484).

Anne de Bretagne, partageant la dévotion de son royal époux envers la Vierge de *soubs-terre*, vint plusieurs fois

1. Les couches de cette princesse eurent lieu au manoir du sire de Brézé, au mois d'avril de l'année 1464.

s'agenouiller à ses pieds et orna la Sainte-Châsse d'une ceinture toute resplendissante d'or et de pierreries. La généreuse princesse contribua également à l'éclat de la sonnerie du temple de Notre-Dame, en offrant une cloche qui depuis porta son nom. La manière pleine de joyeuseté dont elle en fit la promesse au Chapitre, mérite d'être rapportée. C'était en 1510 ; la reine, prosternée dans la crypte chartraine, oubliait, dans la douce expansion d'une prière fervente, toutes les pénibles préoccupations attachées au rang suprême, quand tout-à-coup une voix qui semblait un écho des célestes concerts, tant elle était suave et harmonieuse, vint frapper ses oreilles. Anne releva aussitôt la tête et aperçut debout près de l'autel un jeune enfant qui disparut après avoir achevé le chant de l'hymne sacrée. Mais ses mélodieux accents avaient trop ému la reine pour qu'elle ne cherchât pas à l'entendre encore ; aussi demanda-t-elle au Chapitre de lui accorder le jeune virtuose pour sa chapelle privée ; une telle prière dans une telle bouche valait un ordre formel ; les chanoines s'empressèrent donc d'accéder à son désir, et, en les remerciant, Anne leur dit avec un gracieux sourire : « Messieurs, vous m'avez donné une petite voix et moi je veux » vous en donner une grosse. » Elle tint parole, la pieuse Reine, et envoya peu de temps après une cloche portant 4 mètres 26 centimètres de circonférence et pesant 2,040 kilogrammes.

Le chant liturgique n'était pas la seule célébrité acquise par le Chapitre de Chartres : car douze ans à peine après l'introduction de la découverte de Guttemberg en France, Pierre Plume, savant chanoine de Notre-Dame, faisait imprimer, à ses frais, dans sa propre demeure, par le typographe Jean Dupré, un Missel à l'usage du diocèse et un charmant Breviaire in-12, en parchemin, orné de lettres

majuscules, rehaussées d'or et de couleur rouge et bleue, que l'on peut admirer encore à la bibliothèque Mazarine. Celle de Chartres possède également un exemplaire du Missel de Pierre Plume, qu'elle met au nombre de ses plus précieuses antiquités.

Vers cette même époque l'architecture religieuse devait aussi fournir son genre d'illustration à la cité chartraine. Jean Texier, dit *Jehan de Beauce,* en jetant dans les nues cette admirable flèche toute couverte de festons et de dentelles de pierre, vulgairement appelée le Clocher neuf, vint porter, par cette merveilleuse création, un sublime défi à l'art à la fois simple et majestueux qui, au XIIe siècle, avait produit son rival aérien nommé, par opposition, le clocher vieux[1]. Aussi, en contemplant ce travail élégant, si prodigieux, si hardi, on cesse de regarder comme un malheur l'incendie allumé par le feu du ciel en 1506, et dont les flammes dévorantes consumèrent, en quelques heures, la construction de bois et de plomb, superposée sur la base du clocher de la façade septentrionale, à la suite du sinistre de même nature qui, en 1194, avait réduit en cendres le temple de Notre-Dame. Quand Jean Texier eut terminé son œuvre, on plaça à la base du clocher l'horloge jusqu'alors posée sur une des croisées de l'église; mais on mit le timbre dans le haut afin d'obtenir une plus grande sonorité. Commencés en 1507, sous l'épiscopat de René d'Illiers, ces importants travaux furent terminés en 1513. Ils avaient pour inspecteur le chanoine Vasten des Fugerets. Les ouvrages d'orfèvrerie et de serrurerie furent exécutés par Macé Béguin.

Les orages, la peste, la guerre, avaient ravagé la Beauce

1. Ce clocher est celui qui occupe le sud de la façade principale; la délicieuse clôture du chœur remonte aussi au XVIe siècle.

tour à tour, lorsqu'en 1511 une désolante sécheresse vint mettre le comble à tant de maux. Les plaines si fertiles de ce *grenier de la France* n'étaient couvertes que d'herbes parasites et jaunissantes ; toute espérance de moisson semblait détruite, et le découragement et la tristesse se peignaient sur le visage halé et défait des cultivateurs. Dans cette extrémité, le Chapitre fit sonner chaque jour, vers le soir, la cloche Anne-de-Bretagne, afin d'exciter le peuple à prier l'Auteur de tous biens de féconder ses sueurs, et de rendre à ses champs désolés leur primitive beauté.

L'honneur de recevoir dans ses murs des têtes couronnées ne manqua point à la cité chartraine pendant toute la durée du XVIe siècle. Mais à LOUIS XII était réservé d'inaugurer, pendant cette période séculaire, les royaux pélerinages à la bonne Notre-Dame. Ce prince vint à Chartres en 1502, accompagné du cardinal d'Amboise, afin de rendre à Marie son tribut d'hommages dans son vénéré sanctuaire. Heureux ce monarque, s'il avait eu toujours des conseillers aussi éclairés et aussi sages que l'Évêque de Rouen ; il n'aurait pas entrepris, contre le souverain Pontife, cette lutte déplorable qui vint affliger tous les vrais fidèles. Les habitants de Chartres, la ville catholique, témoignèrent d'une manière évidente, mais inoffensive pour leur souverain, la douleur que leur causait une conduite si peu digne du fils aîné de l'Église, en assistant en foule à une procession où l'on porta solennellement, de la cathédrale à la paroisse Saint-Maurice, la châsse de saint Piat, afin d'obtenir la paix entre le roi de France et le Vicaire de Jésus-Christ.

FRANÇOIS Ier, le chevaleresque successeur de Louis XII, sa mère, LOUISE DE SAVOIE, et la reine, *Claude de Bretagne*, firent, en 1518, leurs dévotions dans le temple de Marie.

LE CARDINAL DE BOURBON, évêque du Mans, voulut y

avoisinantes, à la bonne Notre-Dame. Ni la longueur de la route, ni la rigueur de la saison ne purent décourager ces fervents chrétiens qui vinrent, au nombre de 1600, marchant en procession, depuis Dreux jusqu'à Chartres.

« Les hommes étaient couverts d'une casaque de toile *blanche* descendant jusqu'à mi-jambes, avec des chapeaux garnis de pareille toile plissée. Les femmes, aussi vêtues de *blanc*, avaient sur la tête une cape *blanche* en forme de voile. Tous tenaient en main une croix de bois *blanc* de la longueur d'un pied, au bas de laquelle était attaché un chandelier garni d'un cierge de cire *blanche;* quelques-uns portaient des torches. Chacun marchait en rang et sans confusion, et chaque paroisse séparément : la croix précédait les prêtres; les gentilshommes suivaient avec leurs familles; les paysans, leurs femmes et enfants marchaient après. La principale paroisse de Dreux tenait le dernier rang; les deux Confréries de cette paroisse, chacune avec une bannière de soie *blanche*, étaient à la tête; le clergé, arrivant avec sa croix, accompagnait le saint Sacrement porté, par l'archidiacre de Dreux, sous un dais de damas *blanc*, que soutenaient quatre principaux habitants de la même ville. Tous les ecclésiastiques étaient vêtus d'ornements *blancs;* une compagnie d'hommes, ayant chacun une torche ardente à la main, fermait la marche.

Cette procession, qu'on a nommée *Procession Blanche*, partie de Dreux après la grand'messe, célébrée dans l'église de Saint-Pierre, à deux heures du matin, vint se reposer au Péage, qui se trouve à mi-chemin, d'où elle continua jusqu'à Chartres. Le clergé de cette ville, prévenu de son arrivée, alla, revêtu de chapes, la recevoir hors de la ville. L'ayant jointe, il la conduisit dans le même ordre, passant par la porte Drouaise, le long des rues de la Brèche, de Saint-

André, de la Corroierie, des Écuyers, Cendreuse et des Changes, toutes tendues de draps *blancs*, jusqu'à l'entrée de l'église Notre-Dame, où Mgr de Thou, en habits pontificaux, reçut le saint Sacrement des mains de l'Archidiacre qui l'avait apporté de Dreux, et l'exposa dans le chœur où l'on récita des prières analogues à la cérémonie.

Cependant les pèlerins, arrivant successivement, finissaient dans l'église les hymnes, les cantiques qu'ils avaient chantés le long du chemin. La plus grande partie d'entre eux passa la nuit dans le temple saint à réciter des oraisons.

Le lendemain, dès trois heures du matin, l'Évêque, officiant à tout le service, fit faire, après les matines, la procession autour de l'église supérieure et de la crypte, y porta le saint Sacrement, y chanta la messe; et, après une prédication, il reporta le saint Sacrement jusqu'à la porte principale de l'église et le remit entre les mains de l'Archidiacre de Dreux, qui s'en retourna avec les pèlerins dans le même ordre et par le même chemin qu'ils avaient tenu à leur arrivée. »

CHAPITRE XVIII.

LE SACRE DE HENRI-LE-GRAND.

Henri III ayant péri sous le couteau régicide de Jacques Clément, le roi de Navarre fut salué roi de France à Saint-Cloud; mais ce beau royaume, qui devait un jour lui appartenir :

« Et par droit de naissance
» Et par droit de conquête, »

était loin encore de vouloir le reconnaître pour souverain.

Le trône de saint Louis ne pouvait, aux yeux de la majorité de la nation, appartenir à un hérétique; et Henri de Béarn était huguenot! La ville de Paris, toute dévouée à la Ligue, lui ferma donc ses portes, et les Chartrains refusèrent de lui ouvrir les leurs, bien résolus de mourir plutôt que de se rendre.

Alors le roi se présenta avec son armée devant l'antique cité qu'il espérait prendre d'un coup de main; aussi éprouva-t-il une peine réelle quand il vit que, malgré les intelligences qu'il avait dans la place avec certains bourgeois, il devait se résoudre à former un siége, dont les lenteurs irritaient à

l'avance, son impatience de se voir maître d'une ville regardée comme l'un des boulevards de la capitale (12 février 1591).

Ce siége en effet dura deux mois, pendant lesquels les habitants déployèrent tant d'énergie, de courage et d'habileté, « que M. de Réclainville, l'un des plus braves défenseurs de la ville, disait s'être trouvé en beaucoup de belles occasions et n'avoir jamais vu chose mieux débattue en guerre que le siége de Chartres[1]. »

Cependant, au milieu du tumulte des armes, des prières se faisaient chaque jour aux pieds de la Vierge-Mère, et dans les nombreuses processions qui eurent lieu pour demander à Dieu de bénir leurs efforts, les Chartrains n'oublièrent pas celle de *Notre-Dame de la Victoire :* trouvant même un redoublement de foi et d'amour dans la vue du danger, ils la célébrèrent, le 15 mars 1591, avec une pompe inaccoutumée et un éclat extraordinaire. « Le son vibrant des cloches, sonnant à toute volée, émerveilla tellement le bon Henri, dit un historien, qu'il défendit de tirer le canon toute la journée, ne voulant pas qu'on troublât la dévotion des habitants. »

« Le roi, dès lors, valait mieux que la plupart des mauvais catholiques qui s'étaient associés à sa cause, et sans les flatteries desquels il eût beaucoup moins tardé à abjurer ce culte *mal né et trop jeune,* dont son esprit droit et son cœur généreux savaient faire justice[2]. » C'est ce que Suyreau, le maire de Chartres, répondait hardiment un jour au célèbre Biron, qui lui objectait, dans l'une des nombreuses confé-

1. Voici le nom de quelques-uns des chefs qui contribuèrent à la défense de la ville : MM. de la Bourdaisière gouverneur; de Grammont, de la Pinellière, de la Croix-Cottereau, de la Brosse, d'Allonville, etc.

2. Mgr Pie, Notice sur Notre-Dame de la Brèche.

rences qui eurent lieu pendant le siége, qu'il était catholique ainsi que plusieurs autres de l'armée du Roi de Navarre. « Nous vous réputons tels que vous êtes, lui disait-il, et plus méchans que luy, traistres à vostre mère l'Église puisque vous battaillés contr'elle : si vous ne flattiés point le roy, il y a longtemps qu'il seroit converti et que nous aurions mis fin à tous nos différents. Il n'y a que vous qui l'en empêchés par des respects humains qui n'ont apparence de raison. »

Après maintes négociations entamées et rompues, une capitulation honorable fut signée. La remise des otages entre les mains du roi eut lieu le 11 avril, et le 20, le monarque fit son entrée dans la ville, dont les clefs lui furent remises par le corps municipal. Le clergé des paroisses, les communautés et les religieux qui s'étaient rendus à la porte Saint-Michel avec chapes, croix et bannières, conduisirent processionnellement le monarque jusqu'à la porte Royale de Notre-Dame, où l'évêque de Chartres l'attendait et devait prononcer la harangue officielle. Mais Henri, qui marchait sous un dais de velours bleu, garni de crépines d'or et d'argent, porté par quatre échevins, ne fit pas mine d'apercevoir le prélat, et continua son chemin vers le palais épiscopal. Mgr de Thou et le Chapitre, coupant alors rapidement par l'église, parurent au perron septentrional en même temps que le roi, qui cette fois voulut bien entendre la harangue et y faire une réponse gracieuse. On rit un peu de cette espièglerie du monarque, à l'adresse du Chapitre bien plus qu'à celle de l'évêque ; car Mgr de Thou, différant en cela de la majorité de son clergé, n'avait jamais passé pour ligueur [1].

Un *Te Deum*, chanté en présence des prêtres, seigneurs et

1. De Lépinois. *Histoire de Chartres.*

capitaines catholiques, termina cette journée, qui ne fut pas sans amertume pour les héroïques défenseurs de la cité chartraine ; car c'est toujours chose triste au cœur des braves que d'être témoins du triomphe d'un ennemi vainqueur !

Mais si le roi Henri, dans cette première entrée à Chartres, vit encore bien des fronts se couvrir en sa présence de sombres nuages, il n'en fut pas de même quand, trois ans après, il reparut dans la ville de Marie, non plus en prince hérétique (ayant fait son abjuration à Saint-Denis le 25 juillet 1593), mais en roi très-chrétien de France et de Navarre; en fils ainé de l'Église catholique, pour recevoir, dans la cathédrale de Chartres, la consécration royale des mains de l'évêque Nicolas de Thou. Reims étant occupé par les Ligueurs, le roi se vit dans l'impossibilité de faire venir la sainte ampoule; mais comme les religieux de Marmoutiers possédaient une fiole d'huile miraculeuse, le monarque leur envoya une députation pour la leur demander. Les bons moines consentirent à ce royal et pieux désir, et le 19 février 1594, cette précieuse relique arriva à Chartres, portée par trois religieux du couvent. Elle était escortée par le député d'Henri IV, le sieur de Souvré, l'évêque d'Angers et un grand nombre de gentilshommes de la Touraine et du Maine. L'évêque de Chartres avait envoyé, à leur rencontre, le clergé de toutes les paroisses et de tous les couvents de la ville, auquel s'étaient adjoints le prévôt (Mre Guy Robert), douze notables bourgeois, avec des torches aux armes du roi et de la catholique cité, les échevins et une immense quantité d'habitants en habits de fête.

On porta processionnellement le reliquaire, à travers les rues tendues de tapisseries et au bruit de toutes les cloches, jusqu'à l'abbaye de Saint-Père, où il fut confié à la garde du prieur claustral et de quatre autres religieux. Le dimanche

27, à sept heures du matin, la grande députation royale, composée des comtes de Cheverny, d'Halluin, de Lauzun et du baron de Termes, se présenta à l'abbaye de Saint-Père, et pria le frère Giron et ses compagnons de porter l'huile sainte à Notre-Dame pour le sacre de Sa Majesté. Les religieux de Marmoutiers y consentirent, après avoir obtenu des députés le serment de la leur restituer après la cérémonie. Frère Giron monta ensuite sur une haquenée blanche, portant religieusement la pieuse relique sous un dais de damas blanc; les seigneurs *otagiers* venaient ensuite, puis les notables bourgeois et le peuple. Mgr de Thou prêta un serment semblable à celui des seigneurs, et reçut l'ampoule de frère Giron. Les cérémonies du sacre commencèrent alors.

Le roi avait revêtu, pour la circonstance, une camisole de satin cramoisi et une grande robe de toile d'argent. Il arriva à la cathédrale par la porte Royale, accompagné par les évêques de Nantes et de Maillezais, et précédé des archers du grand-prévôt de l'hôtel, des Suisses, des hérauts d'armes, des chevaliers du Saint-Esprit[1], des Écossais des gardes-du-corps, et du maréchal de Matignon portant l'épée de connétable. Derrière le monarque marchaient le grand-chancelier de France, le grand-maitre, le grand-chambellan et le premier gentilhomme de la chambre. Après l'appel des douze pairs, le roi marcha droit à l'autel; il y fit déposer, pour offrande, une châsse d'argent doré, et vint ensuite occuper le fauteuil qui lui avait été préparé au bas des marches.

L'évêque de Chartres tira en ce moment l'huile sainte du reliquaire, prit l'évangile et invita le monarque à prêter le serment du sacre. Alors Henri, debout, la main droite

1. Le 1er janvier 1593 les avait trouvés tous réunis aux pieds de la bonne dame de Chartres: c'était vraiment là se montrer à la hauteur du titre sublime qu'ils portaient.

sur le livre saint, en prononça les solennelles paroles d'une voix forte et accentuée. Le prélat, aidé par les pairs ecclésiastiques, fit ensuite les onctions saintes. Puis il prit la couronne, la leva au-dessus de la tête du roi, la donna à soutenir aux ducs et pairs, la bénit et la déposa sur le front d'Henri IV, qui fut après conduit processionnellement au trône dressé pour lui dans le jubé, en vue de tout le peuple. Le prélat officiant lui donna le baiser de paix et cria par trois fois : Vive le roi ! Les pairs en firent autant, les acclamations de la foule leur répondirent, et le *Te Deum*, entonné par la musique de la chapelle, retentit sous les voûtes de l'antique basilique.

« Pendant la messe, qui fut célébrée par l'évêque de Chartres, l'abbé de Sainte-Geneviève, diacre d'honneur, remit le livre des évangiles à l'archevêque de Bourges, grand aumônier, et ce prélat le fit baiser au roi. Au moment de l'offrande, le monarque descendit du jubé, et lorsqu'il eut baisé la *paix*, M. de Sourdis présenta le vin dans un vase d'or ciselé, M. de Souvré un pain d'argent et M. d'Entraigues un pain d'or. Le roi portait sa couronne, son manteau, le sceptre et la main de justice. »

« L'office achevé, les évêques et les seigneurs reconduisirent Henri IV à l'évêché. Le duc de Montbazon marchait le premier, portant la couronne sur un coussin de velours ; M. d'O le suivait avec le sceptre ; puis venait M. de Roquelaure avec la main de justice. Le maréchal de Matignon se tenait à la droite du monarque, l'épée royale au poing[1]. »

Le lendemain, Henri reçut le collier de l'ordre du Saint-Esprit des mains de l'évêque, et repartit de Chartres quatre jours après.

1. De Lépinois. Histoire de Chartres.

Le sacre de Henri IV, qui amena la reddition de Paris, fut une manifestation de foi si évidente, qu'elle acheva de briser les espérances des sectaires et ramena au parti du roi tous les catholiques sincères. « C'est ainsi que le protestantisme, qui s'était flatté d'envahir le royaume et de monter sur le trône, vint se briser aux pieds de la Vierge de Chartres, comme le paganisme y avait expiré par la défaite des Normands et la conversion de Rollon ; comme y avait échoué encore, par suite du miracle et du traité de Brétigny, l'invasion des Anglais qui nous eussent infailliblement dotés, deux siècles plus tard, de leur schisme et de leur hérésie, malheur plus déplorable encore que la perte de notre nationalité [1]. »

1. Mgr Pie. Notice sur Notre-Dame de la Brèche. Voir le panégyrique de la ville de Chartres par Ch. Chaline. Se trouve à la bibliothèque sous le numéro 4968.

CHAPITRE XIX.

PÈLERINAGES.

Remettant au chapitre suivant le récit des événements remarquables qui se rattachent à l'histoire de Notre-Dame de Chartres, dans le cours du XVIIe siècle, nous rappellerons exclusivement, dans celui-ci, les principaux pèlerinages de cette importante période, qui vit mourir Henri IV, Louis XIII et dans laquelle Louis XIV atteignit l'apogée de sa gloire et de sa splendeur.

Le nom du brave maréchal d'Ornano ouvre, avec ceux de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul, la liste des pèlerins illustres que nous allons voir se succéder dans la crypte chartraine; il laissa, en quittant ce sanctuaire de bénédiction, un magnifique calice en argent du poids d'un marc et demi. La duchesse Marie de Luxembourg, guidée par la reconnaissance, vint quelques années après le maréchal, remercier la bonne Notre-Dame de la guérison de sa fille, la duchesse de Vendôme.

Louis XIII, ce roi si dévôt à Marie qu'il plaça sa personne et son royaume sous la protection de la Reine du

ciel, arriva à Chartres en 1611, conduit par sa mère Marie de Médicis; il y reparut plusieurs fois et toujours il laissa des preuves de sa pieuse munificence, entre lesquelles on remarquait un superbe ornement en velours cramoisi, richement brodé en argent; deux grands chandeliers d'argent (pesant quatre-vingts marcs chacun), avec une rente annuelle de cinq cents livres pour y entretenir des cierges de cire blanche[1].

Le cardinal de Bérulle, fondateur de l'Oratoire en France, le père Eudes, instituteur des Eudistes et fondateur du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris; M. Bourdoise, si connu par son zèle sacerdotal[2], vinrent offrir à N.-D. de Chartres leurs cœurs et leurs œuvres, d'un si grand prix aux yeux de Dieu! M. Olier, fondateur de cette Compagnie de St-Sulpice que le Souverain Pontife a récemment approuvée avec tant d'éloges, eut toute sa vie, pour le sanctuaire privilégié de Marie, une dévotion singulière. « A son retour de Rome, dit l'abbé Faillon, son historien, il fut assiégé des peines intérieures les plus accablantes. Mais Dieu, pour le confirmer dans la persuasion où il était que toutes les grâces qu'il devait recevoir lui seraient données par les mains de la très-sainte Vierge, lui inspira la pensée de faire un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres, en grande vénération dans tout le royaume depuis un temps immémorial. M. Olier s'y rendit de Paris, à pied, au milieu de l'hiver

1. Nous dirons seulement pour *mémoire* que Louis XIII racheta le duché de Chartres des mains du duc de Nemours (1623), et le donna en apanage à son frère Gaston d'Orléans (1626).

2. Ce bon prêtre avait une si haute idée de tout ce qui regarde de près ou de loin le culte de Dieu, et un si tendre amour pour Notre-Dame de Chartres, qu'il aurait, selon ses propres paroles, *tenu à honneur d'en être le sacristain.*

de 1631, mais avec une dévotion si ardente et un tel succès, qu'au moment où il arriva dans la cathédrale il se trouva entièrement délivré de toutes ses peines. Les mêmes angoisses recommencèrent dix ans plus tard, et étant revenu à Chartres, il se trouva guéri une seconde fois.

Lorsque le séminaire qu'il fit bâtir à Paris fut près d'être achevé, il revint dans cette ville en offrir les clés à la bonne Notre-Dame, comme à la reine de sa communauté. Il donna ensuite à la Vierge du Pilier, comme gage de son fidèle amour, une robe précieuse brodée en or et en soie, que l'on conserve encore dans le trésor de son église.

Ce ne fut point encore assez pour sa dévotion : il voulut attacher, par un lien particulier, son séminaire à Notre-Dame de Chartres, et obtint du Chapitre des lettres d'association. Ces pieux sentiments ont passé d'âge en âge, dans la compagnie de Saint-Sulpice, comme un héritage de famille; et le pélerinage de Notre-Dame de Chartres est une sorte de tribut annuel que le séminaire paie fidèlement à Marie, par l'organe du supérieur, des directeurs ou des élèves.

Anne d'Autriche vint en 1621 visiter la crypte chartraine, et afin de se rendre propice *la reine* par excellence de la modestie, elle se dépouilla de tout l'éclat de ses riches vêtements, et prit, avec toutes les dames de sa cour, des robes de forme toute simple et d'étoffes communes. Du plus loin qu'elle aperçut les flèches aériennes du temple de Marie, elle tomba à genoux et resta longtemps en prières. La pieuse reine offrit au sanctuaire vénéré une lampe d'or qui fut suspendue jusqu'à l'époque néfaste de 1793, devant le trésor où était renfermée la sainte Châsse.

Claude Bernard, *ce pauvre prêtre*, comme il se nommait, si grand en œuvres et en vertus, vint, ainsi que son saint ami, le frère Fiacre, humble religieux augustin, demander à

célébrer pontificalement (1520), et la reine Éléonore (1531), non contente de recevoir la divine Eucharistie dans le sanctuaire de la Vierge-Mère, assista, pendant deux jours, à tous les offices, entourée d'une suite nombreuse et recueillie. Toutefois, si l'église de Chartres avait ses moments de gloire et de bonheur, elle connaissait aussi les jours de tristesse et de deuil; et ce ne fut pas sans une douleur profonde qu'elle vit son évêque, Érard de la Marck, abandonner sa patrie et son roi, pour suivre la fortune de Charles-Quint. Heureusement, pour ses ouailles, qu'il consentit à permuter avec *Louis Guillard*, évêque de Tournay, grand partisan de François Ier. Cet arrangement reçut la sanction du Pape et de la Régente; les bulles furent expédiées le 4 des calendes d'avril 1525, et le 2 juillet le nouveau prélat entra dans sa ville épiscopale, où il fut reçu avec joie et honneur par le Chapitre, les notables et le reste des habitants, qui se portèrent en masse sur le passage de leur pasteur, pour recevoir les prémices de ses paternelles bénédictions.

CHAPITRE XIV.

SACRILÉGE ET RÉPARATION.

La dévotion des rois et des peuples pour Notre-Dame de Chartres, déjà si constante et si vive, trouva, dès la fin du xv[e] siècle, un nouvel aliment dans une remarquable statue de la Mère du Sauveur, qui, d'abord placée au pied du crucifix servant de couronnement au jubé, fut transportée, en 1520, par le chanoine Vastin de Fugerets, sous l'arcade à gauche de l'entrée du chœur, afin qu'elle pût être vénérée par les fidèles sans troubler l'office divin.

D'après l'opinion généralement adoptée, cette belle statue serait due au ciseau du célèbre *Jehan Texier*, l'habile architecte du clocher neuf. Le riche vêtement qui la recouvre, selon l'usage affecté pour les madones antiques, empêche d'en découvrir toutes les beautés.

La base de cette sainte image reposait sur une colonne en pierre de liais[1] d'où lui vint la dénomination, si connue,

1. Elle est maintenant posée sur un fragment de colonne de l'ancien jubé...

de *Vierge du Pilier*. Elle dut celle, non moins populaire, de *Vierge noire* à la couleur du bois dont elle fut formée, comme pour justifier cette parole du Cantique des Cantiques : « *Nigra sum, sed formosa.* »

Devant cette pieuse représentation de Marie et de son divin Fils se voyait, au rapport du grave Challine [1], un cercle de cuivre fleurdelysé, auquel étaient suspendues cinq lampes en argent, dont la plus grande occupait le milieu. De plus, en face de la Vierge vénérée, se trouvait un chandelier où brûlait continuellement l'énorme cierge, donné par les habitants, et appelé indifféremment la *chandelle du tour*, le *tour de cire*, le *tour de ville*. On dit que sa longueur égalait l'enceinte crénelée de la cité chartraine. Ce cierge était en cire jaune et pesait quelquefois plus de deux cents livres. On le coulait sur un cylindre : chaque jour l'attacheur de chandelles en coupait un morceau et l'allumait sur le chandelier de la ville, qui fut transporté devant la Vierge noire dès que celle-ci eut pris place sous l'arcade du jubé; mais l'usage d'offrir ce cierge remontait déjà à plusieurs siècles. On le présentait habituellement, soit le 17 octobre, fête de la dédicace de la cathédrale, soit le jour de Noël, et on le portait à la procession qui se faisait dans l'église souterraine et dans l'église supérieure; nous verrons bientôt cette cérémonie définitivement fixée au 15 mars.

Mais revenons à la Vierge du Pilier : « L'affluence des pèlerins, dit le bon Rouillard dans sa *Parthénie*, était telle que la dicte image se trouvait toute cavée par les seuls baisers des personnes dévotes et catholiques. » Hélas ! ce dernier mot, autrefois inutile en France pour désigner les

1. Auteur de *Recherches sur l'histoire de Chartres* publiées en 1706, conseiller au bailliage et siége présidial de cette ville.

enfants de l'Église de Jésus-Christ, était devenu, à l'époque où nous en sommes de notre histoire, le signe de ralliement par lequel on distinguait les vrais fidèles de ceux qui, reniant un passé de seize siècles, abandonnaient la foi de leurs ancêtres afin d'embrasser les croyances improvisées d'un Luther, d'un Zwingle, d'un Carlostadt, d'un Calvin. Les fougueuses déclamations du moine apostat de Wittemberg, celles plus froidement impies de l'hérésiarque de Noyon, trouvèrent promptement un écho dans ces âmes que le mot seul d'opposition séduit, la pensée d'une liberté sans limites entraîne, et que des rêves d'ambition prédisposent à s'enivrer du breuvage empoisonné que leur verse goutte à goutte le démon de l'incrédulité ou de l'erreur.

Il est si flatteur pour ce pauvre esprit humain de pouvoir se dire : « Tu es seul juge des vérités présentées à ta foi ; tu peux rejeter celles qui te déplaisent, tourner à ta guise les préceptes dont ta mollesse ou tes instincts mauvais s'effraient. D'ailleurs, ce n'est pas toi qui fais le mal : Dieu t'y pousse et tu le commets invinciblement. » Toutes ces doctrines et tant d'autres, non moins fausses, non moins funestes, sorties de la bouche des réformateurs du XVI[e] siècle [1], avaient donc un côté bien séduisant ; et voilà pourquoi elles se propagèrent avec une effrayante rapidité, et comment, portées au loin par le souffle de Satan, elles allumèrent ce vaste incendie moral qui n'est point encore éteint : car les mauvaises passions en ravivent incessamment les flammes et en dilatent le foyer.

Il ne suffisait pas aux nouveaux sectaires de s'attaquer aux

1. Chacun d'eux avait un symbole différent : c'était la variété dans l'erreur, signe distinctif du mensonge en matière de foi. L'unité et l'indéfectibilité dans les croyances n'appartiennent qu'à la véritable Eglise.

âmes pour leur enlever le précieux dépôt de la foi ; il fallait encore, à ces Vandales modernes, d'autres trésors, d'autres ruines. « Les églises détruites ou livrées au pillage, les reliques brûlées, les autels renversés, les saints mystères profanés, les prêtres massacrés [1], » tels furent les trophées qui vinrent orner le char triomphal des champions de l'erreur ! Toutefois, comme si ce n'était point encore assez de maux pour notre belle patrie, la guerre civile, revêtue de ce caractère implacable, sanglant, que le fanatisme religieux imprime à ces déplorables luttes, devait bientôt séparer en deux camps la nation française et transformer en ennemis des concitoyens et des frères. Cependant, l'odieux de cet antagonisme armé doit retomber tout entier sur les novateurs. La résistance de la part des catholiques était pour eux plus qu'un droit, elle était un devoir sacré ; et si, dans cette circonstance décisive, ils avaient failli de cœur ou de courage ; s'ils avaient abandonné, au lieu de le défendre, cet héritage de la foi, qu'ils tenaient des saints missionnaires envoyés dans les Gaules par le Prince des Apôtres et ses successeurs, c'en était fait pour notre France de la religion de Jésus-Christ : et, reine découronnée, il ne lui restait plus qu'à se voiler le visage afin de dérober aux regards des peuples la rougeur de son front. Grâce à Dieu, cette honte et ce malheur lui furent épargnés ; et, sans vouloir ici excuser d'inexcusables représailles qui entachèrent de sang la plus noble, la plus sainte des causes, nous bénissons le ciel d'avoir suscité des hommes assez déterminés, assez généreux pour se *liguer* contre les ennemis de l'Église, dans le noble but d'opposer au torrent de l'erreur une digue assez forte pour que ses flots tumultueux ne pussent la renverser.

1. Mézerai, *Histoire de France.*

Disons à la gloire de la cité chartraine qu'elle fut du nombre des villes qui restèrent fidèles à leurs antiques croyances : pourtant ni le zèle pieux de ses habitants, ni la vigilance de ses pasteurs ne purent mettre le temple de Marie à l'abri de toute tentative sacrilége, et en 1523 un fanatique, un audacieux sectaire nommé Roulan-Grelet, monta sur l'autel de *Notre-Dame-Blanche* et jeta violemment la sainte image sur le pavé.

Un frémissement d'horreur saisit aussitôt les nombreux témoins de cette scène impie; on s'élance sur le coupable, on l'arrête, on l'interroge sur les motifs qui ont pu le porter à cet attentat; mais lui, pour ne pas révéler son secret, contrefait l'insensé[1]. Alors on le conduit en prison, on instruit son procès; une sentence de mort est portée contre l'accusé, sans qu'on puisse en obtenir ni rétractation ni aveu. Un bûcher, selon les lois cruelles du temps, est dressé : on l'allume. Les flammes vengeresses enlèvent la vie au coupable, mais elles ne peuvent encore, aux yeux des Chartrains, réparer l'injure faite à Dieu et à leur bien-aimée Souveraine. Ils vont donc trouver l'autorité ecclésiastique pour obtenir d'elle une cérémonie réparatrice, et le dimanche 26 octobre, une procession solennelle sillonne en tous sens les rues de la ville. La sainte Châsse y est portée par des chanoines en habits de chœur; tous les prêtres des différentes paroisses de la cité chartraine et de la banlieue y assistent, ainsi que les religieux des divers monastères; les magistrats, les autorités civiles et militaires y figurent également; les murs des maisons et des édifices publics sont tendus de riches tapisseries. Néanmoins, malgré toute cette pompe, tout cet éclat, la foule qui suit le pieux cortége est morne, abattue, cons-

1. D'après Chevard, il avait complétement perdu la raison.

ternée; et quand, au retour de la procession, elle inonde les parvis sacrés pour assister à la célébration des saints mystères, son silence et son recueillement prouvent qu'elle s'unit et d'esprit et de cœur au sacrifice par excellence, le seul qui puisse satisfaire et apaiser la justice d'un Dieu outragé. Le doyen du Chapitre [1] replace ensuite sur son autel la statue de NOTRE-DAME-BLANCHE, et un jeûne général est ordonné dans tout le diocèse, afin de compléter le grand acte expiatoire qui vient de s'accomplir.

1. L'évêque Evrard de la Marck n'était plus à Chartres, et Louis Guillard n'avait point encore obtenu ses bulles de promotion; ce fait est donc antérieur à l'entrée de ce pontife dans sa ville épiscopale, que nous avons rapportée dans le chapitre précédent.

CHAPITRE XV.

LES HUGUENOTS.

Les jours fastes et néfastes se succèdent avec une effrayante rapidité, dans ce récit de la vie des peuples, qu'on appelle l'histoire ; et souvent les mêmes manifestations extérieures se représentent, bien que l'objet qui les occasionne soit tout différent. Ainsi, en terminant notre dernier chapitre, nous avons vu une procession ordonnée dans le but d'apaiser le courroux du ciel, et ce fut encore par une semblable cérémonie que les habitants de Chartres témoignèrent au Seigneur la joie qu'ils éprouvaient de la délivrance des jeunes fils de François I[er], que Charles-Quint, leur illustre geôlier, venait de rendre à la liberté. Ce *nouvel et joyeux avénement de Messieurs les enfants de France* donna lieu à de coûteux divertissements, et pourtant les malheurs du temps ne prêtaient guère aux dépenses inutiles. La cherté et la rareté du blé étaient telles en Beauce, que la famine aurait décimé le pauvre peuple, sans les généreux sacrifices des notables et des communautés religieuses. Le révérend père en Dieu, Pierre du Terrail, abbé de Josaphat et prieur de Saint-Martin-du-Val, se fit

remarquer entre tous par son inépuisable charité : et, la divine Providence multipliant sans doute les aliments entre ses mains, il put nourrir pendant trois ans, avec du pain et des fèves, tous ceux qui se présentaient à la porte du prieuré; en sorte que c'était un va-et-vient perpétuel de ces malheureux sur le chemin de Chartres à Saint-Martin, et tous, en parlant de leur bienfaiteur, le désignaient sous le titre touchant de *Père des Pauvres.* Belle dénomination, qui donne un formel démenti aux déclamations des sectaires contre les moines et les couvents. Aussi, vainement ont-ils brisé les portes et brisé l'enceinte de ces asiles de la prière et de la paix; vainement les ont-ils changés en entrepôts de bienfaisance, quand ils ne les ont pas réduits en cendres; les peuples ne s'y sont pas trompés, et cette contrefaçon de la charité n'a jamais eu pour eux l'attraction puissante qui les conduisait vers les retraites sacrées, où le pain de la parole leur était distribué gratuitement comme celui de l'aumône; où la main qui leur donnait le vêtement était la même qui essuyait leurs larmes, la même qui offrait aux regards de l'affligé l'image du Sauveur crucifié et celle de la Mère des douleurs! Non, malgré tous ses efforts, l'hérésie n'a pu combler l'abime qu'elle avait creusé. Au catholicisme seul appartient le don sublime de soulager toutes les misères, de calmer toutes les douleurs, d'alléger tous les fardeaux : nos ennemis eux-mêmes ont fini par le reconnaitre, et nous voyons avec bonheur les grecs, les protestants et jusqu'aux infidèles, porter honneur et respect à nos sœurs hospitalières, qui se présentent à eux sous le nom si touchant et si doux de filles ou de sœurs *de la Charité.*

L'année 1550 fut marquée, pour les Chartrains, par l'entrée de Henri II dans les murs de leur cité. Un sentiment de reconnaissance conduisait le monarque aux pieds de Notre-

Dame, à laquelle il attribuait le succès de ses armes contre les Anglais. La pompe extraordinaire dont ce pèlerinage fut accompagné lui a donné une juste célébrité. Charles, duc d'Orléans, Élisabeth de France, le Dauphin, avec sa royale et jeune fiancée, Marie Stuart d'Écosse, précédèrent Henri II, qui arriva à Chartres le 17 novembre, entouré des cardinaux de *Lorraine* et de *Châtillon*, et suivi d'une foule de prélats et de seigneurs de la cour. Parmi eux, se faisait remarquer, par l'élévation de sa taille, l'aisance de ses manières, la noblesse de ses traits, *François de Guise*, ce type parfait du héros chrétien [1], qui devait jeter sur le règne de Henri II le glorieux reflet de ses victoires et de son nom. Le roi descendit de voiture à la porte Drouaise, où l'attendaient les principaux magistrats. Le monarque parcourut à pied, sous un dais magnifiquement brodé, les rues conduisant au temple de Marie; toutes les maisons étaient tendues de tapisseries jusqu'à la cathédrale, où il fut reçu par l'évêque Louis Guillard, et tous les chanoines, revêtus de chapes précieuses. Catherine de Médicis, Marguerite de France, accompagnées de la duchesse de Guise et d'un grand nombre de dames de la cour, se joignirent, quelques heures après, au royal cortége, et tous ces illustres pèlerins témoignèrent, à l'envi, de leur dévotion envers la Vierge aux miracles.

L'année 1554 retrouva encore Henri II dans le sanctuaire de Marie. Les échevins, profitèrent de la présence du mo-

1. Le trait suivant prouve la grandeur d'âme du Machabée catholique : Un homme avait été envoyé pour l'assassiner tandis qu'il faisait le siége de Rouen; saisi, avant l'attentat, il allégua les motifs de religion pour excuser son crime. « Si votre religion, lui dit le duc, vous apprend à tuer celui qui ne vous a jamais fait de mal, la mienne m'ordonne de vous pardonner. Allez, je vous rends votre liberté, et jugez par là quelle est celle des deux religions qui est la meilleure. »

narque à Chartres, pour lui adresser leurs doléances au sujet des agitations intérieures auxquelles cette ville était en proie. Les excès de gens de guerre inconnus, qui venaient rôder jusque dans les faubourgs, la présence permanente d'une troupe de bandits courant les rues nuit et jour, *volant manteaux et battant les passants jusqu'à la mort*, enfin le meurtre du bourgeois Jean-le-Facheu, avaient jeté le trouble dans les esprits et l'irritation dans les cœurs. D'un autre côté, des gentilshommes campagnards, plus portés aux nouveautés que les citadins, commençaient à former des rassemblements séditieux ; et, pour mieux diriger leurs mouvements, ils s'étaient choisi un chef, du nom de Marin Pousteau, qui tenait parti contre le roi. De tels désordres demandaient d'énergiques et promptes répressions. Henri II adjoignit donc, au lieutenant criminel du présidial, un lieutenant de robe courte et six archers. Mais cette mesure restant impuissante devant l'affluence toujours croissante des vagabonds, soldats, mendiants, et gens sans aveu qui encombraient et désolaient la ville ; la chambre des échevins établit la taxe ou bureau des pauvres : et, à la suite d'une assemblée générale du clergé, du corps de ville et des gens du roi, il fut réglé que les indigents valides seraient employés, moyennant une rétribution proportionnelle, à des travaux publics, et que l'on infligerait de graves punitions à ceux qui seraient surpris mendiant dans les rues, églises, carrefours ou maisons. Ces sages dispositions ramenèrent un peu de calme et de sécurité dans la cité chartraine, et le roi y reparut de nouveau, au mois de décembre 1555, accompagné du duc et de la duchesse de Guise.

Antoine de Bourbon, roi de Navarre, voulut également payer son tribut d'hommage à la bonne Notre-Dame, en assistant, le jour de l'Assomption, à la messe solennelle de

la cathédrale (1559). Le seigneur de Maintenon présenta, selon l'antique usage, un épervier à l'offrande. Les chanoines s'empressèrent d'en faire don au roi qui l'accepta avec de grands témoignages de satisfaction.

Doux, faible, irrésolu, Antoine de Bourbon flotta longtemps entre la foi de saint Louis et de Charlemagne, l'antique religion des Francs, et celle des novateurs qu'avait embrassée sa femme, Jeanne d'Albret. Il finit par se déclarer pour le catholicisme, et mourut à la suite d'une blessure qu'il reçut au siége de Rouen (1562).

Charles IX, frère et successeur de ce jeune François II, dont le passage sur le trône avait été si orageux et si court, voulut, par affection pour la cité de Marie, y faire une solennelle promotion de cinquante-trois chevaliers de l'ordre de Saint-Michel, au nombre desquels se trouvait Pierre Le Vavasseur, seigneur d'Éguilly, gouverneur de Chartres.

A voir l'amour tout particulier que les descendants de François Ier portaient à cette ville, on supposerait difficilement qu'elle eût cessé de faire partie du domaine de la couronne. Cependant, depuis l'an 1527, le comté de Chartres en avait été détaché par ce monarque, qui l'avait érigé en duché, en faveur de Renée de France, fille de Louis XII et de Marie d'Angleterre, à l'occasion de son mariage avec Hercule d'Est, duc de Ferrare. Cette princesse, tout imbue des erreurs modernes, était bien loin de partager la prédilection de nos rois pour une ville entièrement dévouée au catholicisme; aussi avait-elle à charge les hommages publics que les magistrats croyaient devoir lui rendre. Elle leur causa même l'inexprimable douleur de voir des *ministres calvinistes*, de sa suite, tenir ouvertement des *Prêches* à l'évêché, et d'entendre un curé renégat, de Mézières-en-Drouais, préconiser en chaire l'évangile des *réformés*.

Pendant ce temps le prince de Condé avait pénétré, par surprise dans Orléans : Coligny l'y rejoignit bientôt à la tête d'une troupe armée, pillant et renversant les églises qu'il rencontrait sur son passage. Il y en eut trois cents de détruites, dans cette marche du chef huguenot, et Chartres frémit d'horreur en apprenant que l'amiral, après avoir pris Mortagne d'assaut, avait fait périr la majeure partie des prêtres renfermés dans cette ville infortunée. C'était par ces effrayants et cruels préludes que les religionnaires se préparaient à la guerre à mort qui allait couvrir la France entière de ruines et de sang. Le sort en était jeté, et pour les réformés il fallait réussir à tout prix, même à celui de l'honneur national ; aussi ne rougirent-ils pas de vendre Le Hâvre à l'Angleterre, pour en avoir du secours ; et de ramener d'Allemagne des soldats, afin de grossir leurs rangs trop faibles encore. Avec ce renfort[1] conduit par Dandelot, Condé quitta Orléans et marcha sur Paris. Mais bientôt on apprit qu'il se repliait sur la Beauce, et d'Éguilly en reçut l'ordre de lui ouvrir les portes de Chartres. Mais ce gentilhomme répondit, avec une noble fierté, « qu'il gardait la ville pour le roi, et que, si les ennemis s'y attaquaient, ils y trouveraient *leur cimetière.* » Cette contenance en imposa au prince lui-même, qui se dirigea vers Dreux avec son armée. Montmorency l'attendait près de cette ville pour lui couper le chemin, et le 19 septembre 1562, les catholiques y remportèrent, sur les religionnaires, une victoire éclatante, mais longtemps disputée. Le maréchal de Saint-André y trouva la mort, le connétable de Montmorency tomba au pouvoir des ennemis, Condé fut fait prisonnier par les royalistes et conduit par eux au duc de Guise. Celui-ci, aussi généreux

1. Henrion, *Histoire de France*, 4e éd., p. 66.

dans le succès qu'intrépide dans le combat, partagea avec lui et sa tente et son lit!

Plusieurs annalistes chartrains affirment que, le lendemain de la bataille de Dreux, Condé fut conduit à Chartres et jeté dans un cachot infect de l'abbaye de Saint-Père, appelé *la renardière;* mais, d'après les mémoires du prince, il aurait été mené au château de Leyéville, et son séjour à Chartres n'aurait eu lieu que peu de temps avant sa délivrance : époque à laquelle la cour entrait en négociations avec lui, ce qui empêche de supposer qu'on le traitât comme un criminel de lèse-majesté.

Devant de tels faits, de tels maux, de telles alarmes; les pèlerinages successifs de Charles IX et de Catherine de Médicis n'offrent qu'un bien pâle intérêt; mais il se réveille douloureux, palpitant, à la vue d'un riche et lugubre catafalque, élevé dans le chœur de la cathédrale, qui cache, sous les plis de ses draperies funèbres, les restes mortels de François de Guise, tué traîtreusement, devant Orléans, par Jean Poltrot de Méré, gentilhomme angoumois et protestant exalté.

Ce spectacle saisissant, inattendu, frappe l'âme du chrétien d'une morne tristesse, et, par une de ces vives étreintes de la pensée qui embrassent les siècles écoulés, il s'écrie comme autrefois les Juifs en apprenant la mort de Judas Machabée :

« Comment a-t-il péri, l'homme puissant qui sauvait Israël? »

CHAPITRE XVI.

NOTRE-DAME DE LA BRÈCHE.

Tandis que François de Guise expirait sous les coups d'un hérétique; son frère, le cardinal de Lorraine, prenait part à la condamnation des hérésies, dont la funeste contagion faisait, dans notre belle patrie, de si rapides progrès et de si tristes ravages.

Son nom, inscrit avec honneur parmi les Pères assemblés à Trente, est une des gloires de l'Église de France, si féconde en grands hommes et en illustres génies.

Cependant la guerre civile, suspendue à la mort de François, par la paix d'Amboise, se ralluma pour la deuxième fois en 1567. La bataille indécise de Saint-Denis, où périt, du côté des catholiques, le connétable de Montmorency, ne fit qu'augmenter l'irritation des huguenots; ils commirent dans le Midi des atrocités dont nous éviterons de donner l'affreux détail; s'emparèrent de la Rochelle, et Condé, accompagné de son neveu Dandelot, vint, le 1er mars 1568, investir la ville de Chartres, « bien résolu, dit Challine [1], de désoler, s'il s'en rendait maître, l'église Notre-Dame et de faire manger son cheval sur l'autel d'icelle.[2] » En vérité, lorsque le farouche

1. Page 176.
2. Souchet, p. 486.

Bajazet souhaitait que son coursier vînt, de la même manière, profaner l'église de Saint-Pierre de Rome, il ne disait pas mieux ! Quant à Dandelot, « il haïssait tellement les prêtres, » dit un ancien auteur, « que la première chose qu'il faisait, » arrivant dans une ville, était de faire *épandre* le sang de ceux » de cet ordre sur les autels dédiés pour offrir le sacrifice du sang » du fils de Dieu.[1] » Mais le Très-Haut sait, quand il le veut, confondre les desseins des impies et déjouer leurs criminels efforts. Cette action de la Divine Providence se montre d'une manière bien sensible, dans le siége mémorable de Chartres par les huguenots.

La cité de Marie était défendue au dedans par Antoine de Linières, chevalier des ordres du roi, ayant sous son commandement dix compagnies de cavalerie et cinq enseignes d'infanterie. Jean de Bourdeilles, baron d'Ardelay, frère du célèbre abbé de Brantôme, avait été également introduit dans la ville avec six compagnies de gascons, que leur défaut de discipline avait fait repousser d'abord par les habitants. La nécessité d'enlever à l'ennemi des abris favorables pour l'attaque fut cause de la destruction de plusieurs monuments de très-ancienne fondation, situés dans les faubourgs ; et dans un même jour on vit disparaître le couvent des Cordeliers avec sa magnifique bibliothèque ; l'abbaye de Saint-Jean, cette précieuse création du grand Yves de Chartres, qui avait voulu que son corps reposât au milieu de ses frères, les chanoines réguliers ; enfin, l'hôpital des Six-Vingts aveugles, fondé, dès le XIIIe siècle, au faubourg Saint-Maurice, à l'instar de celui des Quinze-Vingts de Paris.

1. Certains faits personnels ont pu être exagérés par les chroniqueurs; aussi les donne-t-on avec réserve, tout en reconnaissant l'étendue des maux causés à la France par la prétendue Réforme.

Ce fut le 6 mars, au matin, que les protestants ouvrirent le feu contre la porte Drouaise avec cinq pièces de canon; tandis que quatre autres, placées en arrière des Filles-Dieu, prenaient en flanc les défenses. Le lendemain un pan de mur, de vingt pas de long, était renversé; l'ennemi s'était emparé du ravelin qui couvrait la porte, et dont l'occupation rendait la prise de la ville inévitable.

Si le ciel n'avait inspiré dans ce moment aux assiégés une résolution courageuse, le triomphe des hérétiques était assuré; mais le gouverneur apprend le danger, il appelle ses capitaines, échange avec eux la promesse de vaincre ou de mourir, et, après leur avoir serré la main, il s'élance à leur tête sur deux planches, jetées en travers du fossé, à la place du pont détruit par le canon. Quarante volontaires le suivent, et leur attaque est si impétueuse, qu'après avoir perdu deux cents des siens, l'ennemi est chassé de cette position qu'il ne put jamais reprendre.

En même temps avait lieu, du côté de la porte Saint-Michel, une tentative d'escalade, qui n'eut d'autre résultat fâcheux que la mort du brave d'Ardelay.

Comprenant qu'il fallait revenir vers la porte Drouaise, le prince de Condé changea ses batteries, et les dirigea contre la tour des Herses et les murailles adjacentes.

Le feu de l'artillerie dura, le 9 mars, depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Une brèche de trente pas de long fut ouverte, et la tour des Herses fut renversée au milieu de l'Eure.

Mais déjà Linières, aussi actif qu'intrépide, avait élevé en arrière un retranchement si formidable, que les assiégeants n'osèrent donner l'assaut; et, après une nouvelle et inutile attaque du ravelin, ils abandonnèrent les fossés où ils étaient écrasés par le feu de *la Huguenote.* C'était une forte pièce de

canon, enlevée aux protestants et amenée à Chartres après la bataille de Dreux; on l'avait placée sur une plate-forme, qui existe encore, entre le couvent des Jacobins (aujourd'hui des sœurs de Saint-Paul) et la porte Drouaise. Elle rendit tant de services dans ce siége, que les habitants la reconnurent gaiement pour *bonne catholique*.

Malheureusement, le 12 mars, commença une hostilité d'un nouveau genre; la rivière étant détournée, les moulins à bras ne suffirent pas pour approvisionner la ville, qui dès lors eut à redouter la famine et par suite la reddition. Tous frémissaient à l'idée des meurtres, du pillage, des profanations auxquels se livreraient les hérétiques, s'ils prenaient Chartres d'assaut; quand, à la surprise générale, un messager du prince vint annoncer une suspension d'armes qui fut suivie du départ précipité de l'ennemi (15 mars 1568).

Les valeureux et pieux Chartrains n'hésitèrent pas à reconnaître là le doigt de Dieu, la protection de la Vierge patronne et dame de leur cité, et le secours de saint Lubin, dont le 14e jour de mars était alors la principale fête.

Nous venons de raconter le fait historique avec toute sa froideur, toute sa ponctualité; voici maintenant les émouvants détails qu'y ajoute la légende, et qui sont appuyés sur les témoignages les plus authentiques[1].

Nous avons vu, il y a peu d'instants, que le véritable danger pour la ville avait été dans l'occupation du ravelin de la porte Drouaise : or, tandis que toute la population était en prières et que la sainte Grotte souterraine se trouvait remplie d'hommes, de femmes et d'enfants qui ne cessaient

1. Il existe à la bibliothèque de la ville de Chartres un tableau, qui explique d'une manière frappante, et conforme aux récits des historiens, les principaux détails du siége.

d'invoquer leur Dame souveraine, quelque chose de merveilleux se passait devant les remparts. Une statue de la Vierge surmontait la porte Drouaise avec l'inscription : *Carnutum tutela*. Les huguenots l'ayant aperçue, « la prirent pour l'objectif de leur rage et de leur fureur, » comme le dit un vieil historien, et tirèrent contre elle tant de coups de canons et artillerie, que tout ce qui était à l'entour demeura foudroyé ; mais ils ne purent jamais atteindre la sainte image ; ce qui donna lieu à la tradition si répandue dans le pays chartrain, « que la sainte Vierge recevait les boulets dans les plis de son manteau. »

Les ennemis résolurent alors d'abandonner ce point, si bien défendu par la Reine du Ciel, et d'entrer dans la ville par la *Brèche* qu'ils avaient faite ; donc, le 9 mars, ils s'avançaient en bon ordre pour exécuter un plan qui devait, selon toute humaine prévision, les rendre maîtres de la cité, lorsqu'une grande dame, tenant un enfant dans ses bras, apparut à leurs regards. Bien loin de suspendre l'attaque, les huguenots redoublèrent leurs décharges. « Mais les balles qu'ils tiraient tombaient sans force ni effet au pied de la muraille ; et eux, pensant entrer, se trouvaient repoussés par une force invisible, et donnaient ainsi deux fois son nom *au pré des Reculés*. Ce qu'apercevant les Chartrains, ils reconnurent que c'était la très-sainte Vierge et son divin fils qui prenaient leur défense ; pleins de confiance et d'ardeur, ils recommandèrent aux femmes d'aller toutes prier la bonne Dame de sous-terre, et, s'élançant sur les assiégeants, il les forcèrent à se retirer. »

Le dépit et la honte semblaient précipiter leurs pas. Ils avaient compté sur le pillage de la ville et de l'église, dont le trésor, qui passait pour l'un des plus riches, leur promettait un gros butin. Condé avait même, dit-on, vendu, à

l'avance, les plombs de la cathédrale[1]. Ce marché sacrilége, qui rappelle le trafic que Nicanor avait fait du peuple de Dieu, avant de l'avoir vaincu, ne put que tourner à la confusion du prince qui l'avait conclu, sans se douter qu'il aurait à lutter contre *Celle* qui est plus forte qu'une armée rangée en bataille.

La rage des ennemis se traduisit par d'affreux désastres; les églises de la Maladrerie Saint-Georges, de Saint-Barthélemy, de Saint-Cheron du Grand-Beaulieu, furent pillées, profanées, incendiés. On trouva dans l'église des Filles-Dieu les corps à demi-brûlés de plusieurs ecclésiastiques, tombés entre les mains de ces hommes cruels. La vue de ces restes calcinés fit comprendre à la population chartraine à quels épouvantables maux elle venait d'échapper; et, dans sa reconnaissance, elle voulut qu'une grande manifestation rappelât tous les ans, au jour anniversaire de sa délivrance, la puissante médiation de Marie en faveur de sa ville bien-aimée. L'évêque Charles Guillard, cédant à ce pieux désir, institua la procession commémorative de Notre-Dame de la Brèche, qui fut célébrée pour la première fois le mardi 15 mars 1569.

Trois ans après, le chanoine Sallier fit une fondation considérable, afin que la fête de NOTRE-DAME DE LA BRÈCHE ou DE LA VICTOIRE fût solennisée, chaque année, au jour anniversaire de la délivrance miraculeuse de Chartres. La cérémonie de la présentation du *tour de ville* fut aussi fixée définitivement à cette époque.

Tout le corps de la cité se rendait, avant la procession, devant la Vierge-Noire. Le maire allumait alors le premier

1. Mgr Pie, Notice historique sur Notre-Dame de la Brèche.

le cierge détaché du *tour*, qui était porté pendant tout le cours de la procession ; cependant si un prince ou quelque grand personnage se trouvait présent, on lui cédait cet honneur. Le cortége descendait la rue Muret, saluait la Vierge célèbre de la porte Drouaise et s'arrêtait devant l'image de NOTRE-DAME DE LA BRÈCHE, au coin de la ruelle du Pont-du-Massacre ; puis il se rendait à l'église Saint-André, où l'on récitait des prières pour le repos de l'âme de ceux qui avaient héroïquement succombé dans la défense de la ville. La procession rentrait ensuite à la cathédrale, où s'achevaient les chants solennels de l'action de grâces.

On éleva en 1600, pour y recevoir la miraculeuse image, une chapelle à l'endroit de la *Brèche* pratiquée par les huguenots.

Détruit en 1793, ce pieux sanctuaire a été élégamment reconstruit en 1844[1].

1. M. l'abbé Barret, vicaire de la cathédrale et chanoine honoraire, s'était rendu adjudicataire du terrain dès le 24 mars 1843.

CHAPITRE XVII.

LA PROCESSION BLANCHE.

N'ayant à traiter les faits généraux qu'autant qu'ils se rattachent à notre histoire, nous ne parlerons ni de la mort du prince de Condé, tué par Montesquiou après la bataille de Jarnac (1569) ; ni de la victoire de Montcontour, remportée par le duc d'Anjou sur les huguenots, qui amena la paix de Saint-Germain (1570); ni du mariage de Marguerite, sœur de Charles IX, avec Henri de Béarn, le jeune roi de Navarre; ni même de cette Saint-Barthélemy qui imprima au front du monarque français une tache de sang indélébile; mais nous mentionnerons la résignation que fit *Charles Guillard* de son évêché, à la suite d'une sédition causée par le sermon d'un moine des Vaux-de-Cernay, qui renfermait des propositions hérétiques, et à la suite duquel le pontife quitta Chartres, poursuivi par les coups de pierres et les injures d'une populace irritée. Bien qu'accusé d'avoir approuvé les doctrines des novateurs, il est constant, d'après le chanoine Pintard, « qu'il mourut dans la communion de l'Église catholique, apostolique et romaine » (22 février 1575).

Ce fut sous l'épiscopat de *Nicolas de Thou,* successeur de

Charles Guillard sur le siége de Chartres, qu'eurent lieu les nombreux pèlerinages d'Henri III à Notre-Dame de soubsterre. Le héros de Jarnac et de Montcontour, appelé par le vœu des Polonais à régner sur eux, avait, en 1574, déposé la couronne élective posée sur son royal front, pour venir s'asseoir sur le trône héréditaire, resté vide par la mort prématurée de son frère Charles IX. Mais :

« Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
» Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
» Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès. »

S'entourant d'une société frivole, il s'isolait de tous les hommes graves et repoussait toute occupation sérieuse. Malgré un fond de foi sincère, sa dévotion, puérile et mal entendue, semblait tenir plus de son goût pour les spectacles que d'une austère et véritable piété. Aussi le vit-on se passionner pour les cérémonies des *Flagellans*, au point qu'il voulut se mêler à leurs processions. Chevard donne, sur sa venue à Chartres, à la tête de ces pénitents, de curieux détails que nous reproduirons dans le chapitre suivant, nous contentant, pour le moment, de lui emprunter certaines particularités touchant les différents pèlerinages qui précédèrent celui du 15 mai 1583.

Louise de Vaudemont, princesse lorraine, épouse de Henri III, qui partageait la confiance du monarque envers Notre-Dame de Chartres, voulut aussi visiter son béni sanctuaire ; et le 24 octobre de l'année 1577 elle vint, ainsi que Catherine de Médicis, passer plusieurs heures en oraison devant l'image de la Vierge-Mère. La reine de France reparut dans la cité chartraine le 1er février 1582 ; elle était partie à pied de Paris dès le 26 janvier, avec plusieurs seigneurs et dames de sa cour.

Le roi arriva également à pied le même jour, sur les sept heures du soir. Le cardinal DE GUISE, les ducs DE JOYEUSE, D'AUMALE, DE MERCOEUR et d'autres illustres personnages lui faisaient cortége.

Le lendemain, fête de la Purification, toute la cour assista à la grand'messe dans l'église cathédrale, où le roi et la reine communièrent des mains de l'évêque de Chartres. Le roi alla à l'offerte et, s'y tenant à genoux, fit présenter, par les ducs d'Aumale et de Mercœur, un calice doré, un vase d'argent en forme d'horloge, une croix d'émeraudes enchâssée d'or et garnie de perles, avec un tableau d'ambre gris représentant la Vierge couronnée d'or et de perles, tenant son fils sur ses genoux : les mains et le visage du divin enfant et de sa mère étaient d'ivoire.

Quatre mois après, le monarque revint encore à Chartres, donna à l'église Notre-Dame une lampe d'argent et assigna 100 livres de rente pour l'entretien.

Le roi et la reine reparurent aux pieds de Marie, en avril 1583. HENRI LE BALAFRÉ, duc de Guise, s'y était rendu quelques jours auparavant; il y passa la fête de Pâques et offrit à la Sainte Vierge deux petits enfants d'argent, en actions de grâces de deux fils qu'il avait obtenus par son intercession.

Rien n'arrêtait le roi, dans son désir de manifester publiquement les sentiments pieux qu'il éprouvait pour Notre-Dame de Chartres; aussi, quoique la peste sévît dans cette ville avec une grande violence et y fit beaucoup de victimes, Henri III s'y rendit de nouveau le 26 juin, et donna au Chapitre 6000 livres pour la fondation de plusieurs services. MARGUERITE DE NAVARRE y vint également et y fit un séjour de plusieurs mois.

Cette année 1583 fut dignement terminée par un remarquable pèlerinage des habitants de Dreux et de 36 paroisses

Dieu, par la médiation de Marie, un Dauphin pour la France, un fils pour Louis XIII et la reine Anne d'Autriche. Ils furent exaucés, et, moins d'un an après leur pèlerinage, le chant joyeux de l'action de grâces, pour la naissance d'un prince, retentissait sous les voûtes séculaires de la cathédrale de Chartres. Ce prince fut appelé Louis, au saint baptême, nom auquel ses contemporains ajoutèrent le titre de *Grand*, que la postérité lui a aussi décerné. Et quand la mort, lui enlevant le roi son père, eut déposé sur son front de cinq ans la plus belle couronne du monde, Anne d'Autriche, voulant que le jeune Louis XIV plaçât son règne sous les auspices de Marie, le conduisit à Chartres avec son frère Philippe d'Orléans et toute la cour (1648).

En 1682, le roi revint à Chartres où il séjourna trois jours, avec la reine Marie-Thérèse d'Autriche, le duc et la duchesse d'Orléans, pour rendre grâces au ciel, par l'intermédiaire de la Mère de Dieu, de la naissance de son petit-fils le duc de Bourgogne; et dans ses visites multipliées à la cathédrale, il passa chaque fois plusieurs heures en prières devant l'image de Notre-Dame.

Nous avons à clore les différents pèlerinages du XVIIe siècle par celui d'un célèbre avocat de Paris. Sablon nous dira quelle en fut l'occasion : « M. Didier, avocat au parlement, demeurant à Paris, rue de Bièvre, paroisse de Saint-Étienne-du-Mont, étant sur la rivière avec plusieurs personnes, le bateau où ils étaient vint à se briser contre un pont et à faire eau de toutes parts. M. Didier, dans ce pressant danger, se voua à Notre-Dame de Chartres et vint heureusement à bord, en sorte que de toute sa compagnie il n'y eut que lui de sauvé. Pour ne pas demeurer ingrat envers la Sainte-Vierge, il vint à Chartres la remercier, et lui fit présent d'une croix et de deux chandeliers d'argent. »

CHAPITRE XX.

LA CHARITÉ EN ACTION.

Nous avons vu déjà, dans le cours de cette histoire, bien des fléaux désoler la terre de Beauce et bien des maux peser sur la cité chartraine! Cependant cette triste et longue énumération de calamités successives est loin d'être épuisée, et nous avons, hélas! la pénible tâche d'en rapporter plusieurs autres encore.

Nous devons d'abord rappeler la sécheresse extrême de l'année 1681, qui détermina l'évêque, FERDINAND DE NEUVILLE, à ordonner des prières publiques dans tout son diocèse, et une procession solennelle à Notre-Dame de Josaphat. Dom Buttereaux, l'historien qui rapporte cette particularité, remarque « qu'on ne descendait la sainte Châsse que dans l'extrémité, et toutes les fois qu'on le faisait, ajoute-t-il, ce n'était que pour la porter à Notre-Dame de Josaphat-lès-Chartres. »

La sainte Châsse, qui n'avait pas été descendue depuis 45 ans, y fut portée en grande pompe, et une foule de pieux fidèles la suivit dans un profond recueillement. Le Seigneur se laissa toucher par cette grande manifestation de foi du

Pontife et de son peuple : quelque temps après cette imposante cérémonie, des pluies abondantes rendirent la fécondité à la terre, et procurèrent, contre toute humaine prévision, une abondante récolte.

Mgr de Neuville étant mort en 1690, on avait nommé, pour lui succéder, le pieux abbé Godet des Marets ; mais l'envoi de ses bulles ayant été retardé, par suite des différends élevés entre la cour de France et le Saint-Siége, il ne fut sacré et ne fit son entrée dans Chartres qu'en 1693.

Cette année devait être marquée par une disette qui fit bien des malheureux. Le nouvel évêque, déjà connu par sa piété et l'austérité de sa vie, excita l'admiration de tous ses diocésains par son zèle à secourir les pauvres, à fournir des secours à tous ces faméliques que, dans son cœur de pasteur et de père, il appelait ses enfants. Ce fut aussi, sous son épiscopat qu'eut lieu le démembrement du diocèse de Chartres (1695 et 1697), qui amena la création de celui de Blois. Le roi voulut l'en dédommager par une place de conseiller d'État et par un chapeau de cardinal. Mais l'humble Prélat refusa toutes ces grandeurs, et comme Madame de Maintenon, sa fille spirituelle, insistait pour qu'il acceptât du moins celle de prince de l'Église : « Il y a bien loin, lui » répondit-il avec une douce gravité, d'un Cardinal à un Évêque. » Les règlements qu'il fit pour la maison de Saint-Cyr sont empreints d'une grande sagesse. Ses lettres aux princes, au roi d'Espagne, à Mme de Maintenon, témoignent d'un esprit à la fois judicieux et profond ; enfin ses mandements se font remarquer par un cachet tout apostolique. Celui qu'il fit en 1703, contre le trop fameux écrit janséniste intitulé : *Cas de conscience*, lui valut, de la part du Souverain Pontife, les plus flatteurs éloges. Ce prélat ne s'éleva pas avec moins de vigueur contre le quiétisme ; mais, non content d'affermir la foi de la partie éclairée de son troupeau ;

il s'occupa aussi de fortifier la classe pauvre dans les bonnes et saines doctrines, en faisant venir, pour élever les jeunes garçons, ces frères des Écoles chrétiennes que le vénérable *de La Salle* venait de fonder, et qui continuent encore leur sainte mission avec les mêmes fruits et le même dévouement.

L'année 1709, si tristement célèbre par son hiver rigoureux et la défaite de nos armes, fut doublement calamiteuse pour les Chartrains. A la misère générale vint se joindre un nouveau malheur : leur saint évêque mourut le 26 septembre. Mgr de Mérinville, son neveu et son coadjuteur, lui succéda et, comme son illustre prédécesseur, il pratiqua au plus haut degré toutes les vertus qui avaient attiré à celui-ci le respect, la vénération et l'amour de ses diocésains. Le besoin le plus cher de son cœur était de soulager les pauvres du *bon Dieu*. Il en nourrissait chaque jour plusieurs dans l'antichambre de son palais : et, non content de les recevoir chez lui, il allait encore les visiter dans leurs misérables réduits. Citons quelques faits qui, mieux que nos paroles, mettront en relief cette pure et noble figure.

Un épouvantable incendie avait presque entièrement détruit, en 1723, la ville de Châteaudun. Une consternation, voisine du désespoir, s'était emparée du cœur de ses malheureux habitants ; mais un ange consolateur se tenait près d'eux pour essuyer leurs larmes. Par ses soins, trois églises consumées par les flammes furent promptement relevées ; des secours abondants vinrent aider les victimes de l'affreux sinistre à réparer leurs pertes ; et bientôt l'on vit la ville, naguère détruite, renaître, comme par un merveilleux enchantement, de ses propres cendres. Cet ange visible n'était autre que le saint évêque de Chartres.

En 1739, la disette fut tellement grande dans le Perche

que les populations entières étaient réduites à ***brouter l'herbe*** de leurs champs[1]. Mgr de Mérinville, instruit de cette accablante pénurie, met aussitôt son argenterie en gage pour subvenir aux besoins des plus nécessiteux, puis il vole à la Cour, revient à Chartres avec d'abondantes aumônes, monte ensuite à cheval, accompagné d'un seul serviteur, et se dirige vers le Perche. Partout sur son passage, on le presse de descendre, on craint pour sa vie, on lui représente les dangers du voyage, la difficulté des chemins, les rigueurs de la saison, rien ne l'arrête : « Non, dit-il, mourons du moins » pour eux, s'ils ne peuvent vivre avec nous ! » Il arrive à *Illiers* au milieu de la nuit ; on refuse de lui ouvrir les portes du presbytère ; il insiste, le curé accourt au bruit, le reconnait, tombe à ses genoux ; l'évêque le relève, l'embrasse, ne lui demande pour toute nourriture que le pain des pauvres, et ne consent qu'avec peine à prendre quelques heures de repos, impatient qu'il est d'arriver au milieu de la partie souffrante de son troupeau chéri. Partout, sur son passage, il répand la consolation, distribue des aumônes, sèche les larmes, et la joie d'avoir rendu la vie aux malheureux qui l'entourent, en le comblant de bénédictions, est le seul délassement qu'il consent à goûter après tant de fatigues.

La sainteté de Mgr de Mérinville reçut un jour un bien éclatant témoignage. Comme il se trouvait, avec plusieurs de ses collègues, chez le cardinal de Tencin, la conversation vint à tomber sur les miracles ; et chacun des prélats se mit à parler de ceux opérés dans sa province, par l'intercession de tels ou tels saints. Alors le Cardinal, se tournant vers Mgr de Mérinville qui n'avait pas encore pris la parole : « Pour Mgr de Chartres, dit-il, *on peut assurer qu'il est le* » *miracle permanent de son diocèse.* » Cet éloge inattendu

1. Doyen.

confondit l'humble prélat, mais il fut confirmé par les applaudissements de toute l'assemblée.

Mgr de Mérinville avait en *Marie*, la *Dame souveraine* de sa ville épiscopale, une confiance sans bornes ; la vénération qu'il portait au saint Vêtement de la Très-Sainte Vierge le détermina à faire ouvrir la châsse de bois de cèdre enrichie d'or et de pierreries où elle était enfermée[1], et dont la vétusté attestait l'antiquité séculaire.

On enleva avec soin la poussière formée par le bois vermoulu ; on renferma dans une boîte en argent la relique principale enveloppée de son voile byzantin, provenant, comme on le croit, de l'impératrice Irène, pour la préserver de l'action du temps et de la poussière ; on la plaça ensuite dans la grande Châsse, séparément des autres objets précieux avec lesquels elle avait été mêlée jusqu'alors, et on referma le tout comme auparavant[2]. Le mystère dans lequel on avait toujours tenu la sainte Relique avait donné lieu au peuple, qui ne pouvait la voir (la sainte Châsse n'ayant aucun jour), de se la figurer sous la forme d'une chemise ordinaire, qu'il supposait, avoir été à l'usage de la Sainte-Vierge, par ignorance des coutumes orientales[3]. De là l'usage introduit, au XIIIe siècle, de faire toucher à la Ste-Châsse des morceaux d'étoffe, taillés en forme de chemises, qu'on appelait les chemisettes de Notre-Dame de Chartres. Tous les pèlerins en emportaient avec eux. Madame de Sévigné, entre autres, ne manquait jamais d'en acheter lorsqu'elle passait par la cité de

1. Voir Doyen.
2. Voir le procès-verbal de Mgr de Mérinville du 13 mai 1712 (archives de l'évêché).
3. La *Sancta-Camisia*, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'était autre que le voile ou vêtement intérieur que portaient les femmes de la Judée; après avoir couvert la tête, il se croisait sur la poitrine et enveloppait aussi le corps à l'intérieur, sous le manteau dont elles avaient coutume de se couvrir.

Marie en se rendant à sa campagne des Rochers. Les hommes de guerre eux-mêmes voulaient être revêtus de ces *tunicelles* de Notre-Dame; c'était, à leurs yeux, un préservatif si assuré que dans les combats singuliers ou dans les duels, hélas! si fréquents au XVIIe siècle, celui qui était muni de ce palladium devait en avertir son adversaire, parce qu'alors la partie cessait d'être égale.

Les femmes, sur le point de devenir mères, se revêtaient avec confiance de ces pieux objets, se fondant sur la pensée, conforme à la tradition, que la Très-Sainie-Vierge avait porté la tunique sacrée pendant les neuf mois que Jésus-Christ demeura dans son chaste sein. C'est aussi par suite de cette croyance que le Chapitre de Chartres, lorsqu'on l'avait informé officiellement que la Reine ou la Dauphine était enceinte, faisait confectionner une chemise de taffetas blanc bordée d'un galon d'or; la laissait reposer neuf jours sur la sainte Châsse; célébrait chaque matin, pendant le cours de la neuvaine, une messe à Notre-Dame de soubs-terre, pour l'heureuse délivrance de la princesse; et déléguait ensuite quatre de ses membres pour aller lui offrir ce vêtement ainsi sanctifié.

Mgr de Mérinville reçut avec la pompe, due à son rang la reine MARIE LECKSINSKA, lorsque cette princesse vint à Chartres, après la naissance du Dauphin, offrir à sa bien-aimée patronne la rose d'or que lui avait envoyée le souverain Pontife.

Le saint évêque de Chartres rendit sa belle âme à Dieu le 10 mai 1746. Il avait porté si loin le dénûment volontaire qu'on se vit obligé de l'assister à ses derniers moments, car tout lui manquait. Heureuse pauvreté! glorieux dépouillement! qui lui valurent l'admiration de ses contemporains et provoqua de la part de ses ouailles chéries, les plus sincères, les plus légitimes regrets.

CHAPITRE XXI.

PROFANATIONS.

Mgr de Mérinville eut pour successeur PIERRE-AUGUSTE-BERNARDIN DE FLEURY, neveu du cardinal de ce nom, premier aumônier de la reine Marie LECKSINSKA[1]. Ce prélat sut rappeler les douces vertus de son prédécesseur, et s'il ne fit point oublier sa mémoire vénérée, il rendit sa perte moins douloureuse et moins amère. Ses paroles et ses actions reflétaient la charité dont sa belle âme était remplie ; aussi ne fut-ce point de l'étonnement, mais bien de l'admiration qu'éprouvèrent les curés de sa ville épiscopale, lorsque, réunis par lui, après qu'il eut été mis en possession de l'abbaye de Saint-Père, ils entendirent cet excellent Pontife leur dire avec une ravissante simplicité : « Désormais je » donnerai aux pauvres le double de ce que je leur donnais, » puisque je vais devenir plus riche. » Mais Mgr de Fleury ne se bornait pas à secourir les misères physiques de ses chers diocésains, il savait que celles de l'âme sont encore

1. Il devint par la suite grand aumônier et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit.

plus grandes, plus invétérées, plus profondes, plus multipliées; aussi, pour y porter un remède, à la fois efficace et puissant, il leur procura le bienfait d'une mission, qui fut prêchée dans son église cathédrale par le fameux père Bridaine. Les sermons de l'infatigable apôtre attirèrent pendant deux mois consécutifs, au pied de la châsse de Notre-Dame, une foule immense, pieusement avide de recueillir cette parole entraînante dans sa franchise toute chrétienne et sa rudesse plébéienne. La mission fut terminée par la plantation solennelle d'une croix de fer de 600 liv. pesant, dans le cimetière de *saint Thomas*, et fut suivie d'une quête générale en faveur des pauvres, que le père Bridaine fit lui-même dans la ville. Afin d'exciter davantage la charité des habitants, il avait eu le soin de se faire accompagner d'une charrette, dans laquelle il déposait tous les objets qui lui étaient offerts. Cette scène, digne des siècles de foi, excita la verve railleuse de certains *esprits forts*. Le bon Père, sans s'inquiéter de leurs propos, continua sa marche dans la ville, demandant à tous, sans rougir, l'aumône pour les frères bien-aimés du *seigneur Jésus!*

Le Dauphin, et la Dauphine (Marie-Joséphine de Saxe), vinrent en pèlerinage au mois de mai de l'année 1756. Mgr de Fleury était alors interné dans son diocèse par suite des querelles religieuses suscitées par la protection que le Parlement accordait aux partisans du Jansénisme, cette froide et desséchante hérésie qui tendait à limiter l'amour de Dieu pour les hommes, et à diminuer l'amour des hommes pour leur Dieu!

L'Évêque de Chartres eut avec Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, la gloire d'être persécuté pour la cause sainte de l'intégrité de la foi et du maintien de la discipline. Ces tristes discordes finirent par porter des fruits amers;

et, le 5 janvier 1757, un effroyable attentat vint jeter la consternation dans les cœurs de tous les bons Français. Un homme de la lie du peuple, appelé Damiens, excité, fanatisé par les invectives et les déclamations qu'il avait entendues dans les salles du parlement de Paris[1], frappa Louis XV d'un coup de couteau au côté droit, dans le moment où le monarque, environné des dignataires de sa cour, montait en carrosse pour se rendre à Trianon. Mgr de Fleury, en apprenant cet odieux forfait, fit aussitôt commencer une neuvaine à Notre-Dame de Chartres afin d'obtenir la guérison du roi. Nos annales sont là pour dire quel en fut le succès.

Un malheur plus grand encore, un malheur irréparable avait, deux ans auparavant, frappé la famille royale et le royaume tout entier, en enlevant à son amour le Dauphin, fils unique de Louis XV. Ce prince aimable, qui, à des talents rares, joignait les connaissances les plus étendues et les vertus les plus héroïques, avait succombé à la douleur causée par la perte d'un fils, prématurément enlevé à son amour : et, quinze mois après, la Dauphine était allée rejoindre son époux dans la tombe; mais avant de quitter la terre, cette pieuse princesse, voulant laisser à la ville de Chartres un touchant souvenir, avait légué son anneau nuptial à la châsse de Notre-Dame!

Marie Lecksinska, la reine bien-aimée dont les mains habiles s'étaient plu tant de fois à travailler pour l'église de Notre-Dame, quitta ce monde, où elle avait bu à longs traits le calice des douleurs, le 24 juin 1768. Mgr de Fleury, son grand aumônier, fit célébrer un service funèbre pour le repos de cette âme sainte, dont il connaissait et admirait les douces et sublimes vertus.

1. On ne lui a pas trouvé de complices.

Le fil de notre histoire nous conduit à parler des travaux entrepris dans la cathédrale de Chartres, vers le milieu du XVIIIe siècle. Il nous est pénible, nous l'avouons, d'être forcé d'associer le nom d'un pontife, si désireux de la gloire de Marie, à l'œuvre destructive qui, sous le prétexte d'*embellir* le temple de Notre-Dame, enleva à ce magnifique édifice sa majestueuse unité de style et quelque chose de son antique splendeur. Mgr de Fleury, en se prêtant à cette sorte de vandalisme, suivit, sans pouvoir s'en rendre compte lui-même, l'influence délétère d'une époque où l'idée païenne et sceptique avait remplacé, dans les arts, les pures et sublimes inspirations de la foi.

La destruction du Jubé, cette délicieuse tribune ouvrée avec tant d'art au moyen-âge, commença la regrettable série d'*améliorations* dues aux déplorables conceptions de Louis, architecte du duc d'Orléans. Le délicieux Ambon de saint Yves fut remplacé par deux massifs en plâtre, lourdement sculptés et reliés entre eux par une grille d'un style tout moderne. Les scènes charmantes de la riche clôture du sanctuaire furent masquées par les vulgaires bas-reliefs de Bridan, ou par de disgracieuses draperies en stuc. Des stalles, sans élégance, chargèrent les côtés du chœur; un groupe de l'Assomption en marbre de Carrare, d'un mérite incontestable, mais en désaccord avec le style gothique de l'édifice, vint surmonter un autel sans caractère et sans grandeur; enfin, pour mettre en lumière tous ces contre-sens, on détruisit de magnifiques verrières au nombre desquelles se trouvaient plusieurs de celles données par saint Louis et saint Ferdinand de Castille.

Sous l'inspiration de Mgr Regnault, qui a déjà rendu la Crypte de Fulbert à sa primitive beauté, les bas-reliefs de Bridan ont été remplacés par une belle grille richement

dorée. La chapelle de l'abside, consacrée aux saints apôtres, a été aussi restaurée en style du XIIIe siècle [1].

L'enlèvement du jubé entraîna le déplacement de la Vierge-Noire, que l'on adossa au pilier du transept qui lui faisait face. Notre-Dame-Blanche fut aussi forcément placée sur un autre autel. Nous verrons bientôt quel triste sort était réservé à ces deux images vénérées.

Mgr de Fleury avait déjà fait à l'évêché de notables embellissements, et projetait, pour sa ville épiscopale, les établissements les plus utiles, lorsque la mort le frappa soudainement au château des Tuileries, le 13 janvier 1780.

Jean-Baptiste-Joseph de Lubersac, évêque de Tréguier, qui lui succéda, devait attacher à son noble nom le titre glorieux de confesseur de la foi. Ce ne fut pas sans une douleur profonde que ce prélat vénéré abandonna son diocèse et ses ouailles chéries; mais il préféra l'exil, avec ses humiliantes privations, à un bien-être qui aurait été acheté au prix de son honneur de Pontife et de sa foi de chrétien. L'Assemblée nationale, d'après son refus de serment à la constitution civile du clergé, le considéra comme réfractaire et nomma, pour le remplacer, Nicolas Bonnet, curé de la paroisse de Saint-Michel. Celui-ci accepta cette charge, qui devait si lourdement peser à sa conscience de prêtre, à la condition de rendre le siége épiscopal au pontife qui l'avait abandonné lorsqu'il jugerait à propos de venir le reprendre. Un grand nombre de prêtres du diocèse imitèrent l'exemple de leur évêque ; nous regrettons de ne pouvoir citer leurs noms devenus une des gloires les plus pures de l'église de Char-

1. L'autel est fort remarquable. Il est dû au ciseau de M. Nettement, fils du célèbre littérateur, qui l'a exécuté d'après les dessins de M. Bæswilward, architecte de la cathédrale.

tres, mais ce détail nous entraînerait trop loin. . . . .

Ce n'est pas, hélas ! sans un frémissement plein d'horreur que nous abordons cette phase lamentable de notre histoire où la Religion, les yeux baignés de larmes et la tête couverte d'un voile funèbre, vint s'asseoir, comme une reine découronnée, sur les débris de ses temples dévastés, encore rougis du sang le plus pur et le plus généreux. Néanmoins, nous ne pouvons garder le silence sur les sacriléges profanations dont le temple de la Vierge immaculée fut le théâtre ; mais avant de les décrire, nous demandons au Dieu trois fois saint oubli et pardon pour ces grandes iniquités, ouvrage de quelques hommes en délire, et non celui d'un peuple, victime lui-même de ses coupables égarements. . . . .

. . . .

Cependant l'heure de la dévastation et du pillage a sonné pour le temple de Marie. Les vases sacrés sont enlevés, les vêtements sacerdotaux deviennent la proie des flammes, l'airain sacré se transforme en une vile monnaie ; la statue druidique, la statue miraculeuse, la bonne N.-D. DE SOUBS-TERRE, la tutelle des Chartrains, l'objet de la vénération des siècles, placée en 1791 par l'évêque constitutionnel Bonnet sur la colonne de la *Vierge-Noire*[1], en est violemment arrachée par les *terroristes* et brûlée au milieu de la place publique (1793). L'incomparable trésor de Marie est spolié, les reliques des saints sont dispersées ; et, pour mettre le comble à tant de forfaits, une main audacieuse, une main cupide se pose sur la sainte Châsse pour la dépouiller de son or et de ses joyaux. Mais au moment de l'ouvrir, un saisissement involontaire s'empare de ces hommes farouches, et, dans leur trouble, ils

1. Reléguée par lui dans un coin de la crypte, la sainte image échappa ainsi à la destruction.

font venir deux respectables ecclésiastiques, pour que de leurs mains vénérables ils retirent le saint vêtement de son coffre sacré. Le voile de Marie, long alors de quatre aunes et demie, est aussitôt morcelé en plusieurs parties; mais les deux portions principales sont emportées, avec des signes manifestes d'un respect religieux, par les auteurs de cette sacrilége spoliation[1].

Enfin, le 15 novembre 1793, sur la proposition de Guillard, procureur de la commune, la cathédrale se trouve tout à coup convertie en temple de la Raison. On inaugura, le 29 du même mois, le nouveau temple par une cérémonie civique, dont le ridicule atteignit presque la hauteur de l'impiété.

Les marbres du chœur avaient été recouverts d'inscriptions républicaines. Au milieu du sanctuaire s'élevait une montagne de vingt-sept pieds de hauteur, que couronnait majestueusement la statue de la Raison, appuyée contre un chêne, ayant suspendu à l'une de ses branches un coq qui tenait dans son bec un ruban tricolore. Après le discours d'apparat commença un drame entremêlé de musique, dans lequel, pour scène dernière, la République, sous la figure d'une femme vêtue d'une robe aux couleurs nationales, vint terrasser le Fanatisme, le perça d'un dard, brisa les autels et foula les croix aux pieds; puis un mécanisme, en forme de nuage, remonta la République auprès de la statue de la Raison.

Mais là ne se bornèrent pas les actes sacriléges de l'impiété révolutionnaire. Le 28 avril, les dalles de la grande nef furent ébranlées par les danses patriotiques, et la chaire de

1. Le groupe de l'Assomption allait être brisé par ces Vandales modernes, quand un membre de la Société populaire le sauva de la destruction en plaçant un bonnet rouge sur la tête de la Vierge.

vérité se vit subitement travestie en orchestre de ménétriers.

A la vue de tant de crimes, les anges du sanctuaire durent se voiler la face de leurs ailes : et, comme autrefois ceux du temple de Jérusalem, s'éloigner de ces lieux ainsi profanés en proférant ce cri lugubre, ce cri de mort : « SORTONS D'ICI ! SORTONS D'ICI ! »

CHAPITRE XXII.

MONSTRA TE ESSE MATREM.

La tourmente révolutionnaire avait pu renverser, sur le sol ensanglanté de notre belle patrie, et le trône et l'autel; mais il n'était pas en son pouvoir d'empêcher le souffle bienfaisant de la divine Providence, de les relever et de réparer tous les maux qu'elle avait causés; tous les ravages qui accompagnèrent son passage et lui imprimèrent le caractère redoutable du plus terrible des fléaux.

Cependant, bien que d'après les ordres du premier Consul les églises eussent été rendues au culte, bien que l'abbé Maillard (curé de la cathédrale) eût tiré de la crypte la Vierge-Noire, qui gisait là au milieu des décombres, pour la placer dans l'église supérieure, à l'endroit même où elle est encore vénérée, l'antique évêché de Chartres n'avait point été rétabli. Mgr de Lubersac, au retour de l'exil, voulut néanmoins revenir dans cette ville, objet de tant de regrets et de tant d'amour. Son premier soin fut de recueillir les restes épars de la sainte Tunique, heureusement passés, des mains des spoliateurs de 93, dans celles de personnes pieuses, qui les lui rendirent fidèlement.

Le *voile de Marie* et celui en gaze donné par l'impératrice Irène, se trouvèrent en parfaite conformité avec les deux voiles décrits au procès-verbal de Mgr de Mérinville en 1712. La déposition d'ecclésiastiques et laïques honorables, dont

plusieurs avaient assisté à l'ouverture de la Châsse en 1793, acheva de prouver l'identité de la sainte relique. Seulement, divers morceaux ayant été coupés à cette époque ou distribués depuis, il en résulte que quelques églises de France en ont des fragments[1].

Mgr de Lubersac renferma, en 1820, ce précieux trésor dans un coffret de vermeil, sur lequel Mgr de Latil, nommé un an après à l'Évêché de Chartres, démembré et restreint, fit placer les deux cœurs en or envoyés jadis à Notre-Dame de Chartres par Madame Élisabeth, l'auguste et sainte sœur du Roi-Martyr[2].

Lorsque Mgr de Montals, ce savant et pieux prélat, si jaloux de l'indépendance de l'Église et de la gloire de Marie, fut en possession de l'Évêché de Chartres, il ordonna qu'on ôtât le Saint Vêtement du coffre massif qui le dérobait aux regards, pour le mettre dans un autre en bois de cèdre pourvu de six ouvertures. Ce coffret fut ensuite déposé dans une belle châsse donnée par Mademoiselle de Byss.

Le voile de Marie se compose actuellement de deux morceaux, dont l'un est long de 2 mètres 12 centimètres sur 40 centimètres de largeur, et l'autre de 25 centimètres sur 24 de large. Le Saint Vêtement, *déposé sur un coussin*, forme plusieurs plis gradués et se trouve assujetti par deux glands en or. L'enveloppe de gaze, pliée par dessous, laisse apercevoir une partie de ses franges et de ses ornements byzantins. Cette heureuse disposition permet aux fidèles, admis à vénérer la sainte relique, de la voir parfaitement à travers les

1. Nous citerons en particulier le béni sanctuaire de *Sainte-Anne-d'Auray*. On sait que l'église de Chartres possède le chef de sainte Anne, qui lui fut donné par Louis, comte de Blois, à l'époque des croisades.

2. Un cœur de Jésus joint au cœur de Marie, le tout en or pur. Madame Élisabeth fit cette offrande au commencement de 1790, en même temps que son vœu au Cœur immaculé de Marie, pour la conservation de la religion en France.

ouvertures quadrifoliées et garnies de verres qu'on a ménagées dans les parois antérieures et postérieures de la châsse.

Ces différentes translations furent consignées dans des procès-verbaux, revêtus de la signature de témoins oculaires, choisis par l'autorité ecclésiastique, et dont on ne saurait récuser la véracité.

Chose remarquable, lors de la spoliation de la sainte Châsse, en 93, un fragment notable du voile fut envoyé à l'abbé Barthélemy, membre de l'Institut de Paris. Le célèbre orientaliste, après un examen attentif, répondit (bien qu'on lui eût caché l'origine de cette précieuse étoffe) qu'elle devait avoir près de deux mille ans d'existence, et avoir fait partie d'un *voile* pareil à ceux dont les femmes se servaient dans les pays orientaux.

Le Seigneur se réservait d'ailleurs de prouver, par un fait éclatant, que la cité des Carnutes possédait toujours son palladium antique et vénéré.

C'était en 1832. Le choléra, après avoir décimé la capitale, menaçait la ville de Chartres du même malheur; cent soixante victimes avaient déjà succombé à cette cruelle maladie, et ses coups étaient si terribles et si prompts que tous les cœurs se sentaient glacés d'épouvante. Néanmoins un cri sortait de ces poitrines oppressées, ce cri renfermait toute une espérance et presque une certitude de salut : « Marie, montrez-vous notre mère, *Monstra te esse matrem!* sans vous nous périssons..... » Ce cri déchirant, ce cri de tout un peuple désolé et confiant fut entendu de Mgr de Montals qui, pour répondre aux désirs de ses chers diocésains, ordonna une procession générale dans laquelle serait portée la sainte Châsse. Cette cérémonie eut lieu le 26 août, à l'issue des vêpres, et se fit avec la plus grande solennité; Monseigneur lui-même voulut la présider. Le concours était immense, le recueillement parfait, le respect profond. Seuls,

deux hommes, en voyant passer la procession, osèrent lancer l'insulte contre une cérémonie qui devait désarmer le Ciel; aussitôt ils furent saisis par le fléau et moururent quelques heures après dans d'indicibles angoisses : la justice de Dieu était satisfaite..... Le choléra cessa de sévir, et les malades, qui en avaient déjà ressenti les pernicieuses atteintes, entrèrent en convalescence. Marie avait tout purifié sur son passage : au lieu de l'infection et de la mort, elle avait laissé après elle la santé et la vie.

Afin de perpétuer le souvenir de ce bienfait signalé, les habitants firent frapper une grande médaille que l'on expose souvent devant Notre-Dame du Pilier.

En voici la description : le fond représente l'entrée de la cathédrale; le bas, un cholérique portant une croix sur sa poitrine et levant les mains vers la très-sainte Vierge; à gauche on voit Marie, le sourire sur les lèvres, implorant pour sa ville de Chartres le Père éternel, qui apparait porté sur des nuages, tourne ses regards vers la mère de son divin Fils prosternée à ses pieds, et de sa main gauche arrête le bras de l'Ange exterminateur, personnification du choléra. Comme exergue on lit ces mots de saint Bernard : « *In* » *periculis, in angustiis, Mariam cogita, Mariam invoca.* Dans » vos dangers et vos angoisses, pensez à Marie, invoquez » Marie. » Au bas se trouve l'inscription suivante :

« Voté à N.-D. de Chartres par les habitants de la ville, en » reconnaissance de la cessation du choléra-morbus, qui eut » lieu à la suite de la procession solennelle, célébrée pour ob- » tenir sa puissante intercession, le dimanche 26 août 1832. »

Mgr de Montals, voulant de son côté qu'un monument liturgique vînt perpétuer le souvenir de cette miraculeuse délivrance, ordonna que, le dimanche le plus rapproché du 26 août, on ferait annuellement dans les églises de la ville une procession d'action de grâces en l'honneur de la très-

sainte Vierge; et, depuis cette époque, la sainte Châsse est portée, par des chanoines ou des prêtres pèlerins, à celle qui a lieu le jour de l'Assomption.

Quatre années ne s'étaient pas encore écoulées depuis l'apparition du choléra à Chartres, que ses habitants étaient livrés à une nouvelle et bien pénible épreuve. Le 4 juin 1836, le feu, mis, dit-on, par l'imprudence d'ouvriers plombiers, occupés à réparer la toiture du majestueux édifice, se déclara avec une horrible violence; malgré d'incroyables efforts, il dura onze heures consécutives et ne s'arrêta que lorsqu'il ne trouva plus d'aliment. Il était six heures et demie du soir quand l'incendie commença; les flammes s'étendaient au loin; mais les rayons du soleil, qui dorait l'horizon de ses brillants reflets, diminuaient aux regards effrayés leur lugubre splendeur. Il n'en fut pas de même quand la nuit vint couvrir la nature de son voile funèbre : le feu, s'éparpillant en gerbes brûlantes et rougeâtres, apparut dans tout son sinistre éclat. Le son prolongé du tocsin ajoutait encore à la terreur causée par cet immense embrasement, et le voyageur, qui parcourait les plaines de la Beauce, en se dirigeant vers Chartres, se demandait si ces feux aériens étaient une merveille de la nature ou bien une lamentable réalité. Cependant, comme toutes les choses de ce monde, le sinistre eut une fin, et ce fut avec un tressaillement de bonheur que les habitants de Chartres virent que la demeure de Marie était restée debout, et que les magnifiques verrières de leur belle cathédrale étaient demeurées intactes.

Un crédit, demandé aux Chambres et obtenu par M. Sauzet, alors ministre des cultes, permit de reconstruire une charpente en fer, la plus belle qui existe en Europe : si elle ne peut rivaliser en beauté avec l'*antique forêt,* elle est du moins à l'abri des accidents, et l'industrie moderne s'y trouve dignement représentée.

CHAPITRE XXIII.

LE COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DU PILIER.

Les gloires de Notre-Dame de Chartres n'appartiennent pas exclusivement au passé; le XIXe siècle lui en réservait plusieurs dont la splendeur devait, sinon éclipser, du moins égaler toutes les autres : de ce nombre est le couronnement solennel de la Vierge-Noire; cette miraculeuse image, qui forme, avec Notre-Dame de Soubs-Terre et le Voile de Marie, — le triple pivot sur lequel s'appuie la foi des pèlerins. — Voici l'historique de ce fait.

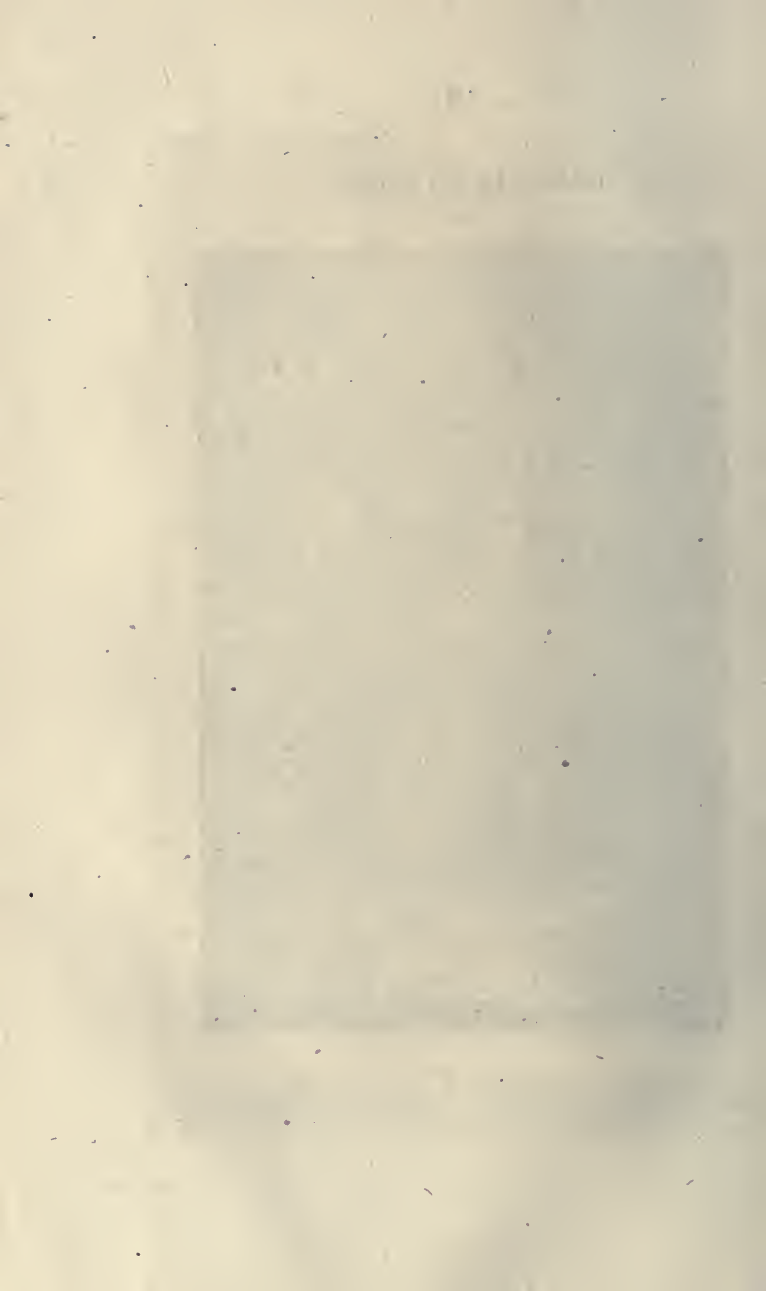
Mgr Regnault, d'abord évêque d'Euménie *in partibus* et coadjuteur de Mgr Clausel de Montals, était devenu évêque titulaire du diocèse de Chartres, par suite de la démission de ce pontife. Étant allé à Rome, au mois de décembre 1854, afin d'assister à la proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée-Conception, il profita de son séjour dans la ville sainte pour annoncer de là à ses diocésains la concession de deux grâces insignes qu'il avait récemment obtenues : la première, celle d'un *jubilé* spécial en l'honneur de Notre-Dame de Chartres; la seconde, l'autorisation, qui ne s'accorde qu'aux plus illustres et aux plus célèbres sanctuaires, de *couronner solennellement, au nom du Souverain*

Pontife, NOTRE-DAME DU PILIER. Le mois de mai suivant fut consacré à l'exécution des deux indults du Saint-Siége, et offrit aux habitants de Chartres un de ces grands et beaux spectacles qui touchent l'indifférence même, et remuent jusqu'aux fibres les plus intimes de l'esprit humain. Dès le premier jour du mois s'ouvrirent dans la cathédrale les exercices du jubilé ; l'église était richement parée, comme aux plus beaux jours de fête ; un gigantesque autel s'élevait devant la grille du chœur, et l'image de Marie apparaissait à cette hauteur sous un baldaquin immense et grandiose. Tous les soirs, une parole vive et brûlante descendait de la chaire sacrée et attirait toute la ville, qui répondit à l'appel de l'apôtre[1] par une nombreuse communion générale. Mais ce n'était là que le prélude ; arriva le dernier jour du mois, qui en devait être le plus beau. Dès le matin, toutes les cloches de la ville annoncèrent, à grandes volées, l'aurore de la fête ; à ce signal retentissant, tout le peuple accourut en foule dans l'immense basilique, devenue bientôt trop étroite pour le contenir. Quel coup d'œil merveilleux s'offrit alors aux regards des pieux fidèles ! Les murs de l'imposant édifice étaient entièrement couverts de festons, de guirlandes, de draperies, de guidons et d'oriflammes sur lesquels on avait inscrit les louanges de Marie, la souveraine, la reine de ces lieux bénis. La messe solennelle fut célébrée par Monseigneur l'Archevêque de Paris, en présence de sept autres pontifes[2], formant autour de l'autel une majestueuse couronne. Après l'évangile, la belle, la noble et puissante parole de l'Évêque de Poitiers, dont la terre de Beauce s'honore d'avoir été le berceau, tint pendant une heure suspendu à ses lèvres, dans le silence du recueillement, un immense

1. Le R. P. Carboy, religieux de l'Institut de la Miséricorde.
2. L'archevêque de Bordeaux, les évêques de Beauvais, de Blois, de Meaux, de Poitiers, enfin Mgr de Montals et Mgr Regnault.

CHAPELLE DU PILIER.





auditoire, ravi d'entendre célébrer si magnifiquement le couronnement de Marie dans les cieux; son couronnement sur la terre; et les gloires de son temple dans la ville de Chartres. Il serait difficile de décrire les sentiments de noble orgueil qui agitèrent les cœurs au moment où l'orateur sacré, s'élevant jusqu'à la hauteur du prophète, s'écria d'une voix fortement accentuée : « *J'ose le prédire, Chartres redeviendra » plus que jamais le centre de la dévotion à Marie en Occi- » dent,* on y affluera comme autrefois de tous les points du » monde. Levez-vous donc, et portez à cette statue vénérée » la couronne que le siége apostolique lui décerne. Venez, ô » Marie, vous serez couronnée : *Veni, coronaberis.*

» O très-sainte Dame de Chartres, » dit ensuite l'éloquent Pontife, avec un accent de confiance et de foi qui fit courir un pieux frémissement dans tout l'auditoire, « en ce moment » précieux d'un de vos plus beaux triomphes temporels, » abaissez sur nous vos yeux, ces yeux que nous avons » appris à connaître, ces yeux si doux, si pleins de miséri- » corde, ces yeux qui calment la douleur, qui versent la » joie et la consolation : *illos tuos misericordes oculos.* » Abaissez-les sur cette cité qui vous aime toujours avec » transport et qui est toujours digne de vous : sur ce diocèse » si fier de vous appartenir, et qui est représenté ici par la » presque totalité de son généreux clergé. Abaissez-les, vos » yeux maternels, sur la *France,* qui oublie ses malheurs, » ses appréhensions pour vous fêter; sur *Rome,* qui vous » glorifie et vous couronne : sur l'*Occident,* qui prie et qui » combat; sur l'*Orient,* qui se dissout et qui s'ébranle; sur » le *monde,* qui périrait sans vous. Les jours sont mauvais, » de tristes pressentiments nous assiégent. O notre avocate, » entendez les cris que nous poussons vers vous, je ne dirai » pas du fond de cette vallée de larmes et d'exil (la terre, il » est vrai, ne peut être appelée que de ce nom); mais ce

» temple, ô Marie, il me l'a toujours semblé, il me le semble
» surtout à cet instant, ce temple, non, ce n'est pas l'exil,
» ce n'est pas la vallée, il nous élève de plusieurs degrés
» vers la patrie, et l'on s'y sent comme à mi-côte de la sainte
» montagne. Ce temple, ô Vierge Marie, je n'ai jamais com-
» pris qu'on pût se consoler de le quitter, sinon par l'espé-
» rance plus fondée de trouver, dans l'obéissance à la
» volonté divine, le chemin du temple éternel des cieux.
» Daignez nous y conduire tous un jour et nous y montrer
» la couronne qui ceint votre front immaculé; daignez nous
» y montrer surtout Jésus, le fruit béni de votre sein,
» Jésus, votre plus belle couronne et la couronne de tous les
» élus. »

Après le discours de Mgr de Poitiers, M. l'abbé Pâquert, vicaire général, fit à haute voix lecture de la bulle *Ineffabilis*, élevant au rang des dogmes de foi la croyance à l'Immaculée-Conception de Marie. Quand la lecture solennelle fut achevée, Mgr Regnault s'avança ensuite vers l'autel, montant par des degrés préparés à cet effet jusqu'au sommet où reposait Notre-Dame du Pilier, pour placer sur la tête de l'antique statue une riche couronne tout étincelante d'or et de pierreries. Le célébrant entonna alors le *Credo*, qui fut continué avec un saint enthousiasme par toute l'assemblée, en signe d'adhésion au dogme si glorieux pour Marie, qu'on venait d'entendre promulguer. Tous les prélats, revêtus de leurs habits pontificaux, firent ensuite, tour à tour, voler des flots d'encens aux pieds de la Vierge séculaire nouvellement couronnée. Ce spectacle saisissant, grandiose, prit un caractère des plus émouvants quand Mgr de Montals s'avança vers l'autel, soutenu par MM. les abbés Vilbert et Germond; tenant à donner, avant de *s'endormir dans le Seigneur*, ce dernier et public hommage de piété filiale à Celle dont il s'estimait heureux d'avoir été, pendant trente ans, LE CHA-

PELAIN et L'AUMÔNIER dans son temple le plus renommé[1]. Sans doute, la vue d'un jeune pontife, consacrant toutes les forces de sa vie et toute la vigueur de ses talents au service de Dieu et de l'Église, fait naître dans tout cœur chrétien un sentiment d'admiration; mais quand le type parfait de l'évêque catholique vous apparaît sous la figure d'un vieillard dont les yeux, privés de la lumière du jour, ne s'ouvriront plus désormais qu'à la lueur des immortelles clartés, oh! alors, la poitrine se gonfle, les yeux se mouillent de larmes, la tête s'incline en signe de vénération et de respect; et voilà pourquoi l'attendrissement fut général quand les regards se portèrent sur ce pontife vénérable dont tous les traits étaient empreints de la double majesté du génie et de la vertu, et que, dans un pathétique entraînement, l'orateur venait de nommer son *père!* Le soir de ce beau jour fut digne de son matin : une procession, composée de huit prélats et d'un clergé nombreux, accouru de tous les points du diocèse, sillonna la ville en chantant les louanges de Marie; partout dans les rues et sur les places, les fenêtres et les façades des maisons étaient élégamment pavoisées, décorées de guirlandes, de chiffres de Marie, de couronnes,. de pieuses sentences, de mille emblèmes en l'honneur de la Mère de Dieu.

La population, grossie des différentes députations envoyées par les diverses localités de la Beauce et du Perche, priait ou chantait les louanges de la Vierge sans tache, de la Mère Immaculée du divin Sauveur. Enfin, cette belle fête eut aussi sa couronne. Une illumination générale et spontanée vint donner à la nuit l'éclat du plus beau jour, et redire, en lettres de feu, le nom, les louanges et les gloires de Marie!

1. Le pieux évêque avait fait le vœu de passer tous les samedis une heure en prières devant la Vierge du Pilier, et, malgré sa cécité, il ne manqua jamais à cet engagement sacré.

CHAPITRE XXIV.

ÉRECTION SOLENNELLE DE LA NOUVELLE STATUE DE NOTRE-DAME DE SOUBS-TERRE.

Tandis que la Vierge du Pilier recevait un glorieux couronnement, la crypte chartraine, la Nostre-Dame de *soubs-terre,* qui, depuis les premiers jours du christianisme, jusqu'à la fin du dernier siècle, avait été le plus célèbre sanctuaire européen de Marie, « *le lieu saint et illustre où nos pères l'avaient louée,* » était rendue au culte.

Mais il ne suffisait pas au zèle d'un Pontife tout dévoué à Marie d'avoir relevé son autel, il lui fallait encore replacer, dans le mystérieux souterrain, l'image sacrée de la Vierge-Mère. La réalisation de ce pieux projet eut lieu le 8 septembre 1857, et les fêtes religieuses dont il fut l'occasion se prolongèrent toute l'octave de la Nativité [1]. Le dernier de ces jours de bénédictions et de prières fut le plus solennel. Mgr de Poitiers offrit, avec toute la pompe des cérémonies pontificales, le sacrifice par excellence, en réparation du passé, en impétration pour l'avenir. Après l'évangile, il s'avança vers

1. La sainte Châsse fut exposée pendant tout ce temps à la vénération des fidèles.

CHAPELLE DE LA CRYPTE.



cette chaire accoutumée à retentir de ses accents inspirés et fit admirablement ressortir, en l'appliquant à la crypte chartraine, cet axiome incontestable, que, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre moral, on ne déplace pas une source.

« La source est là, ajouta le Pontife avec un irrésistible » entrainement; elle est sous cette grotte taillée dans le » rocher. Assurément le temple tout entier est rempli de la » majesté et de la puissance de Marie; la source s'est » épanchée en mille nappes d'eau, elle s'écoule, elle se » communique par mille conduits... Mais au moins faut-il » que la source ne soit pas négligée, ne soit pas profanée, » ne soit pas fermée; et son onde possédera toujours une » vertu plus efficace et plus active que celle des ruisseaux » qui en dérivent..... » Mgr de Poitiers, prévoyant ensuite l'objection qui pourrait être faite sur la nouvelle statue, qui, *n'étant plus celle que vénéraient nos pères, ne posséderait peut-être pas la vertu et la puissance que le ciel avait daigné accorder à l'ancienne*, y répondait ainsi : « Non, cette statue » n'est pas la même qu'autrefois; mais, reproduite d'après » les principales données de la tradition chartraine, j'affirme » que ce soir, en allant reprendre la place de sa devancière, » elle héritera de toute sa vertu. Déjà la prière puissante et » authentique de l'Église a séparé, discerné ce bois inanimé » du domaine des choses profanes; l'eau sainte l'a, non- » seulement purifié, mais sanctifié et consacré, pour être à » jamais la représentation de la Vierge, qui était l'attente » des nations aussi bien que d'Israël, de la Vierge qui » devait enfanter le Sauveur! A cette bénédiction de l'Église » va se joindre, sinon la consécration des temps à venir que » nous ne saurions devancer, du moins la consécration des » siècles passés. Et cette image sacrée n'aura pas été plus tôt » inaugurée sur son emplacement antique et traditionnel,

» qu'aussitôt tous les souvenirs des âges écoulés, des anciens
» prodiges opérés, viendront l'investir et la pénétrer, se
» grouperont au-dessus de sa tête comme le nuage qui
» planait sur l'arche d'alliance et qui révélait la puissance
» de la divinité. »

En entendant ces magnifiques et consolantes promesses, la foule immense qui remplissait la vaste basilique fut saisie d'une indicible émotion; et quand, le soir, la statue de Marie, portée par huit prêtres en dalmatiques, fut déposée sur le reposoir élevé, pour la recevoir, sur la place du porche méridional, cette même foule, qui de l'église s'y était précipitée comme un torrent, témoigna, par son attitude recueillie et ses témoignages de respect, que les profondes convictions de Mgr de Poitiers avaient passé de sa bouche, ou plutôt de son âme, dans les cœurs de ses auditeurs.

A peine la statue de Marie, reproduction fidèle de la vierge druidique[1], fut-elle déposée sur son trône de fleurs, que le P. Lavigne prit la parole et termina son émouvant discours par le cri de : Vive Notre-Dame de Chartres!... Cri de réparation et d'espérance qui, répété par trois fois et grossi, par les mille voix des fidèles, dut monter jusqu'au trône de la reine du ciel et retomber sur la terre comme une bienfaisante rosée.

Mais un acte plus solennel d'expiation devait encore s'accomplir, en cette même place où un grand sacrilége avait eu lieu. Mgr l'Évêque de Chartres vint s'agenouiller aux pieds de la statue de Marie et fit, à haute voix, amende honorable à la Vierge de Chartres des profanations dont elle avait été l'objet en des temps de lamentable délire et de sacrilége spoliation. Sa Grandeur mit ensuite sous la puissante tutelle de Notre-Dame (*tutela Carnutum*), et le pasteur et le trou-

1. D'après un ancien dessin parfaitement conservé.

peau, retraçant ainsi dans ce moment suprême, en sa personne vénérée, l'admirable portrait que nos livres saints font du grand prêtre Onias : « Ce saint Pontife, vraiment bon et » plein de douceur, d'un visage modeste, modéré et réglé » dans ses mœurs, agréable dans ses discours, et formé dès » l'enfance à la pratique de toutes les vertus, intercède pour » le peuple...[1] » Dès que Monseigneur eut cessé de parler, tous les fronts, qui s'étaient inclinés vers la terre, se relevèrent radieux, et dans ces yeux, encore humides de larmes, resplendissait une pensée de foi, d'espérance et d'amour.

Le salut solennel du très-saint Sacrement fut donné par Mgr de Poitiers dans l'église supérieure. Enfin le moment était venu de porter la statue de Marie dans sa demeure souterraine. Trois chanoines la devançaient, tenant entre leurs mains un cœur en vermeil destiné à recevoir les noms des souscripteurs à la restauration de l'église soubsterre ; un reliquaire byzantin contenant une portion considérable du saint Vêtement de Marie ; et un autre reliquaire renfermant les restes vénérés de saint Savinien. La statue de l'auguste Vierge fut placée au-dessus de l'autel, sur un socle richement sculpté, au milieu des guirlandes et des gerbes de lumière. Le P. Lavigne, après une touchante allocution, consacra tout le peuple de Chartres, toute la terre de Beauce, *à la Vierge aux miracles*, et le chant du *Te Deum* vint terminer cette grande fête religieuse qui, en effaçant les douloureux souvenirs du passé, inaugurait, pour les fidèles serviteurs de Notre-Dame de Chartres, un présent rempli des plus pures jouissances, et faisait présager pour le pèlerinage antique, si solennellement rétabli, un glorieux avenir.

1. 2 Mach. v. 15.

CHAPITRE XXV.

SOLENNITÉ DU SIX CENTIÈME ANNIVERSAIRE
DE LA CONSÉCRATION
DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

(17 octobre 1860.)

« *Un abîme attire un autre abîme,* » dit le Psalmiste dans nos livrés sacrés. Sous le pontificat de Mgr Regnault, on peut dire aussi, en se servant de cette pensée et la rapportant au culte de Marie, « qu'une *merveille* attire une *autre merveille.* » Au couronnement de Notre-Dame du Pilier et à la réouverture de la crypte, nous avons vu succéder l'érection d'une nouvelle statue de Notre-Dame de sous-terre : cérémonie rendue si touchante par son caractère expiatoire, et qui a replacé sur son trône antique cette puissante et bien-aimée souveraine. A trois années de distance, voici venir une de ces solennités grandioses à laquelle le souvenir de Louis IX, le plus saint et le plus grand de nos rois, ajoute le cachet d'une glorieuse nationalité! Nous l'avons déjà démontré, dans le cours de cette histoire, et nous le redirons

encore en nous servant des paroles de Mgr de Poitiers [1] : « Nul chrétien ne fut enfant plus tendre et plus fidèle, ser- » viteur plus affectionné et plus généreux envers la Vierge » de Chartres, que le noble fils de Blanche de Castille. » Le porche septentrional, avec ses admirables sculptures et sa rose incomparable, reproduisant, dans ses splendides pétales, la glorification de Marie, est là pour témoigner du zèle et de la munificence qui firent de son temple auguste comme le type le plus achevé de la basilique chrétienne. Le royal vassal de Notre-Dame, non content d'avoir ainsi embelli la demeure de sa céleste suzeraine, voulut assister à sa dédicace solennelle; et, le 17 octobre 1260, Louis de France parut dans l'édifice sacré, entouré de sa famille et d'un grand nombre de vieux guerriers, dont plusieurs portaient sur leurs visages basanés, la marque des blessures reçues en combattant les ennemis du Christ. Après l'offrande du sacrifice par excellence (dont tous ceux de l'ancienne loi n'étaient que la figure), comme un autre Salomon, il fit monter ses hommages et ses supplications vers le Tout-Puissant, conjurant le roi du Ciel de protéger, de bénir à jamais le royaume des Francs : et demandant à la Vierge de Chartres de se montrer toujours la Mère de la patrie ; à quoi toute l'assistance, le peuple, les seigneurs, les évêques, les prêtres qui l'entouraient, répondirent par une bruyante acclamation : *Fiat, Fiat; Amen, Amen !*... Cette fête, belle entre toutes, l'Église de Chartres en célébrait, le 17 octobre 1860, le six centième anniversaire. Par une coïncidence remarquable, dès la veille, toute la partie de la Crypte qui n'avait pas encore été rendue au culte, c'est-à-dire le pourtour de l'abside, avec ses onze cha-

1. Homélie prononcée le 17 octobre 1860, dans la cathédrale de Chartres.

pelles, si admirablement restaurées en style du temps[1], étai réconciliée ou bénite par Mgr Regnault. Le matin et le lendemain de la fête les différents autels furent solennellemen consacrés par Mgr de Chartres et plusieurs des Évêques venus à son appel.

La grande messe fut chantée en musique. *Au Credo* Mgr Pie, l'infatigable panégyriste de Marie, prononça un admirable discours, en présence d'un nombreux et imposant auditoire.

Le saint sacrifice étant achevé, les douze Evêques étrangers et Mgr de Chartres furent reconduits processionnellement au palais épiscopal.

Les cérémonies de l'après-midi et du soir devaient encore surpasser en splendeur celles pourtant si belles du matin.

En voyant la triomphale procession[2] sillonner les rues de la ville ; en contemplant le collége sacré de ces Évêques du Christ qui, du haut d'une magnifique estrade élevée au milieu de la place Billard, faisaient descendre sur les foules agenouillées toutes les bénédictions du ciel : un vieux militaire, du premier empire, ne put s'empêcher de s'écrier : « J'ai parcouru l'Europe, j'ai assisté à bien des fêtes religieuses, mais je n'ai rien vu de comparable au spectacle dont je suis témoin en ce jour. »

De retour dans la cathédrale, on donna le salut du

1. C'est à un éminent artiste, M. Paul Durand, que les murailles de la crypte doivent ce revêtement, aux formes variées, aux symboles touchants, qui, tout en charmant les yeux, portent les cœurs à la piété.

2. Plus de 500 prêtres, les paroisses de Chartres, toutes les communautés non cloîtrées et les pensionnats de la ville, y assistaient, bannières déployées. La Beauce et le Perche semblaient s'être donné rendez-vous sur le parcours de la procession. Un grand nombre de fidèles étaient venus des diocèses circonvoisins et de plus loin encore, pour prendre leur part de cette grande fête.

Très-Saint Sacrement, après lequel eut lieu l'éblouissante procession aux flambeaux qui devait renouveler cette fête *des lumières*, dont la pompe avait tant de charmes pour nos aieux [1]. La longue file des fidèles, des prêtres et des pontifes descendit dans la crypte par la porte pratiquée sous le clocher neuf et, recommençant *sous terre* le circuit qu'elle venait de faire dans l'église supérieure, elle remonta par celle qui ouvre sous le vieux clocher. Il serait trop long de donner ici la description de toutes les somptuosités du luminaire, et des décorations du temple souterrain[2].

Disons seulement qu'elles étaient admirables de détail et d'ensemble et qu'elles produisaient un effet indescriptible. NN. SS. les Évêques, tenant un flambeau à la main, s'arrêtèrent devant chacune des chapelles de la crypte, en invoquant trois fois le Saint auquel elles sont dédiées.

Au sortir de l'église de *soubs-terre*, le clergé reconduisit NN. SS. les Évêques au chant du *Te Deum*. Le cortége sacré fit une courte station à la Vierge du Pilier, autour de laquelle les prélats, rangés en demi-cercle, achevèrent le cantique d'actions de grâces, qui fut aussi celui de l'allégresse et de l'amour.

Disons, pour compléter ce qui précède, que la restauration religieuse et artistique de l'église souterraine, confiée à M. *Paul Durand*, qui possède au plus haut point la science de l'iconographie catholique, se poursuit et s'achève avec un succès toujours croissant. Les voûtes et les murs de l'antique édifice se couvrent de peintures à fresques, admirées de tous

1. Cette procession se faisait chaque année aux premières vêpres de la Toussaint.

2. On ne saurait trop louer le goût tout religieux que MM. les abbés Ychard, Legendre et Germond mirent dans ces décorations et dans toute l'ordonnance de cette fête, dont la grande manifestation du 27 et 28 mai est appelée à voir renouveler les beautés.

ceux qui aiment l'art chrétien dans sa noble et austère simplicité. Les grandes scènes de l'histoire de Notre-Dame de Chartres reproduites en peintures murales, les unes par MM. Deplancke et van Eslander, et les autres par M. Baranton produisent un majestueux effet.

Désormais la crypte de Fulbert a repris son antique beauté. La source des grâces qui découlait sur les pèlerins, dans les siècles de foi, est rétablie. Les *ex-voto* se multiplient avec les faveurs obtenues. Plus de *deux cents cœurs* entourent le sanctuaire de Notre-Dame de Sous-Terre; *cent cinquante lampes*, environ, brillent suspendues à ses voûtes antiques, et *cinquante tables de marbre* forment à ces lieux bénis un lambris glorieux[1] !

Dans la chapelle de saint Potentien, à droite de celle du Pèlerinage, on voit, appliqués contre les murs, des colliers en coquillages marins envoyés, au XVII[e] siècle, à N.-D. de Chartres, par les *Hurons et les Abnaquis*, peuplades du nord de l'Amérique; on y voit aussi une belle peau de *renne* donnée par les *Lapons* (15 août 1866).

Quand on pense que le culte de la *bonne Mère* s'étend jusqu'à l'extrémité du globe, et que de pauvres sauvages lui envoient, de si loin, des témoignages de foi et d'amour, on comprend mieux, on sent davantage encore et ses grandeurs et ses bienfaits.

Le temple de Marie avait déjà reçu le titre de cathédrale *insigne*, le 9 mai 1861 : une faveur plus grande encore lui était réservée.

Le 23 juin 1868, à la prière de Mgr Regnault, et en vertu

1. Cette statistique de la reconnaissance date du 1[er] mars 1873; chaque mois voit augmenter le nombre de ces témoignages sensibles offerts pour des grâces obtenues. A la même époque on comptait un millier de *cœurs* auprès de N.-D. du Pilier.

d'une lettre apostolique du souverain Pontife Pie IX, *l'église souterraine de Chartres a été affiliée à la sainte maison de Lorette, pour qu'elle participe à toutes les indulgences et grâces spirituelles que les souverains pontifes y ont attachées*, et que les fidèles peuvent gagner en la visitant.

Sublime Privilége qui unit, par des liens indissolubles et sacrés, le sanctuaire de *la Vierge qui devait enfanter à* CELUI *où le* VERBE S'EST FAIT CHAIR.

O altitudo, ô profondeur ! devant de tels mystères le front s'incline, l'âme s'élève et la plume tombe des mains !...

———

CHAPITRE XXVI.

PRODIGES CONTEMPORAINS.

Le couronnement si multiplié de madones miraculeuses; les grandes et solennelles apparitions de Marie, à La Salette, à Lourdes, à Pontmain; les prodiges éclatants qui s'opèrent à *ciel ouvert*, par la puissante intercession de la très-sainte Vierge, disposent les cœurs à la confiance et font surgir, dans toute l'Europe catholique, d'imposantes manifestations de foi et d'amour. Les malheurs de la Sainte Église, les indicibles souffrances du Vicaire de Jésus-Christ, émeuvent aussi les âmes et, les détachant des choses de la terre, les portent à solliciter les bienfaits du ciel, en ces lieux bénis d'où le miracle découle dans les cœurs; semblable à cette huile qui remplissait, à la parole du prophète, les vases déposés pour la recevoir !

Redire quelques-uns des prodiges opérés par le recours à Notre-Dame de Chartres, est une mission bien douce et bien difficile à la fois, parce qu'au charme pieux que renferme ce *merveilleux dossier* de la toute-puissante médiation de Marie[1], se joint le regret de ne pouvoir tout dire, tout citer !...

1. Tiré de la correspondance recueillie avec un soin tout particulier par le directeur de l'Archiconfrérie, et que publie, en extraits, et sous le couvert de l'anonyme, la *Voix de Notre-Dame*.

Il y a, dans cette admirable correspondance, de sublimes élans, de naïfs et charmants détails qui jettent une pieuse variété sur des récits dont le cercle ne change pas, puisqu'il embrasse toutes les misères de la vie, toutes les souffrances de l'humanité.

Après la guerre prussienne surtout, ces témoignages empruntent à la crainte du péril et au bonheur de la délivrance une saisissante énergie.

La reconnaissance déborde des cœurs : « Un militaire, recommandé à la bonne Mère, a reçu trois balles en pleine poitrine, qui n'ont fait que traverser ses vêtements sans qu'il en ait ressenti aucun mal. »

Il reconnait hautement la protection de Marie.

Combien, écrit-on d'Alsace, nous avons prié Notre-Dame de Chartres, *dont la statuette nous avait accompagnés dans les caves pendant le bombardement de Strasbourg, et ne nous a pas quittés lors de notre départ de la ville, notre fuite et notre séjour en Suisse. Malgré les plus cruelles épreuves, tous les nôtres ont eu la vie sauve. Dieu et Marie en soient loués!*

— Un soldat, sur le point d'être fusillé, fait vœu à Notre-Dame d'offrir une somme d'argent à son sanctuaire (peut-être l'unique avoir du pauvre condamné), si elle le préserve de la mort... Le soldat est sauvé, et il vient lui-même à Notre-Dame de Chartres s'acquitter de sa promesse.

Laissons la parole à un capitaine-commandant du département de Seine-et-Marne :

« Gloire et amour à Notre-Dame ; c'est elle qui a daigné
» me protéger au milieu des plus effroyables dangers. Grâce
» à cette bonne Mère, j'ai plusieurs fois échappé à une mort
» certaine. Tout le temps de la campagne, j'ai porté la mé-
» daille dite *Chemisette* de la sainte Vierge, et c'est à elle
» que j'attribue la protection dont j'ai été l'objet. Ma con-

» fiance en Notre-Dame de Chartres est sans bornes et je » proclame bien haut son puissant secours. »

— On écrit de Toulouse :

« Un officier supérieur, malgré le drapeau de parlementaire qu'il tenait, a eu ses habits littéralement criblés de balles prussiennes. Le bas de la hampe est seul resté dans sa main (la partie supérieure ayant été emportée par les projectiles), à l'admiration des ennemis émerveillés de ce courage et de ce bonheur. »

Mais lui, le brave, il ne s'en étonne pas; son nom n'a-t-il pas été inscrit avec tous ceux de sa famille sur les registres de la Vierge aux miracles?

— Une dame, toute dévouée à Marie, avait promis de venir en pèlerinage à Notre-Dame de Chartres, d'y faire brûler des cierges et dire des messes d'actions de grâces, si les personnes de sa famille, qui faisaient partie de l'armée, au nombre de dix-sept, revenaient, à la paix, dans leurs foyers. La guerre terminée, pas un des dix-sept n'ayant manqué à l'appel, la promesse du pèlerinage a été remplie ; et *dix-sept* cierges ont brûlé devant l'autel de la crypte, tenant ainsi la place des protégés de Marie!

La guerre est un terrible fléau, mais il y a de ces épreuves cruelles qui, sans affliger une nation, une ville, désolent les familles, en les frappant dans leurs plus chères affections. N.-D. de Chartres a des remèdes pour toutes ces douleurs.

— C'est une pauvre *vieille* qu'on lui recommande. Depuis vingt-sept ans elle est atteinte d'une douloureuse infirmité. Les médecins l'ont abandonnée; mais Marie ne l'abandonne pas et la guérit.

— C'est la mère d'un bon prêtre qui depuis *trente ans* est malade, son fils prie pour elle et Marie lui obtient de recouvrir aussitôt la santé.

— Ce sont des aveugles qui la conjurent de leur rendre la vue, et leur demande est exaucée. Ne se croirait-on pas, à la lecture de ces récits, transporté sur les pas de Notre-Seigneur, dans les campagnes de la Judée[1]?

— Un instituteur a eu l'œil perforé par un bec de plume. Il prie Notre-Dame de Chartres, et son œil se guérit si bien, que non-seulement il y voit pour lire, mais qu'il ne conserve même aucune trace de sa blessure.

— Une petite fille, sourde et muette, après une neuvaine à Notre-Dame de Chartres, retrouve la parole et l'ouïe. Alors, dans sa joie, sa mère la revêt d'une belle robe blanche, et du Mans la conduit à Chartres, où elle la présente, dans sa parure virginale, à Notre-Dame de Sous-Terre.

— De jeunes femmes, sur le point de devenir mères, sont recommandées à Notre-Dame de Chartres qui leur obtient, malgré de funestes pronostics, une heureuse délivrance.

— « Ma fille a une maladie terrible (la danse de St-Guy), écrit une mère désolée, Marie, guérissez-la ! » Et peu après les membres de la chère petite, en proie à un tremblement convulsif, redeviennent souples ; son visage contracté reprend son calme et sa douce sérénité.

— De pauvres épileptiques, des pulmonaires, des aliénés, des paralytiques, sont aussi radicalement guéris.

— Une petite fille, atteinte du croup, est rendue subitement à la vie. Sa mère, en reconnaissance, la consacre à Notre-Dame.

— On prie à Chartres pour une religieuse de l'orphelinat de Nowrood, dont l'état est désespéré. La miséricorde de

1. Le divin Sauveur ayant donné à ses disciples le pouvoir d'opérer en *son nom* des miracles encore plus grands que ceux qu'il faisait lui-même, comment s'étonner qu'il l'ait aussi accordé à sa mère si admirablement nommée *une toute-puissance à genoux !*

Marie ne connaît pas les distances; elle guérit la jeune Anglaise qui continue, auprès de ses chères filles d'adoption, sa mission maternelle.

— Plusieurs personnes, atteintes d'une affection chronique de la *moelle épinière,* en sont entièrement délivrées, après avoir été recommandées aux prières des clercs.

— Au mois de mai de l'année 1865, un personnage de la haute société de Paris venait à Chartres pour demander la guérison de son fils, désespéré des médecins.

« Bonne Dame de Chartres, dit-il à Marie, dans l'exaltation » de sa douleur et de sa foi, que Dieu fasse plutôt passer en » moi la maladie de mon enfant; que je souffre à sa place... » que je meure, s'il le faut; mais qu'il soit guéri et qu'il » vive! »

Le pauvre père fut exaucé. Dès le lendemain il était atteint du terrible mal et son fils en était délivré, au grand étonnement des médecins et de la famille. Mais la maladie, en changeant de victime, perdit un peu de sa rigueur, et finit par céder au temps et aux soins. Le père se fit alors, de nouveau, pèlerin de Notre-Dame, et cette fois il venait acquitter sa dette d'actions de grâces pour son enfant et pour lui.

Les maladies de l'âme sont encore plus incurables que celles du corps; mais elles disparaissent sous le souffle béni de Marie.

— Des jeunes gens qui faisaient la désolation de leurs familles, par leur inconduite et leur impiété, reviennent aux pieux sentiments de leur enfance. De vieux pécheurs, parvenus au seuil de l'éternité sans vouloir entendre parler de Dieu, appellent le prêtre et font une mort édifiante.

— Des ménages désunis retrouvent le bonheur avec la concorde et la paix.

Le secret de tous ces changements si subits et si merveilleux se trouve dans une *prière*, un *pèlerinage* à Notre-Dame de Chartres, une *médaille* offerte et reçue, une *recommandation*, une *neuvaine*, une *lampe* brûlant devant l'autel de Marie.

« Ils n'ont point de vin, » dit Marie à Jésus aux noces de Cana, pour éviter une petite humiliation aux nouveaux époux.

Remontée dans les cieux, le cœur de la divine reine n'a point changé ; il est toujours aussi tendre, aussi compatissant, aussi rempli de ces délicatesses que l'amour maternel inspire ; et voilà pourquoi elle obtient si souvent à ses enfants les grâces temporelles qu'ils sollicitent de sa bonté, lorsqu'elles ne sont pas en désaccord avec les vues de la Providence, et ne peuvent nuire à leur salut.

— D'honnêtes négociants faisaient mal leurs affaires ; ils se recommandent à Notre-Dame de Chartres, et bientôt leur maison reprend le crédit perdu et voit de nouveau affluer les acheteurs.

— De jeunes étudiants l'intéressent au succès de leurs examens, et une réussite inespérée couronne leur confiance.

— Des procès menacent de compromettre, s'ils sont perdus, la fortune de plusieurs familles. Mais Marie est invoquée ; les procès sont ou détournés ou gagnés.

— Une communauté éprouvait de grands obstacles pour être *reconnue ;* elle a recours à Notre-Dame de Chartres, et l'approbation désirée lui arrive, en date du jour où elle a imploré Marie.

— Des parents chrétiens l'invoquent, afin d'obtenir pour leurs enfants un époux, une épouse selon le cœur de Dieu : et leur prière est exaucée.

— Un certain personnage doutait des prodiges opérés à Chartres. La sainte Vierge se venge, en mère, en lui accor-

dant deux grâces signalées. L'incrédule, devenu croyant, avoue sa faute et publie hautement les bontés et la puissance de Marie.

Terminons par un fait assez récent, qui nous montre que Notre-Dame enchaîne les tempêtes, et vient en aide aux pauvres matelots.

— Une faible embarcation était ballottée sur une mer en furie; nul espoir de salut ne restait aux passagers. La mort était prochaine, évidente, inévitable!

« Mes amis, s'écrie tout à coup une jeune fille qui avait gardé le silence de la prière, invoquons Notre-Dame de Chartres, *elle est le secours des naufragés en péril.* »

Elle dit, et à sa voix, de tous les cœurs et de toutes les bouches s'échappe ce cri sauveur :

« Notre-Dame de Chartres, priez pour nous! »

Marie ne fit pas attendre le secours; comme autrefois Jésus sur le lac de Génésareth, elle étendit, du haut du ciel, sa main maternelle sur les flots. Aussitôt, *il se fit un grand calme*, et le navire revint au port avec tous ses passagers!...

CHAPITRE XXVII.

UN FLEURON DE PLUS A UNE BELLE COURONNE.

Le dogme de l'Infaillibilité du Pape, défini par le Concile du Vatican, en 1870, nous fait un doux et pieux devoir de faire connaitre LA TRADITION CONSTANTE *de l'Église de Chartres touchant* L'AUTORITÉ DU SOUVERAIN PONTIFE[1]. Fleuron glorieux qui orne son diadème séculaire et lui donne un incomparable éclat!

ÉPOQUE GALLO-ROMAINE.

Vos lettres apostoliques, écrivait *Palladius*, évêque de Chartres, à saint Léon (451), sont comme *le symbole de la Foi*, que l'on grave dans son cœur et que l'on met en réserve pour confondre les erreurs de l'hérésie. Le siége apostolique est la source, l'origine de notre religion... *Jésus-Christ* lui-même a parlé par votre bouche.

Et cette profession de foi, semblable à celle du saint concile de Chalcédoine, cinquante évêques des Gaules la signaient avec *Palladius*.

1. D'après les savantes recherches de M. l'abbé Marquis, curé-doyen d'Illiers, publiées dans la *Voix de Notre-Dame* (nº de mai 1870).

1024. *Fulbert*, en butte aux persécutions des puissants, se tourne vers Rome. « Là, dit-il, réside le Seigneur universel,— le seul que le Tout-Puissant a élevé au faîte des honneurs, — le seul d'entre les mortels que les hommes appellent Bienheureux, — à qui le soin de *toute* l'Église a été confié. »

1029. A la mort de saint Fulbert, le Chapitre de Chartres, le premier, le plus ancien Chapitre de France, ose rappeler un archevêque au respect des décrets apostoliques. Il se retranche derrière l'autorité inviolable des papes, et s'en fait un rempart contre l'arbitraire du roi et d'un métropolitain trop complaisant.

1091 à 1115. Saint Yves soutient, avec force, l'autorité pontificale contre les empiètements du pouvoir civil ; *son décret* renferme de nombreux passages en faveur de la Primauté du Vicaire de Jésus-Christ.

« Au Saint-Siége, écrit le courageux Pontife, il appartient de juger l'Église entière, mais il ne saurait être soumis à aucun jugement. »

« Par la grâce de Dieu cette Église apostolique n'a *jamais* dévié du droit sentier des traditions apostoliques, n'a jamais défailli en face des attaques de l'hérésie, et jusqu'à la fin, elle demeurera inviolable. Si quelqu'un méprise les dogmes, les prohibitions, etc., promulgués par le Souverain Pontife, qu'il soit anathème. »

1133. Prêt à prononcer ce redoutable anathème, contre Abailard, dans le concile de Sens, Geoffroy de Lèves, successeur de saint Yves et légat du Pape en France, arrête et suspend son jugement, par respect pour *l'autorité de la chaire apostolique*, dès que l'accusé en appelle et en réfère à la cour de Rome.

1155. *Arnaud*, abbé de Bonneval, déclare qu'il est tout fier de ce qu'il n'y a personne, au-delà des monts qui ait autant souffert pour son attachement au vicaire de J.-C., et sa fermeté à soutenir ses décisions.

1177. Jean de Salisbury, l'ami, le confident du saint martyr Thomas Becket, déclare, avec les pères de Latran, qu'aucune Église n'est supérieure à l'Église romaine.

1180. L'évêque *Pierre de Celles* exalte la chaire de Pierre contre laquelle les portes de l'enfer ne peuvent rien, et nous montre la hiérarchie des cieux reproduite sur la terre. « Ici-bas la Divinité est représentée par une suprême autorité, c'est ce Pontife Souverain qu'on appelle le Pape. »

La fidélité de l'Église de Chartres au Saint-Siége lui attire le mauvais vouloir de Philippe-le-Bel, l'antagoniste déclaré du pape Boniface VIII.

TEMPS MODERNES ET CONTEMPORAINS.

1528. En présence des séductions de la Réforme et de ses doctrines funestes, l'évêque *Louis Guillard* et le concile de Sens mettent sur la même ligne, sans hésiter dans leur foi, « les décrets des conciles et des papes », et ils se demandent de quel front les hérétiques oseraient les méconnaître ?

1657. Dans le compliment public adressé au nouvel évêque, le pape est nommé le suprême modérateur.

1697. Un simple bref condamne les erreurs de Fénelon, et aussitôt Mgr Godet des Marais, de concert avec Bossuet et le cardinal de Noailles, s'écrie dans l'assemblée de Paris : « Pierre a parlé par la bouche d'Innocent, telle est notre foi. »

1710-1746. Mgr de Mérinville prend hautement le parti du vicaire de J.-C. et ne craint pas d'exalter sa primauté divine.

1793. Mgr *de Lubersac* et M. l'abbé *Clausel de Montals*, qui devait aussi occuper un jour avec tant de gloire le siége

de Chartres, bravent les dangers de la persécution et les misères de l'exil, plutôt que de signer une constitution qui porte atteinte à l'unité catholique.

Mgr *Pie*, l'illustre enfant de Notre-Dame de Chartres, se montre l'éloquent et courageux champion de l'infaillibilité du pape, avant même le décret dogmatique rendu par le Concile œcuménique du Vatican!...

Mgr Regnault professe hautement cette croyance, et son *placet* au Concile est la sanction et la conséquence de ces belles paroles écrites dans sa lettre circulaire, au sujet de l'encyclique de 1865 [1].

« Pour nous, chers coopérateurs, nous suivrons toujours » les enseignements du vicaire de J.-C. : les propositions » qu'il condamne, nous les condamnons, celles qu'il ap- » prouve, nous les retenons fidèlement. Dieu nous garde de » jamais scinder les lettres apostoliques! Quand l'Église » parle, tous doivent l'écouter s'ils veulent revendiquer le » nom de catholiques. Quand le pontife romain, du haut de » la chaire de Pierre, publie certains points de doctrine, il » n'est permis à personne d'adopter les uns et de rejeter les » autres... »

On le voit, dans cette profession de foi séculaire, c'est toujours le même langage, le même enseignement, la même pureté de doctrine. Les hommes se succèdent; les noms changent. Mais la fidélité au Saint-Siége apostolique se perpétue et ne change pas!

1. S. S. le Pape Pie IX adressa à Mgr Regnault un bref d'éloges, en date du 24 décembre 1866, à l'occasion d'une autre lettre-circulaire de ce pontife à son clergé sur la *Question romaine*.

CHAPITRE XXVIII.

RÉCAPITULATION.

La nécessité où se trouve l'historien de suivre pas à pas le sillon creusé par les siècles, dans le récit des faits qu'il porte à la connaissance de ses lecteurs, empêche quelquefois ceux-ci de saisir et d'embrasser, d'un seul coup d'œil, certains détails, certaines circonstances qui, se rattachant au même objet et se trouvant disséminées dans le corps de l'ouvrage, présentent moins d'intérêt et finissent même par s'échapper de la mémoire. C'est afin de remédier à un inconvénient auquel notre travail n'a pu se soustraire, que nous allons reprendre d'une manière suivie, bien que très-succincte, l'histoire de la Vierge druidique, de la sainte Tunique, de la Vierge noire, de Notre-Dame de la Brèche, enfin celle des principaux sinistres qui détruisirent le temple de Marie et provoquèrent ses diverses reconstructions. Quelques mots sur la Confrérie de N.-D. de Chartres, l'Archiconfrérie de Notre-Dame de sous-terre, et l'œuvre des Clercs de Notre-Dame, termineront notre modeste, mais consciencieux travail.

LA VIERGE DRUIDIQUE VULGAIREMENT APPELÉE NOTRE-DAME DE SOUS-TERRE.

Ier SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST. — Le grand pontife des Carnutes, en présence du collége des druides, des rois et des

princes de la contrée, place solennellement, dans une grotte, située au milieu d'un bocage sacré, une statue de la Vierge, tenant sur ses genoux l'enfant divin, l'attente, le désiré des nations, avec cette inscription prophétique : *Virgini pariturœ;* à la Vierge qui doit enfanter.

Du Ier au XVIIe Siècle après J.-C. — Les compagnons de saint Savinien, envoyés dans les Gaules par saint Pierre, consacrent la grotte druidique au vrai Dieu, et la statue représentant la Vierge qui doit enfanter, *Virgini pariturœ,* devient celle de la Vierge mère, *Virgini deiparœ.*

Cette bienheureuse image de Marie échappe à tous les sinistres qui détruisent, à plusieurs reprises, son temple vénéré, et Fulbert a l'indicible honneur de construire, sur l'emplacement même de la grotte druidique, la vaste église souterraine dont on admire encore les majestueux contours.

La Crypte chartraine, la plus vaste et la plus remarquable qui existe en France, compte 110 mètres de longueur totale ou 220 mètres de circuit sur une largeur moyenne de 5 à 6 mètres. La plus grande des chapelles est celle de N.-D. de soubs-terre. Fulbert y plaça la statue Druidique, *Virgini pariturœ.* Des prodiges sans nombre lui ont valu le glorieux surnom de Chapelle des miracles.

XVIIIe et XIXe Siècles. — L'antique statue est enlevée en 1791 de sa demeure séculaire et déposée sur une colonne, dans l'église supérieure, par Nicolas Bonnet, évêque constitutionnel. Les terroristes de 93 s'en emparent et la brûlent sur la place même de l'église ; mais, par bonheur, des dessins exacts de la miraculeuse statue permettent. lorsque des jours meilleurs sont venus, de la reproduire fidèlement; et Mgr Regnault, après avoir rouvert la Crypte chartraine et relevé l'autel de la Vierge-Mère (31 mai 1855), y fait porter solennellement la nouvelle statue, qui reprend au-dessus de l'autel la place que celle des Druides avait occupée pendant une si longue suite de siècles (8 septembre 1857).

16 octobre. Mgr Regnault bénit et reconcilie le pourtour de l'abside de la Crypte avec ses 11 chapelles.

17 et 18 octobre 1860. Consécration des différents autels par Mgr Regnault et plusieurs des Pontifes venus pour assister au six centième anniversaire de la consécration de la cathédrale.

3 mai 1860. Le titre d'*insigne* accordé à la cathédrale de Chartres par un décret de la congrégation des rites.

23 juin 1868. L'église de sous-terre est affiliée à tous les priviléges de la sainte maison de Lorette.

18 juin 1871. Mgr Regnault consacre son diocèse au Sacré-Cœur de Jésus et renouvelle la consécration de ce diocèse privilégié à Notre-Dame de Chartres.

DU VOILE DE LA SAINTE VIERGE NOMMÉ COMMUNÉMENT LE SAINT VÊTEMENT OU LA SAINTE TUNIQUE, *la Sancta Camisia de Marie.*

IXe SIÈCLE. — Cette relique insigne, envoyée, selon toute probabilité, par l'impératrice Irène, est offerte, vers l'an 876, par Charles-le-Chauve, à l'église de Chartres, comme étant le centre du culte de vénération et d'amour rendu à Marie dans toute l'étendue de son royaume. Ce précieux trésor est reçu, par l'évêque de Chartres et son peuple, avec des transports de reconnaissance et de joie, et tous renouvellent à la très-sainte Vierge le titre, que tant de fois déjà ils lui ont donné, « de Tutelle des Chartrains, *Tutela Carnutum.* »

Xe SIÈCLE. — Aussi, quand Rollon apparaît, en 911, avec ses Northmans devant les murs de leur ville, les habitants ont aussitôt recours à leur puissante souveraine ; et, partageant leur confiance, l'évêque Gausselin fait placer, en forme d'étendard, au-dessus de la porte neuve, le voile de Marie. A cette vue, Rollon se trouble, ses guerriers chancellent, ils se heurtent les uns les autres, se débandent, se dispersent; le siége commencé est abandonné, et bientôt la France, désolée par ces farouches pirates, apprend avec bonheur que Rollon et ses soldats sont devenus chrétiens.

Comme gage de leur gratitude pour le bienfait reçu, les Chartrains chargent un habile orfèvre, nommé *Teudon*, de ciseler un coffret d'or pur pour y renfermer le saint vêtement. L'artiste répond à ce vœu en faisant une châsse du plus admirable travail; mais, étant entièrement massive et toujours fermée, il n'est pas surprenant que, perdant de vue la forme véritable du saint vêtement, on lui donnait, par analogie, sur les armes du Chapitre celle d'une tunique. Les plus illustres pèlerins sollicitent l'honneur de passer sous la sainte Châsse qui contient la *Sancta Camisia* de Marie, et tous reconnaissent, par de somptueux présents, cette faveur insigne.

La foi des Chartrains, en leur virginal palladium, est récompensée par des marques éclatantes et réitérées de la protection divine sur ce peuple tout dévoué à Marie.

XIIe Siècle. — En 1133, c'est Louis-le-Gros, dont la colère allumée par l'insolence de son vassal, le puissant Thibault IV, comte de Chartres, s'apaise tout à coup à la vue de la sainte Châsse que l'évêque Godefroy fait porter processionnellement au-devant du monarque irrité.

XIVe Siècle.— Deux siècles plus tard, c'est à la protection de la Vierge de Chartres, manifestée par un éclatant prodige que la France doit cette paix de Brétigny qu'Édouard III, jusqu'alors inflexible, consent à signer avec le dauphin Charles (mai 1334). Mais le prince anglais ne s'en tient pas là; et, après avoir dévotement entendu la messe dans l'église de Notre-Dame, il *passe* avec son fils, le valeureux Prince Noir, sous la sainte Châsse descendue sur l'autel et présentée aux hommages de tous, en signe de réjouissance et de paix.

Dans les grandes calamités, la précieuse relique est portée processionnellement pour fléchir la colère de Dieu et faire cesser les fléaux qui pèsent sur la contrée; et toujours le Seigneur se montre propice à cet acte solennel de confiance et de foi. La disparition subite du choléra (26 août 1832), qui décimait la population chartraine, en est une preuve frap-

pante dont la ville reconnaissante conserve encore l'émouvant souvenir.

XVIIIe Siècle. — Mais revenons sur nos pas, et arrêtons-nous à cette triste phase de notre histoire nationale où les temples sont fermés et détruits, les reliques des Saints brûlées ou jetées au vent! Le trésor de Notre-Dame n'échappe point au vandalisme et à la rapacité révolutionnaires; seulement, par une permission divine, les hommes cupides réunis pour s'en emparer, sentent, au moment de poser sur la sainte Châsse une main sacrilége, « *leur cœur défaillir et leurs yeux se troubler;* » alors, par un mouvement de foi presque irrésistible, ils envoient chercher deux respectables ecclésiastiques pour qu'ils tirent eux-mêmes du coffret précieux le vêtement sacré de Notre-Dame, auquel ils n'osent toucher. Le voile de Marie, long de quatre aunes et demie, est aussitôt morcelé en plusieurs parties; mais les deux portions principales sont emportées, avec des signes manifestes d'un respect religieux, par les auteurs de cette spoliation indigne, et ne tardent pas à passer entre les mains de personnes pieuses qui les remettent fidèlement à Mgr de Lubersac, à son retour de l'exil.

XIXe Siècle.— Une enquête juridique constate l'identité de la sainte relique. Translations successives de la sainte relique.

1820. Mgr de Lubersac la dépose dans un coffret de vermeil.

1849. Mgr de Montals la renferme dans un coffret de cèdre à jour qui est placé dans une châsse, ciselée et dorée, de forme gothique.

La sainte Châsse est exposée dans l'église supérieure le jour et pendant toute l'octave de la *Nativité.*

Un morceau du saint vêtement contenu dans un magnifique reliquaire, est offert, tous les samedis, à la vénération des fidèles dans la chapelle *des Saints-Forts*[1].

1. On remarque dans cette chapelle un beau triptyque du XIIIe siècle, dans lequel on renferme le précieux reliquaire.

DE LA VIERGE NOIRE AUSSI APPELÉE LA VIERGE DU PILIER.

XVe ET XVIe SIÈCLES.— La première mention que l'histoire fasse de cette Vierge célèbre remonte à l'an 1497. D'abord placée au pied du crucifix, servant de couronnement au jubé, elle est transportée, en 1520, sous l'arcade à l'entrée du chœur, sur une colonne de pierre de liais, d'où lui vient le surnom de Vierge du Pilier; elle doit celui de Vierge noire, sous lequel elle est aussi connue, à la couleur du bois dont elle est faite.

XVIIIe ET XIXe SIÈCLES.— Lors de la destruction du jubé de saint Yves, la statue de Marie est adossée à l'un des piliers du transept; mais en 1791, l'évêque constitutionnel Nicolas Bonnet, voulant y mettre la Vierge druidique, relègue la Vierge noire dans un coin de la crypte, où elle reste jusqu'en 1801; époque à laquelle l'abbé Maillard, curé de la cathédrale, la retire du milieu des décombres et la place dans l'église supérieure, à l'endroit même où elle est encore vénérée.

Cette Vierge, si connue et si aimée des pèlerins, est solennellement couronnée, au nom du souverain pontife Pie IX, par Mgr Regnault, le 31 mai 1855.

Mai 1870. — Les enfants de Marie, de Thibodaux (Louisiane), envoient à Notre-Dame de Chartres une très-belle robe en moire blanche, brodée en or avec dessins emblématiques.

6 octobre 1872.— Pèlerinage de N.-D. de Chartres à N.-D. de Lourdes. Offrande d'un cœur et d'une magnifique bannière représentant nos deux vierges miraculeuses ainsi que la Sainte-Châsse; elle occupe la deuxième place d'honneur dans l'église de N.-D. de l'Immaculée Conception.

NOTRE-DAME DE LA BRÈCHE.

XVIe SIÈCLE. — Le vocable et la fête de Notre-Dame de la Brèche ont pour objet la délivrance miraculeuse de la ville de Chartres, assiégée, en 1568, par l'armée des Hugue-

nots, commandée par le prince de Condé, ainsi que nous l'avons rappelé au chapitre XVI.

A la demande des échevins de la ville de Chartres, l'évêque, Charles Guillard, ordonne une procession commémorative le 15 mars 1569; et, trois ans après, le chanoine Sallier fait au Chapitre le don d'une somme de 2,000 livres, pour que cette fête de Notre-Dame de la Brèche et cette procession aient lieu annuellement à la même époque.

15 Mars 1591. — La procession de Notre-Dame de la Victoire, autrement appelée de la *Brèche et du Rempart*, est célébrée avec une pompe inaccoutumée et au son de toutes les cloches, malgré le siége de la ville de Chartres par Henri IV.

XVII[e] Siècle. — En l'an 1600, une chapelle, portant le vocable de Notre-Dame de la Brèche, est élevée pour y recevoir la statue de la sainte Vierge représentant Marie, ayant au côté droit grand nombre d'ecclésiastiques et d'habitants à genoux, et de l'autre plusieurs hommes armés tirant contre elle[1]. La fête de *Notre-Dame de la Brèche* prend place dans la liturgie chartraine. En 1624, elle devient obligatoire pour toute la ville et entraîne même la cessation de tout travail manuel.

28 Octobre 1791. — Le sanctuaire de Notre-Dame de la Brèche est vendu, par arrêté de la préfecture; quelques années après, la porte Drouaise est détruite, et avec elle disparait l'image antique de la Vierge que les événements de 1568 avaient rendue si célèbre.

21 Novembre 1843. — Bénédiction solennelle d'une nouvelle chapelle construite sur l'emplacement de l'ancienne. L'antique statue de Notre-Dame de la Brèche est placée dans une niche, au-dessus du tabernacle; plusieurs boulets en fer, en bronze ou en pierre, dont quelques-uns sont, comme autrefois, suspendus par des chaînes, lui servent d'ex-voto.

1. C'était devant cette statue que stationnait la procession avant l'érection de la chapelle.

15 Mars 1844. — Rétablissement de la procession annuelle de Notre-Dame de la Brèche, par Mgr de Montals, évêque de Chartres; indulgence plénière concédée par le pape Grégoire XVI à tous les fidèles qui visiteront, le jour de la fête, l'oratoire de Notre-Dame de la Brèche, dont l'autel est privilégié en faveur des défunts; enfin, plusieurs indulgences de quarante jours accordées, par Mgr de Montals, aux pèlerins et aux fidèles qui assisteront à la procession de Notre-Dame de la Brèche et visiteront son vénéré sanctuaire.

DES PRINCIPAUX SINISTRES QUI DÉTRUISIRENT L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME ET AMENÈRENT SA RECONSTRUCTION DÉFINITIVE.

VIIIe, IXe et Xe Siècles. — L'église de Notre-Dame, bâtie à la paix de l'Église, sous Constantin (ive siècle), et qui servait de couronnement au rocher sacré des Carnutes, est brûlée ainsi que la ville, en 745, par Hunald, fils d'Eudes, comte d'Aquitaine.

Les Northmans, sous la conduite d'Hasting, font subir le même sort à la cité et au temple de Marie (858). Prompte reconstruction suivie d'un désastre pareil, toujours de la part des Normands, tandis que Thibault-le-Tricheur, comte de Chartres, guerroie sur les terres du duc Richard (962).

XIe, XIIe et XIIIe Siècles. — Sous le pontificat de Fulbert, un épouvantable incendie consume entièrement la cathédrale, que les Chartrains avaient réédifiée avec une étonnante célérité (1020). A la voix du saint pontife, un admirable mouvement de foi se manifeste, et en huit années toute l'église souterraine, autrement appelée la crypte, est construite avec une telle solidité que les siècles n'ont pu ébranler ses gigantesques bases.

L'église supérieure, achevée par l'évêque Thierry, successeur de Fulbert, et consacrée par lui le 17 octobre 1037, devient la proie des flammes en 1191: Les clochers, qui ne tiennent à l'édifice sacré que par leurs angles, sont seuls épargnés. Ce désastre inappréciable est bientôt réparé, et la majestueuse cathédrale, que l'on regarde comme une des

plus sublimes productions de l'art chrétien au XIIIe siècle, s'élève comme par enchantement; le 17 octobre 1260, l'évêque Pierre de Maincy en fait, en présence de saint Louis la dédicace solennelle.

XVIe Siècle. — Le 26 juillet 1506, la foudre éclate et consume la construction de bois et de plomb reposant sur la plate-forme carrée construite en pierres dures, qui s'élève un peu au-dessus du niveau de l'église, à gauche de la porte royale.

Les flammes sont si vives qu'elles menacent de dévorer tout l'édifice; mais Marie veille sur sa demeure privilégiée : le feu s'éteint sans que la cathédrale ait été endommagée, et, comme il semble être de la destinée de cet admirable monument de tirer de ses désastres un accroissement de célébrité et de grandeur, l'architecte Jean Texier (dit *de Beauce*), répare magnifiquement les ravages causés par le feu du ciel, en jetant dans les airs une flèche nouvelle pleine de légèreté, de hardiesse et de grâce, qui porte un admirable défi à son rival du XIIe siècle, nommé par opposition le clocher vieux.

XIXe Siècle. — Enfin le 4 juin 1836 le feu mis, dit-on, par l'imprudence d'ouvriers plombiers, dévore la magnifique charpente de la cathédrale qui est remplacée, par suite d'un crédit demandé aux Chambres, sous le règne de Louis-Philippe, par une charpente en fer, la plus belle qui existe en Europe; si elle ne peut rivaliser en beauté avec l'antique *forêt,* elle est du moins à l'abri des accidents.

CONFRÉRIE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Cette confrérie, rétablie par le zèle pieux de M. Lecomte, curé de la cathédrale, est solennellement consacrée au saint et immaculé Cœur de Marie, le 8 février 1827. Sa fête patronale se célèbre le dimanche le plus voisin du 8 février.

Des réunions ont lieu le premier dimanche de chaque mois, aux pieds de la statue miraculeuse de Notre-Dame du Pilier, dans l'église supérieure.

Les souverains pontifes, Léon XII et Grégoire XVI, ont ouvert en faveur de cette confrérie le trésor des indulgences.

ŒUVRE

DES

CLERCS DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOUTENUE PAR

L'ARCHICONFRÉRIE DE N.-D. DE SOUS-TERRE.

L'Œuvre des clercs de Notre-Dame fondée, ainsi que l'association de Notre-Dame de Sous-Terre, par M. l'abbé Ychard, a pour but d'augmenter le nombre des prêtres dont l'Église a un immense besoin, en offrant aux ENFANTS DES PAUVRES le moyen de faire leurs études.

Les clercs de Notre-Dame, renouant les antiques traditions de la maîtrise de Chartres, desservent le pèlerinage, et par leur pieuse assistance aux offices, et leurs chants harmonieux, ajoutent à l'éclat et à la pompe des cérémonies!

Les clercs sont élevés à la maîtrise de Notre-Dame jusqu'à la classe de troisième. De là ils passent au petit séminaire de Saint-Cheron où l'Œuvre continue à les soutenir.

L'association de N.-D. de Sous-Terre est une des principales ressources de l'Œuvre, établie en réalité sur *les fonds de la Providence.* Canoniquement érigée par Mgr l'évêque de Chartres, et enrichie d'indulgences, par notre S. P. le Pape

Pie IX (bref du 19 janvier 1864), elle a été élevée au rang d'Archiconfrérie, en vertu d'un bref du 8 avril 1865.

Les membres de l'archiconfrérie se proposent la gloire de Dieu et de son Église, ils aident l'Œuvre des clercs par leurs aumônes et ont part à toutes les faveurs spirituelles attachées à l'association. De ce nombre est l'indulgence de soixante jours accordée pour toute bonne œuvre, ayant rapport aux *Clercs de N.-D.* ou à son Archiconfrérie[1].

La cotisation annuelle, appelée *Denier de Notre-Dame* est de trois francs. Les associés reçoivent en échange la *Voix de Notre-Dame,* bulletin mensuel de l'association et de l'Œuvre des clercs et ont part *aux prières* que les clercs font chaque jour pour leurs bienfaiteurs, ainsi qu'à *la messe* qui se dit, à l'autel privilégié de Notre-Dame de Sous-Terre, le 25 de chaque mois et le samedi de chaque semaine.

Les *Clercs de Notre-Dame* sont auprès de la très-sainte Vierge les représentants de toutes les personnes qui réclament leurs prières. C'est aux directeurs de l'Œuvre des Clercs qu'ont été dévolues toutes les fonctions relatives au service du pèlerinage; ils exercent leurs fonctions de chapelains de *Notre-Dame* aux sanctuaires de la Crypte et du Pilier.

Ils consacrent à N.-D. de Chartres les petits enfants (usage pieux et touchant qui prend chaque jour une plus grande extension); ils disent les évangiles, bénissent et indulgencient les médailles de la sainte Vierge, de saint Benoît, les crucifix et les chapelets.

Ils ont aussi le pouvoir d'agréger à l'archiconfrérie[2], de don-

1. Par un bref adressé au directeur de cette pieuse revue, M. l'abbé Goussard, Sa Sainteté Pie IX a accordé une bénédiction toute spéciale, non-seulement aux rédacteurs et collaborateurs de la *Voix*, mais encore à tous les zélateurs de l'œuvre appelée *Magnifique* par le souverain Pontife; la confiance de Pie IX en Notre-Dame de Chartres est si grande que, pour l'aider à supporter les malheurs qui le frappent, il s'est recommandé aux prières qui sont faites dans son antique sanctuaire.

2. Par lettre, s'adresser directement, pour tout ce qui regarde

ner les différents scapulaires, en particulier celui de l'Immaculée Conception par lequel on gagne tant d'indulgences.

On peut également s'adresser à eux pour les recommandations, les demandes de cierges, de lampes, de neuvaines, en un mot pour tout ce qui regarde le pèlerinage.

Chargés de différents soins, ils se succèdent tour à tour à leur poste d'honneur, auprès de la Vierge du Pilier.

Quand la guerre éclata en 1870 entre la France et la Prusse, les chapelains de *Notre-Dame* furent littéralement assaillis par des soldats, des mobiles, des jeunes gens de toute arme, qui venaient se recommander à la Vierge de Chartres et demander ou recevoir sa médaille.

130,000 exemplaires de la prière à cette Vierge puissante, composée tout exprès pour ces temps malheureux, furent distribués en l'espace de quelques semaines.

Depuis cette époque, que de lettres d'actions de grâces, que d'*ex-voto* de toute nature, sont venus prouver aux chapelains de Notre-Dame, que leurs pieuses eulogies avaient porté bonheur à ces confiants et dévots serviteurs de la Reine du Ciel.

L'imposante manifestation du pèlerinage national qui se prépare pour les 27 et 28 mai 1873, sera comme une magnifique explosion de gratitude et d'amour envers cette grande N.-D. de Chartres que l'on n'invoque jamais en vain.

l'archiconfrérie et l'Œuvre des Clercs, à M. l'abbé Bourlier, supérieur des Clercs de Notre-Dame, à Chartres (Eure-et-Loir).

TABLE

Gravures.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.